L'ÉCRAN FANTASTIQUE

L'ÉCRAN FANTASTIQUE

HORS SÉRIE

STAN LEE

LA LÉGENDE CONTINUE

L 18147 - 34 H - F: 9,90 € - RD

Belgique : 10 € / Luxembourg : 10 € / Canada : 15,5 $can / Etats-Unis : 15,99 $US / Maroc : 96 DH / Dom + Réunion : 10,9 € / Tom : 1200 XPF / Suisse : 18 FS

L'ÉCRAN FANTASTIQUE

HORS SÉRIE N°33

STAN LEE, L'HOMME ET LA LÉGENDE

Qui est réellement Stan Lee ? Un artiste qui a compris les besoins d'une époque ? Un stratège qui s'est mis en avant pour incarner la marque Marvel ? Deux constats qui ne sont pas incompatibles. Car si l'auteur a su habilement façonner sa propre légende, quitte à jouer avec les faits, il est aussi un bourreau de travail, dont l'imagination a atteint son apogée au début des années 60 quand sont nés les Quatre Fantastiques, Hulk, Spider-Man, Iron Man, Thor... Comprenant l'impact de ces personnages pas comme les autres, il s'est mué en talentueux communicant (sous toutes ses formes), perpétuellement enthousiaste et prêt à donner de sa personne auprès des médias.

Dans sa biographie, parue en 2002, au moment où la vague des super-héros au cinéma n'en était qu'à ses débuts, il déclarait : *«C'est un moyen de redécouvrir des petites vérités au sujet de l'insondable individu que je suis et des personnes immensément talentueuses avec lesquelles j'ai travaillé»*. Lee paraît avoir conscience d'être un phénomène aux contours mouvants. Il souligne également l'importance de ses collaborateurs, anticipant l'un des reproches récurrents dont il a toujours été la cible : celui d'avoir tiré la couverture à lui. Aujourd'hui, l'Histoire est ainsi faite : Stan Lee est le premier nom qui vient à l'esprit lorsqu'il s'agit d'évoquer les origines des héros aux super-pouvoirs. Il est le leader qui a impulsé un mouvement, entraînant avec lui des légions de fans, tout en cultivant d'inévitables inimitiés. Solidement, et jusqu'au bout, il s'est attaché à ce rôle d'ambassadeur de ce qui constituera un pan majeur de la pop culture.

Ce hors-série célèbre la carrière unique de celui qui a connu les affres de la Grande Dépression avant de devenir rédacteur en chef à 18 ans, puis d'envisager quitter une industrie qui le couronnera au moment d'atteindre la quarantaine. La deuxième partie s'attarde sur les origines et l'évolution des plus grands super-héros de l'écurie. Impossible de faire de la place pour tout le monde (Daredevil, Ant-Man, Doctor Strange ou encore Captain Marvel attendront un prochain numéro pour s'exprimer...) tant l'énergie créatrice de l'époque fut dense. De quoi se rendre compte à quel point Marvel a modifié le paysage du divertissement, avec des conséquences majeures aujourd'hui dans la façon dont Hollywood se structure. Stan Lee, disparu le 12 novembre 2018, avait fini par accepter volontiers son statut de parrain des geeks. Si ce milieu a su se débarrasser du profond mépris dont il a longtemps été l'objet, il le doit en partie à cet auteur curieux, inventif, roublard, charmeur. À l'homme et à sa légende.

THOMAS GILBERT

L'ÉCRAN FANTASTIQUE

HORS SÉRIE N°33
L'ÉCRAN FANTASTIQUE
LE magazine du Cinéma
Fantastique et de Science-Fiction

PUBLIÉ PAR
Financière de Loisirs - 5 rue de Nouans
37 460 Villeloin Coulangé
Capital social : 45 000 euros
RCS Paris B 392 238 440 - Siège social

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Jean-Martial Lefranc

RÉDACTION
Rédacteur en chef : Jean-Martial Lefranc

Fondateur : Alain Schlockoff
9 rue du Midi – 92200 Neuilly
Tél. : 01 46 37 13 90
aschlockoff@gmail.com

RÉDACTEURS POUR CE NUMÉRO
Thomas Gilbert,
avec la collaboration de Gilles Penso

RÉDACTEUR-RÉVISEUR : Yann Lebecque

MAQUETTE : David Bjaï

COUVERTURE : John Capone

DOCUMENTALISTE ICONOGRAPHE
Daniel Bouteiller

CRÉDIT PHOTOS :
I.L.M., Lucasfilm, Paramount Pictures France, Sony Pictures, 20th Century Fox, Marvel, Universal Pictures International France, Walt Disney Studios, Warner Bros et D.B. Prod.

FABRICATION : Société Creatoprint
Isabelle Dubuc (06 71 72 72 43 16)

SITE INTERNET : www.ecranfantastique.fr
FACEBOOK : L'Écran Fantastique
TWITTER : @EcranFantastik

PUBLICITÉ
Julie Augère - Tel. : 06 63 21 58 28
jaugere.fdl@gmail.com

ABONNEMENTS
Back-Office Presse
Abonnement L'Écran Fantastique
Hameau La Rapassie - 12350 Privezac
Tél. : 05.65.81.54.86.
(lundi au vendredi de 10h à 12h - 14h à 16h)
Et par mail à : contact@bopress.fr

TARIF
France : 1 an 62 Euros
1an et 4 HS : 89 Euros
6 mois : 35 Euros
Europe : nous contacter.
Chèque bancaire ou postal à l'ordre de :
Financière de Loisirs.

ANCIENS NUMÉROS :
www.bopresse.fr

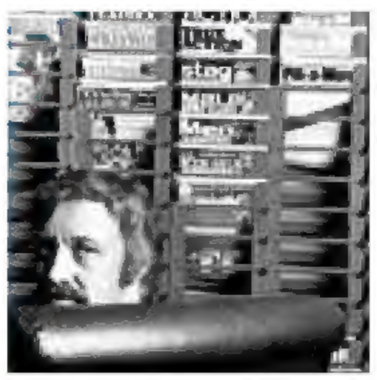
IMPRIMÉ EN ITALIE – PRINTED IN ITALY
Arti Grafiche Boccia S.p.A.
Via Tiberio Claudio Felice, n.7 - 84131 Salerno

DISTRIBUTION : MLP

Dépôt légal à parution.
Commission paritaire : 1109 K 84184
N°ISSN : 0789-1920

© 2019 La Société Financière de Loisirs. Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. Aucun élément de ce magazine ne peut être reproduit ni transmis d'aucune manière que ce soit, ni par quelque moyen que ce soit, y compris mécanique et électronique, on-line ou off-line, sans l'autorisation écrite de La Société Financière de Loisirs.

L'Ecran Fantastique
Hors-série n°33 – novembre 2019



HORS SÉRIE

SOMMAIRE

L'ÉCRAN FANTASTIQUE

UN PARCOURS HORS DU COMMUN

Des débuts chaotiques P.08

Un âge d'argent fait d'or P.18

Jack Kirby : le génie de l'ombre P.28

Hollywood : une conquête au long cours P.36

DES SUPER-HÉROS PAS COMME LES AUTRES

Les Quatre Fantastiques P.46

Hulk P.52

Spider-Man P.58

Thor P.68

Interview Stan Lee P.72

Iron Man P.76

Avengers P.82

X-Men P.86

L'héritage de Stan Lee P.94

UN PARCOURS HORS DU COMMUN

Il a connu la crise des années 30 aux États-Unis. A dû gérer les futures éditions Marvel alors qu'il n'était pas encore majeur. A failli quitter le métier avant que les super-héros ne fassent de lui une star. Puis ce n'est que tardivement qu'il a posé ses valises en Californie pour une difficile conquête d'Hollywood. Retour sur le parcours incroyable de Stan Lee.

STAN LEE

DES DÉBUTS CHAOTIQUES

Ayant grandi alors que l'Amérique subissait les effets de la Grande Dépression, Stan Lee a été nommé au rang de rédacteur en chef d'une maison d'édition alors qu'il n'avait que 18 ans. Les premiers pas d'une carrière hors norme et une précocité qui s'est accompagnée de périodes de doutes.

Stanley Martin Lieber. C'est le nom qui figure sur son acte de naissance, signé le 28 décembre 1922. À New York, Jack et Celia, Juifs ayant émigré de Roumanie, célèbrent l'arrivée de leur premier enfant. Le père, couturier, œuvre dans la confection. La famille vit modestement. Une retenue qui mute en impératif quand frappent la crise financière de 1929 et la Grande Dépression qui s'en suit. Pour assurer un salaire aux siens, Jack toque à toutes les portes. Certaines sont à peine entrebâillées. La plupart fermées à double tour. *«Je me suis toujours senti désolé pour lui»*, dira celui qui ne s'appelle pas encore Stan Lee. *«C'était un honnête homme, attentionné. Nous n'avions pas de téléphone à la maison donc il ne pouvait pas appeler pour postuler. Il revenait le soir avec cette même mine résignée»*. Le jeune garçon sera profondément marqué par cette société où les inégalités s'accroissent, et voit ses parents *«souvent se disputer, le sujet principal étant les problèmes d'argent»*.

Tout en affrontant de plein fouet une réalité que le quotidien ne l'autorise pas à occulter, il se réfugie dans la lecture : les comic strips dans les journaux, les pulps, mais aussi Alexandre Dumas, Arthur Conan Doyle, Edgar Rice Burroughs, H.G. Wells, Mark Twain… *«C'était ma manière d'échapper à une vie à la maison qui était plutôt morose. Je dessinais et je m'inventais mes propres histoires. Ensuite, mes goûts sont devenus plus éclectiques et je me suis intéressé à Edgar Allan Poe, Charles Dickens, Émile Zola et bien sûr Shakespeare»*. S'il avoue ne pas être un homme de religion, la Bible fait aussi partie de ses livres de chevet. Il y fera parfois référence en en adaptant des passages dans les bulles de ses futurs comics.

Sur grand écran, son principal héros a pour nom Errol Flynn. Quand il n'est pas dans les salles obscures pour avaler les serials du samedi, il écoute à la radio les fictions. Les cinq cinémas qui se trouvent aux alentours du logement familial ne lui laissent pas de répit. *«Il y avait matière à s'émerveiller entre Roy Rogers, Frankenstein, Charlie Chaplin, King Kong…»*

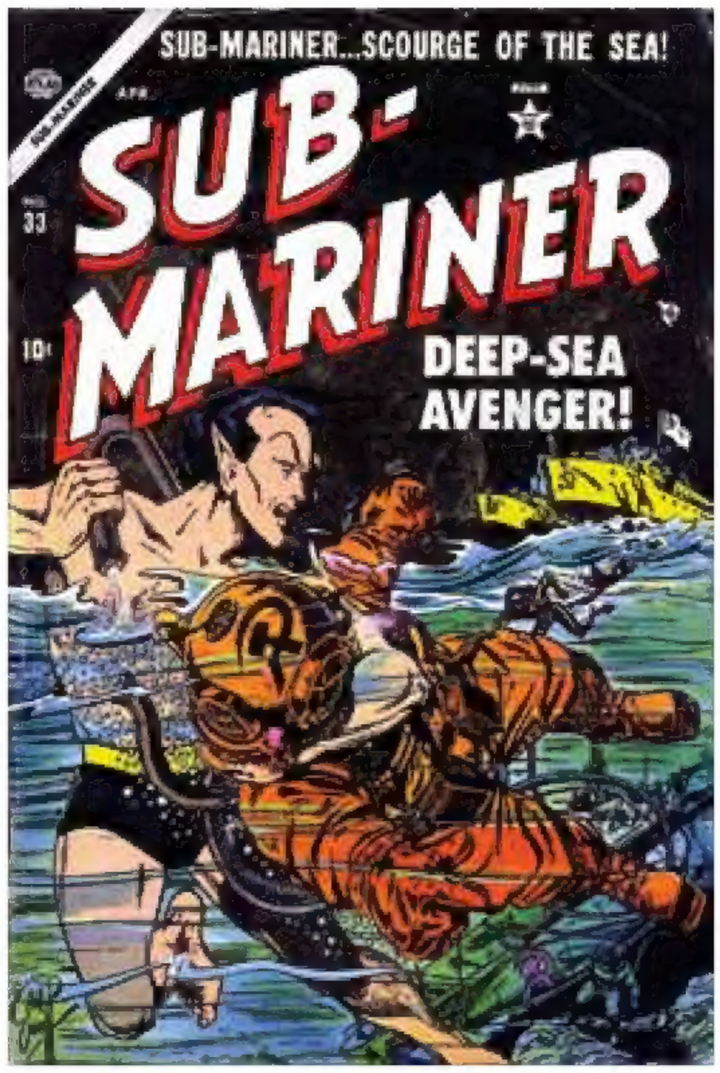
Adolescent, Lee ne peut fuir ses responsabilités et essaie de rapporter de l'argent au foyer. À temps partiel, il s'improvise livreur de sandwiches, placeur au cinéma, ouvrier dans une usine de textile… *«Ma mère voulait que je termine l'école le plus vite possible pour que je puisse aider financièrement la famille»*. Parmi ses autres activités : il rédige des nécrologies (par anticipation) pour une agence de presse, ou encore des recommandations contre la tuberculose pour un hôpital situé à Denver. Son avenir, il le voit alors dans le marketing ou derrière les barreaux, en tant qu'avocat. Mais, à l'âge de tous les possibles, la versatilité est une alliée tenace. Après avoir découvert le jeu au sein d'une compagnie théâtrale, il déclare : *«C'est pour moi». «J'avais le virus du comédien»*.

Martin Goodman, un patron «suiveur»

Il étudie à la DeWitt Clinton High School, lycée du Bronx, par lequel sont passés également Bob Kane et Bill Finger, créateurs de Batman, ainsi que Will Eisner, dont The Spirit sera l'un des pionniers des comics. Alors qu'il participe (de loin) à la revue littéraire de l'établissement, la légende veut qu'il ait emprunté l'échelle qu'un ouvrier aurait laissée sur place pour taguer sur le plafond d'une salle «Stan Lee is God», ce qui constituerait la première occurrence publique du diminutif qu'il se choisira quelques années plus tard. Impossible de vérifier la véracité d'une telle anecdote. L'intéressé est passé maître dans l'art d'embellir ses souvenirs pour se façonner l'image qu'il désire renvoyer. Ainsi, il affirme avoir remporté trois fois de suite un concours littéraire organisé par le quotidien «New York Herald Tribune». Une suprématie gênante, les organisateurs le sommant de ne plus s'inscrire pour laisser une chance aux autres participants. Or, les archives du journal révèlent que Stanley Martin Lieber a dû se contenter d'une septième place (et d'un gain de 2,50 $) en mai 1938. Il quitte le lycée à l'été 1939 et cherche à entrer durablement sur le

Martin Goodman, fondateur de ce qui deviendra Marvel, a pu compter dès les années 40 sur un très jeune Stan Lee

IMPORTANT NOTICE!
MARVEL COMICS
Your newsdealer now has a BIG, NEW COMIC MAGAZINE printed in four exciting colors, and introducing for the first time in any comic magazine, these five breath-taking, action-packed illustrated stories.
KA-ZAR THE GREAT
(Prince of the Jungle)
THE HUMAN TORCH
(The Marvel Flame Man)
THE MASKED RAIDER
(Rider of Western 2-Gun Justice)
THE ANGEL
(Gang-Smasher Supreme)
THE SUB-MARINER
(Wonderman of the Undersea)
ONLY 10c
If your dealer is out of copies, send one dime (10c) to
TIMELY PUBLICATIONS
330 West 42nd Street
New York City
Ask for
MARVEL COMICS



« MARTIN ÉTAIT DOUÉ QUAND IL S'AGISSAIT DE FAIRE DE L'ARGENT MAIS CE N'ÉTAIT PAS QUELQU'UN D'AMBITIEUX » STAN LEE

marché du travail. Les difficultés connues par son père lui ont forgé l'état d'esprit suivant : *«J'avais le sentiment que la chose la plus importante pour un homme était d'avoir une position stable, d'être occupé»*.

Alors qu'une nouvelle décennie s'annonce, Stanley s'appuie sur son «réseau» familial pour débuter le prochain chapitre de sa vie, bouleversée à jamais par les mois à venir. Robbie Solomon, son oncle du côté de sa mère, travaille chez Timely, éditeur de magazines et de pulps. Il est également marié à la sœur de Martin Goodman, le patron de la société, dont la femme (l'arbre généalogique se complique), Jean, est aussi une cousine de Stanley… Goodman, neuvième enfant d'une famille de treize, a l'habitude de s'entourer de son clan, lui qui a embauché certains de ses frères dans sa société, Newsstand Publications, fondée en 1933. Pour assurer la pérennité de son gagne-pain, il utilise des noms de maisons d'édition variés, lui permettant de retomber plus facilement sur ses pieds en cas de problèmes juridiques ou économiques. Après des débuts difficiles l'obligeant presque à fermer boutique, son entreprise décolle. Certaines publications sont ouvertement tournées vers le sensationnel (et flirtent parfois avec la torture, glissant vers le sadomasochisme, en prenant pour cela le prétexte d'un satanisme «divertissant»). Le marché, victime de la censure, finira par devoir s'acheter une «respectabilité». Goodman est perçu comme un «suiveur». Il observe les tendances et copie ce qui fonctionne. L'innovation et la créativité ne sont pas ses priorités. *«Martin était doué quand il s'agissait de faire de l'argent mais ce n'était pas quelqu'un d'ambitieux»*, reconnaît Lee. *«Il voulait que les choses restent telles qu'elles étaient»*.

Parmi les super-héros sur lesquels Timely s'est appuyé figurent la Torche Humaine et Namor

Les comics s'envolent

À l'époque, le phénomène des pulps (qui a contribué au succès de personnages comme Tarzan ou Zorro), des fictions à très bon marché, s'estompe progressivement pour céder la place aux comic books, destinés a priori à de plus jeunes consommateurs, tout en continuant à explorer des genres différents. Les comics s'affirment également comme les héritiers des strips, à la construction visuelle similaire mais paraissant dans des journaux et privilégiant un format généralement court de quelques cases. Devant la montée en puissance des super-héros, d'abord incarnés par le lumineux Superman (apparu en mai 1938 dans «Action Comics» n°1) et le ténébreux Batman, Goodman est sollicité par Frank Torpey, de la société Funnies Inc., fondée par Lloyd Jacquet. Celle-ci possède deux personnages pouvant suivre les traces des stars de DC : le Sub-Mariner (appelé aussi Namor, le prince des mers) de Bill Everett et la Torche Humaine (Human Torch), un androïde capable de prendre feu, de Carl Burgos.

Les deux compagnies s'entendent et les super-héros (entourés d'autres créations) se partagent les aventures de «Marvel Comics» n°1, datées d'octobre 1939 (mais paraissant fin août; les comics étaient publiés toujours entre deux et trois mois avant la date indiquée sur la couverture). 80 000 copies sont écoulées dès septembre, un chiffre multiplié par dix dans les mois qui suivront. Alors que la Torche Humaine fait clairement penser à Superman, Namor a lui des méthodes moins orthodoxes (il s'en prend notamment à plusieurs monuments de

New York) qui lui font porter l'étiquette de vilain. Les deux entités finiront par choisir la Statue de la Liberté comme terrain de jeu pour s'affronter. Flairant le bon filon, Goodman s'appuie sur l'artiste Joe Simon (qu'il a débauché de Funnies), d'abord en tant que pigiste, avant de l'engager. Il est accompagné de Jack Kirby, qui devient le directeur artistique de Timely. Celui qui est encore appelé Jacob Kurtzberg a notamment œuvré pour les studios d'animation Fleischer, à qui l'on doit Popeye et Betty Boop. Stanley, fraîchement recruté, endosse le rôle d'assistant pour le duo. Il s'occupe des sandwiches, des cafés, du rangement, avant de «progresser» pour gommer les planches et participer à la relecture. Il n'hésite pas alors à donner son avis. Tout en animant la rédaction en soufflant dans son instrument favori : un ocarina.

Captain America comme tremplin

Simon et Kirby travaillent à l'époque à la création d'un personnage qui va modifier la trajectoire de la maison d'édition. D'abord appelé Super American, il connaîtra la gloire sous le nom de Captain America. Les premières aventures consacrées au super-héros au bouclier indestructible (prétendument) et aux couleurs de la bannière étoilée sortent en décembre 1940 (daté mars 1941). La Seconde Guerre mondiale justifie la présence d'une figure patriotique pour défendre des valeurs bafouées par les ennemis de la liberté. Le public répond avec ferveur et, au fil des semaines, près d'un million d'exemplaires du premier numéro trouvent preneurs. Des chiffres qui rivalisent avec ceux de l'extraterrestre de Krypton. Voir à l'œuvre les deux créateurs se révèle fondateur dans le parcours et l'apprentissage de Stanley. *«J'admirais leur talent et leur professionnalisme»*, admet-il. *«C'était comme travailler pour deux idoles. Mais nous n'avons jamais vraiment sympathisé car ils ne me considéraient pas comme l'un d'eux et il n'y avait aucune raison pour qu'ils le fassent»*.

La confiance s'installant, ils «récompensent» néanmoins le garçon en l'adoubant comme auteur de la courte nouvelle présente dans chaque numéro. Entre les cases et les bulles figure une intrigue en prose. Elle n'a pas pour but de rendre plus noble la parution. Il s'agit d'un simple stratagème financier afin de bénéficier d'un tarif postal avantageux et donc de réduire les coûts. La première signée de sa main paraît dans «Captain America Comics» n°3 (mai 1941) et s'intitule «Captain America Foils the Traitor's Revenge» (Captain America déjoue la revanche du traître). *«Personne ne lisait ces histoires»*, concède-t-il. *«Mais je m'en moquais. J'étais devenu un auteur publié»*. Pour la première fois, il utilise le fameux pseudonyme Stan Lee. Pour faire croire aux lecteurs que la rédaction de Timely est étoffée, d'autres suivront : S.T. Anley, Neel Nats, Stan Martin...

Dans le n°5 (août 1941), Lee écrit ses premières histoires prenant la forme de vrais comics de quelques pages. L'une d'elles met en scène un jeune reporter (il s'est probablement inspiré de *Correspondant 17*, film d'Alfred Hitchcock sorti aux États-Unis à l'été 1940) à la recherche d'un scoop dans un Londres déchiré par la guerre (et qui n'est pas sans évoquer le futur Peter Parker). Le même mois, il lance, dans «USA Comics» n°1, Jack Frost, sorte de héros incompris que la police tente de contenir.

Les malentendus avec les représentants de l'ordre seront l'une des marques de fabrique de l'auteur, qui confronte souvent ses personnages au sens de leurs actes et à leur interprétation. Puis il lance, dans «Mystic Comics» n°6 (octobre 1941), le Destroyer (visage bleu, tête de mort sur le torse, collants aux couleurs variables selon la qualité d'impression), la création la plus populaire de ses débuts. Le héros, Kevin Marlow, un journaliste accusé d'être un espion dans l'Allemagne du début des années 40 (il y rencontre forcément Hitler), se retrouve interné dans un camp. À l'instar de Captain America, il reçoit un sérum spécial lui octroyant des super-pouvoirs qui lui permettent de combattre les nazis.

Kirby et Simon renvoyés

Si certains y voient un copier-coller de Steve Rogers, Lee retient surtout l'accueil positif de sa naissante audience. De leur côté, estimant qu'ils ne reçoivent pas la part financière qui leur est due dans les ventes de «Captain America» (Goodman truque visiblement les chiffres pour ne pas verser les sommes prévues aux artistes), Simon et Kirby n'ont pas de scrupules et, tout en conservant

« JE LUI AVAIS FAIT JURER DE GARDER LE SECRET, TOUT EN SACHANT QUE, DANS CE MILIEU, TOUT FINIT PAR SE SAVOIR » JOE SIMON

leur activité chez Timely, goûtent à la concurrence. Le soir, dans une chambre d'hôtel qu'ils louent, ils sortent crayons et planches à dessin pour satisfaire les besoins de DC. Difficile de refuser d'endosser ce rôle d'agent double : Jack Liebowitz, patron du rival, leur propose 500 $ par semaine, un butin considérable pour l'époque. *«Martin gagnait une fortune et s'en vantait»*, affirme Kirby. *«En même temps, il voulait nous faire croire que son meilleur titre fonctionnait à peine»*. Simon jure pourtant avoir négocié dans les règles de l'art avec un pourcentage de 25 % sur les profits générés par «Captain America» (15 pour lui, 10 pour Kirby). Des années plus tard, même si certains préféreront signer sous des noms d'emprunt, ces collaborations multiples seront monnaie courante (la plupart des artistes ayant le statut de pigistes, l'employeur est rarement en position d'exiger une exclusivité). Mais, pour Simon et Kirby, le jeu est risqué.

Lee s'aperçoit du manège du duo et est mis dans la confidence. *«Je lui avais fait jurer de garder le secret, tout en sachant que, dans ce milieu, tout finit par se savoir»*, explique, sans illusions, Simon. Les deux hommes sont bientôt convoqués par Goodman et sont priés de faire leurs valises. Pour beaucoup, le raccourci est simple : Stan Lee a tout répété à son chef. Kirby en est intimement persuadé. Simon se veut moins catégorique, estimant que de nombreuses personnes étaient au courant de la situation chez DC : *«Je ne suis pas sûr que ce soit Stan qui ait vendu la mèche»*. Touché dans son orgueil, Goodman ne mesure pas immédiatement les conséquences de son geste. Il n'a d'autre choix que de promouvoir Lee rédacteur en chef. À seulement 18 ans, le voici responsable du contenu de plusieurs publications, Captain America, même s'il est l'étendard le plus visible, n'étant pas la seule bannière de l'éditeur. Timely ne

Au début des années 40 Joe Simon et Jack Kirby collaborent pour créer Captain America, qui permet de rivaliser avec DC

pouvant se permettre d'interrompre sa poule aux œufs d'or, Lee prend en charge la rédaction des aventures de Steve Rogers, dessinées par Al Avison, Syd Shores ou Al Gabriele.

Lancé dans le grand bain, désormais pièce essentielle de Timely, il n'a d'autre alternative que de nager s'il veut garder la tête hors de l'eau. S'il collabore avec des valeurs sûres comme Carl Burgos, Bill Everett ou Alex Schomburg, il s'octroie aussi les services de «freelances», maillons indispensables pour alimenter les différents titres. *«Je n'avais pas encore 19 ans et j'étais M. Timely Comics»*, résume-t-il. *«J'étais gêné quand des visiteurs venaient, car je craignais qu'ils ne nous prennent pas au sérieux étant donné mon âge»*. Il se plie à la politique de son patron. *«Si les westerns étaient à la mode, j'écrivais des westerns. Si Martin estimait qu'il valait mieux se tourner vers des histoires plus mystérieuses, je m'exécutais»*.

Lee s'engage dans l'armée

Lee est alors surtout un bon soldat. Justement, alors que l'attaque de Pearl Harbor, en décembre 1941, a fait activement entrer les États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale, il s'enrôle à l'automne 1942. Vince Fago, dessinateur qui a œuvré pour les studios d'animation Fleischer (comme Kirby), lui succède chez Timely. D'abord stationné à Fort Monmouth, dans le New Jersey, Lee est affecté au Signal Corps, division gérant les systèmes d'information de l'armée. Il apprend à mettre sur pied des lignes de communication et à les réparer. À Astoria, dans le Queens, il intègre la branche «Training Film Division»

En 1942, Stan Lee s'engage dans l'armée. Mais il n'arrête pas pour autant ses activités d'auteur de comics

Afin d'inspirer ses artistes, Martin Goodman réunit ses équipes avant une projection de *Bambi*

(par laquelle est également passé Frank Capra), qui réunit des auteurs et des réalisateurs chargés de concevoir des documents destinés à la fois aux recrues mais aussi à la promotion de l'armée. *«Je dessinais notamment des manuels d'entraînement sous la forme de comic books»*, se remémore-t-il. *«C'était un excellent exercice pour apprendre à se montrer pédagogue de manière visuelle»*.

Mais la jeune recrue ne tire pas un trait sur son investissement avec Timely, puisqu'il parvient à collaborer par correspondance. Malgré les problèmes d'approvisionnement de papier, la demande pour les comics ne faiblit pas. Alors qu'il est «absent» (même si la tendance s'était déjà affirmée avant son départ), les super-héros laissent peu à peu la place à du contenu plus léger, avec des récits comiques plus familiaux. Timely tente notamment de séduire un public féminin, en s'orientant vers de la romance. La compagnie s'inspire également de Disney, mais aussi de publications «cartoonesques», des Looney Tunes de la Warner. En août 1942, Goodman invitera ses employés et ceux de Funnies à un dîner suivi d'une projection de *Bambi*. À l'armée, Lee a d'autres activités plus étonnantes. On lui demande de créer des affiches visant à prévenir les soldats se rendant sur le front du danger des maladies vénériennes. Ainsi, il doit trouver un moyen de «faire la promotion» des stations prophylactiques dans lesquelles les appelés passent pour se faire traiter. Après avoir séjourné en Caroline du Nord et dans l'Indiana, Lee sera démobilisé en septembre 1945.

À son retour, Timely a déménagé et s'est désormais installé au 14e étage de l'Empire State Building. Lee prend ses quartiers dans un deux-pièces à l'Alamac Hotel, sur Broadway. Le plus souvent, il se rend à pied chez son employeur, appréciant l'heure de marche nécessaire pour effectuer le trajet. Voyant que les comics n'ont pas bonne réputation, il s'interroge déjà (il n'a pas encore 23 ans) sur la suite à donner à sa carrière. *«Lors de soirées, quand je disais que j'étais écrivain, les yeux de mon interlocuteur brillaient»*, se souvient-il. *«Mais quand j'étais obligé de préciser qu'il s'agissait de comics, la personne finissait par s'en aller comme si j'étais atteint d'une infection contagieuse»*. Le genre n'est absolument pas perçu comme un art mais comme un divertissement bas de gamme. Un sentiment renforcé par le fait que Timely se soit orienté vers un lectorat plus jeune. *«Pour le grand public, les comics se situaient tout en bas de l'échelle culturelle. Les parents pensaient que leurs enfants perdaient leur temps à les lire»*. Mais Lee retrouve son poste et accepte de répondre aux tendances du moment, qu'il s'agisse de la romance ou de l'humour destiné à un public adolescent. D'autant que les ventes ne cessent d'augmenter avec, en moyenne, en 1946, 40 millions d'exemplaires vendus chaque mois aux États-Unis. Lucide, Lee avouera plus tard : *«Je n'ai jamais été consumé par ce que j'écrivais. J'étais heureux d'avoir émergé grâce aux comics mais ce n'était qu'un travail pour moi. J'avais conscience que le monde qui m'entourait ne serait jamais impressionné par ce que je faisais»*.

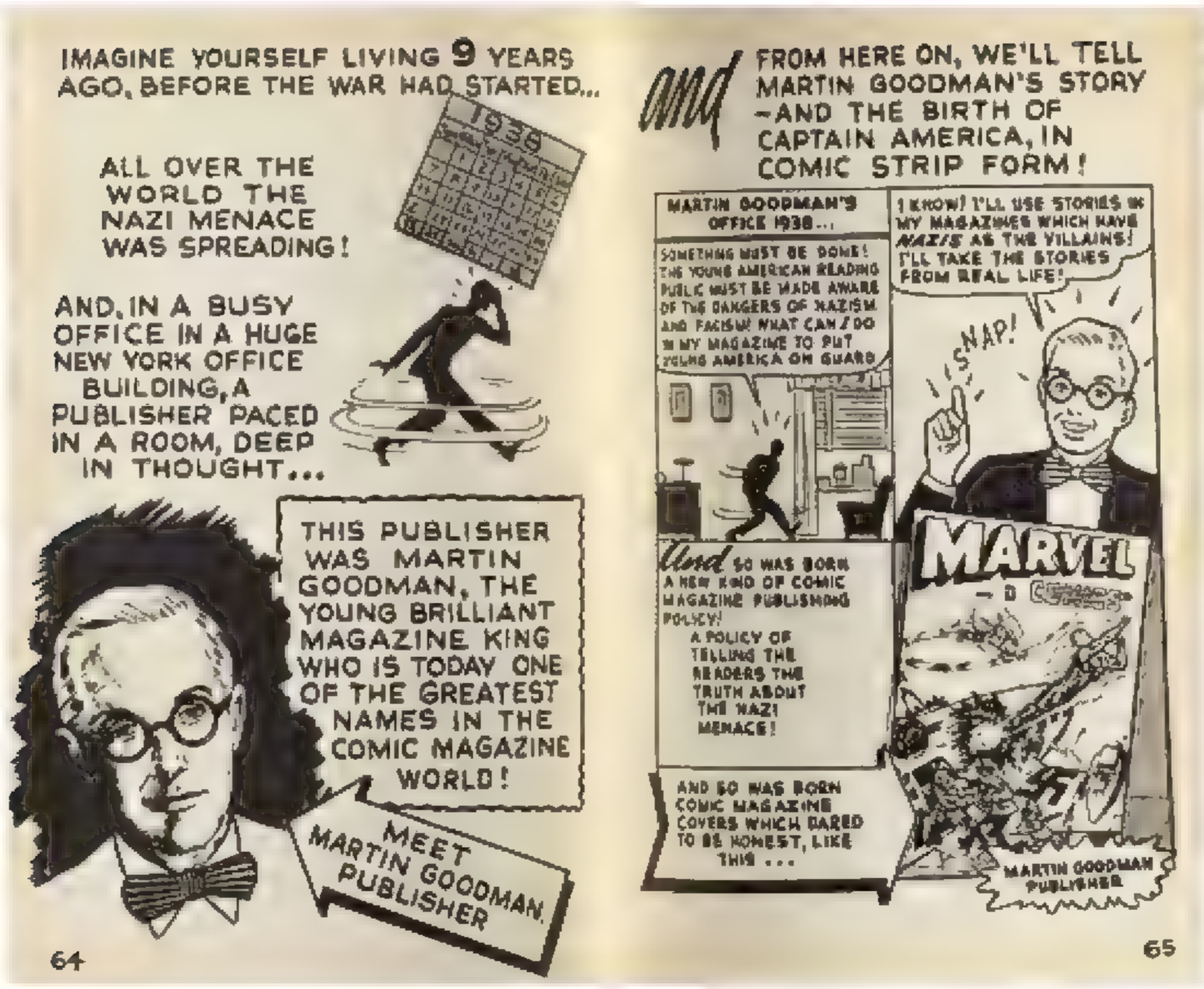
Une insatisfaction récurrente

Laissant ses états d'âme de côté, il se laisse emporter par *«l'énergie et l'excitation qui régnaient au sein de notre compagnie»*. À l'époque, le nombre d'histoires auxquelles il appose son nom sont si nombreuses que, pour gagner du temps, il les dicte à plusieurs secrétaires, chacune remettant au propre le récit pendant qu'il s'adresse à la suivante. En 1947, il rencontre sa future femme, Joan Clayton Boocock, mannequin et actrice, à qui il demandera d'abandonner sa carrière (décision qu'il regrettera par la suite). Il l'épouse rapidement à Reno alors qu'elle vient à peine de divorcer de son précédent mari. Le couple s'installe dans un petit appartenant à Manhattan. Deux ans plus tard, afin d'accueillir son jeune frère Larry après la mort de leur mère, Lee déménage avec sa femme vers la périphérie de New York, à Hewlett Harbor (où Lee parvient à travailler, ne se rendant dans les locaux de Timely que deux jours par semaine). Leur fille, Joan Celia, voit le jour en 1950. En 1953, leur seconde fille, Jan, décède trois jours après sa naissance. Une tragédie qui marquera durablement le couple, décidé cependant à offrir un cadre de vie stable et joyeux à leur première fille. Joan ne pouvant plus avoir d'enfant, ils envisageront l'adoption, sans aller au bout.

«En regardant en arrière, je me demande si nous avons pris la bonne décision», soupire Lee.

Professionnellement, l'auteur est contacté par le magazine «Writer's Digest» pour évoquer les coulisses de son métier. Il rédige un texte intitulé «There's money in comics !» (Il y a de l'argent dans les comics) où il développe des conseils pour écrire une bonne histoire, mettant en avant le fait qu'élaborer un divertissement n'est pas incompatible avec une certaine forme de maturité et de discipline. Sur la couverture, de peur de paraître trop jeune et afin d'être perçu comme un «expert», il s'équipe d'une pipe et prend un air sérieux. Dans le même esprit, il en profite pour éditer un livre baptisé «Secret Behind the Comics» (Le Secret derrière les comics). Déjà pointe son rôle d'ambassadeur.

En 1947, Stan Lee épouse Joan Boocock. Elle disparaîtra en juillet 2017, 17 mois avant son mari


IMAGINE YOURSELF LIVING 9 YEARS AGO, BEFORE THE WAR HAD STARTED...
1938
ALL OVER THE WORLD THE NAZI MENACE WAS SPREADING!
AND, IN A BUSY OFFICE IN A HUGE NEW YORK OFFICE BUILDING, A PUBLISHER PACED IN A ROOM, DEEP IN THOUGHT...
THIS PUBLISHER WAS MARTIN GOODMAN, THE YOUNG BRILLIANT MAGAZINE KING WHO IS TODAY ONE OF THE GREATEST NAMES IN THE COMIC MAGAZINE WORLD!
MEET MARTIN GOODMAN, PUBLISHER
64
and FROM HERE ON, WE'LL TELL MARTIN GOODMAN'S STORY -AND THE BIRTH OF CAPTAIN AMERICA, IN COMIC STRIP FORM!
MARTIN GOODMAN'S OFFICE 1938...
SOMETHING MUST BE DONE! THE YOUNG AMERICAN READING PUBLIC MUST BE MADE AWARE OF THE DANGERS OF NAZISM AND FACISM! WHAT CAN I DO IN MY MAGAZINE TO PUT YOUNG AMERICA ON GUARD
I KNOW! I'LL USE STORIES IN MY MAGAZINES WHICH HAVE NAZIS AS THE VILLAINS! I'LL TAKE THE STORIES FROM REAL LIFE!
SNAP!
And SO WAS BORN A NEW KIND OF COMIC MAGAZINE PUBLISHING POLICY! A POLICY OF TELLING THE READERS THE TRUTH ABOUT THE NAZI MENACE!
AND SO WAS BORN COMIC MAGAZINE COVERS WHICH DARED TO BE HONEST, LIKE THIS ...
MARVEL
MARTIN GOODMAN PUBLISHER
65

Martin Goodman est mis en avant et défini comme «l'un des plus grands noms du monde des comics»

À la fin des années 40, alors que les comic books dits «d'amour» (parmi les plus célèbres, «Millie the Model», qui a duré plusieurs décennies, ou encore l'adolescente Patsy Walker) fleurissent toujours, un autre genre trouve son public : le polar noir. Timely s'engouffre dans la brèche. Puis, après les «crime» comics, c'est autour de l'horreur et des récits de guerre de faire fureur. Entre 1945 et le début des années 60, Lee va œuvrer dans de nombreux genres : western, horreur, science-fiction, romance… *«Tous les semestres, une nouvelle tendance émergeait et nous étions là pour la suivre fidèlement»*, livre-t-il. *«Même si j'aimais mon travail, ce n'était pas épanouissant d'un point de vue créatif. J'avais l'impression que nous étions une compagnie de copieurs. Mais j'étais bon dans ce que je faisais. Les choses auraient pu être pires»*. Quand les doutes pointent le bout de leur nez, c'est sa femme Joan qui le rassure. *«Elle me disait : "Martin* (Goodman) *a confiance en toi et tu aimes les gens avec qui tu collabores". Si nous avions besoin de plus d'argent, il me suffisait d'écrire plus d'histoires. Je n'avais aucune raison d'être préoccupé mais il y avait ce sentiment d'insatisfaction qui planait»*.

L'homme des mauvaises nouvelles

Lee reste attaché aux super-héros et n'abandonne pas l'idée de favoriser leur exposition. En 1946, il crée Blonde Phantom, la secrétaire d'un détective privé qui, la nuit, porte un masque et combat le crime. Tout en cherchant à attirer une audience féminine et en exploitant la mode des «crime stories», il se sert du schéma de la double identité, l'une des marques de fabrique du genre super-héroïque. En 1948, avec Kid Colt, il raconte les exploits d'un cowboy en quête de rédemption, dont les questionnements ne sont pas sans préfigurer ceux dont il affublera ses personnages aux pouvoirs extraordinaires. Toujours au rayon western, Black Rider est quant à lui un docteur qui change d'identité pour affronter les bandits.

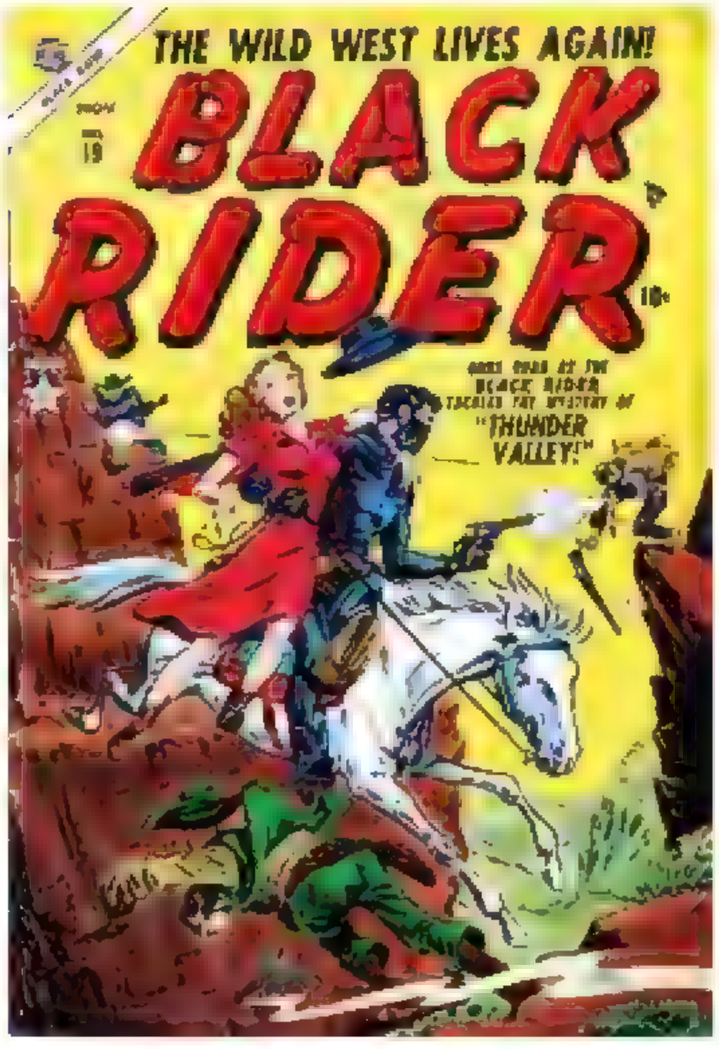
En 1949, Lee découvre la face obscure de son travail. Depuis des années, il a pris l'habitude de stocker les récits et dessins des artistes qui n'ont pas été publiés. La raison principale : permettre à la compagnie de rester à flot en cas de coup dur en ayant du matériel à disposition, immédiatement exploitable, pour continuer à paraître. Une stratégie prudente et responsable qui va se retourner contre lui. Goodman découvre la manœuvre et se rend compte qu'il a de quoi publier pendant plusieurs mois. Pourquoi continuerait-il à payer ses employés ? Il décide donc de revoir ses méthodes et son modèl économique : il limite ses salariés à quelques unités, les autres devant accepter d'être freelances (payés à la page). C'est à Lee que revient la sordide tâche d'annoncer la nouvelle à ses nombreux collaborateurs. *«Je devais virer tout le monde. Pendant ce temps, Martin partait en Floride jouer au golf»*.

Les ennuis ne s'arrêtent pas là. À la fin des années 40, le docteur Fredric Wertham lance une campagne de dénigrement des comic books, estimant qu'ils corrompent la jeunesse (incitation à la délinquance, à la violence, expression d'une imagerie homosexuelle…). Selon lui, c'est l'avenir des États-Unis qui est en jeu, le pays baignant dans l'immoralité prônée par ces lectures indécentes. Des autodafés auront même lieu dans plusieurs villes. Les médias s'emparent du sujet. En 1948, la revue «Time» publie un article affirmant que des adolescents ont commis des crimes en s'inspirant de ce qu'ils ont vu et lu dans les comics. Il n'en faut pas plus pour que la polémique enfle. La même année, Wertham donne une interview au magazine «Collier's». L'intitulé du sujet est évocateur : «Horror in the Nursery» (Horreur à la garderie).

L'époque de la censure

Cette défiance n'est pas une première. Déjà, à la fin des années 30, une organisation catholique appelée NODL (pour «National Organization for Decent Literature) lutte contre la prétendue obscénité présente dans les pulps (et les comics qui commencent à envahir les kiosques), estimant qu'ils peuvent mettre en péril l'équilibre social. Une dizaine d'années plus tard, ce groupe profitera du

BLONDE BOMBSHELL
MILLIE
MODEL
GOSH, CHILI! THERE'S A STORY IN THIS ISSUE WHICH TELLS HOW YOU AND I FIRST MET!
PUN-LEESE, MILLIE! MUST YOU REMIND ME OF SUCH A HORRIBLE EVENT??
"HOW MILLIE FIRST MET CHILI!"



« TOUS LES SEMESTRES, UNE NOUVELLE TENDANCE ÉMERGEAIT ET NOUS ÉTIONS LÀ POUR LA SUIVRE FIDÈLEMENT » STAN LEE

IND.
12¢
TALES OF
SUSPENSE
APPROVED BY THE COMICS CODE AUTHORITY
MC
29
MAY
HE ISN'T JUST AN ORDINARY, RUN-OF-THE-MILL TYPE MONSTER! OH NO! THE CREATURE YOU ARE ABOUT TO MEET IS "the MARTIAN WHO STOLE A CITY!!"

succèdent. Wertham est l'un des plus virulents. William Gaines, éditeur d'EC Comics (qui n'hésite pas à s'en prendre régulièrement à l'Amérique conservatrice), fait partie de ceux qui doivent s'expliquer. Kefauver a soigneusement préparé sa manœuvre et présente la couverture du n°22 de «Crime SuspenStories», où l'on voit un homme avec une hache ayant tranché la tête d'une jeune femme. Gaines ne pourra se défendre qu'en justifiant qu'il s'agit d'un dessin légitime pour le genre qu'est l'horreur. Le grand public est choqué.

Les éditeurs (même si certains, ils sont rares, refusent cette censure) réagissent à nouveau (en créant une nouvelle organisation appelée CMAA pour «Comics Magazine Association of America») pour imposer un code allant encore plus loin (la drogue et l'adultère font partie des interdits, les vampires et les zombies sont rayés de la carte), dont le sceau apparaît à partir de 1955. Il n'est attribué qu'aux publications ayant accepté d'être soumises à l'avis d'un comité de censure (le CCA, pour «Comics Code Authority»). Le procédé devient presque obligatoire pour les maisons d'édition car s'en affranchir, c'est risquer de ne pas être distribué. *«Nous n'avons pas été les plus impactés car nos récits contenaient peu de sexe ou de violence, et proposaient souvent une morale positive»*, reconnaît Lee. *«Je crois que nos histoires n'auraient même pas offensé une nonne !»*.

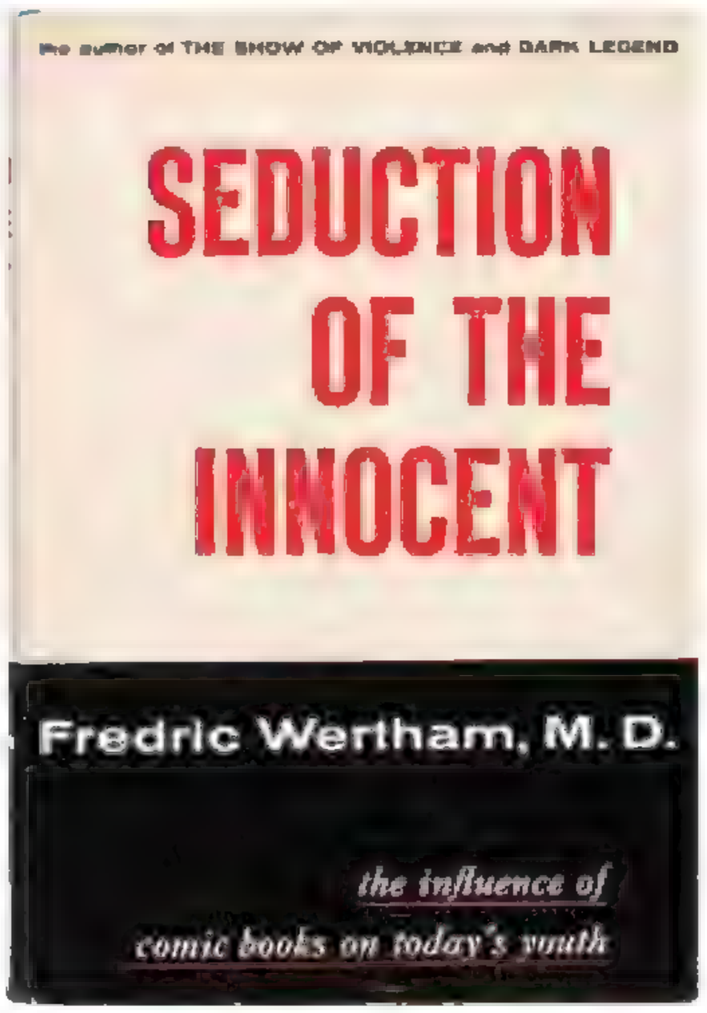
Les super-héros ne sont pas morts

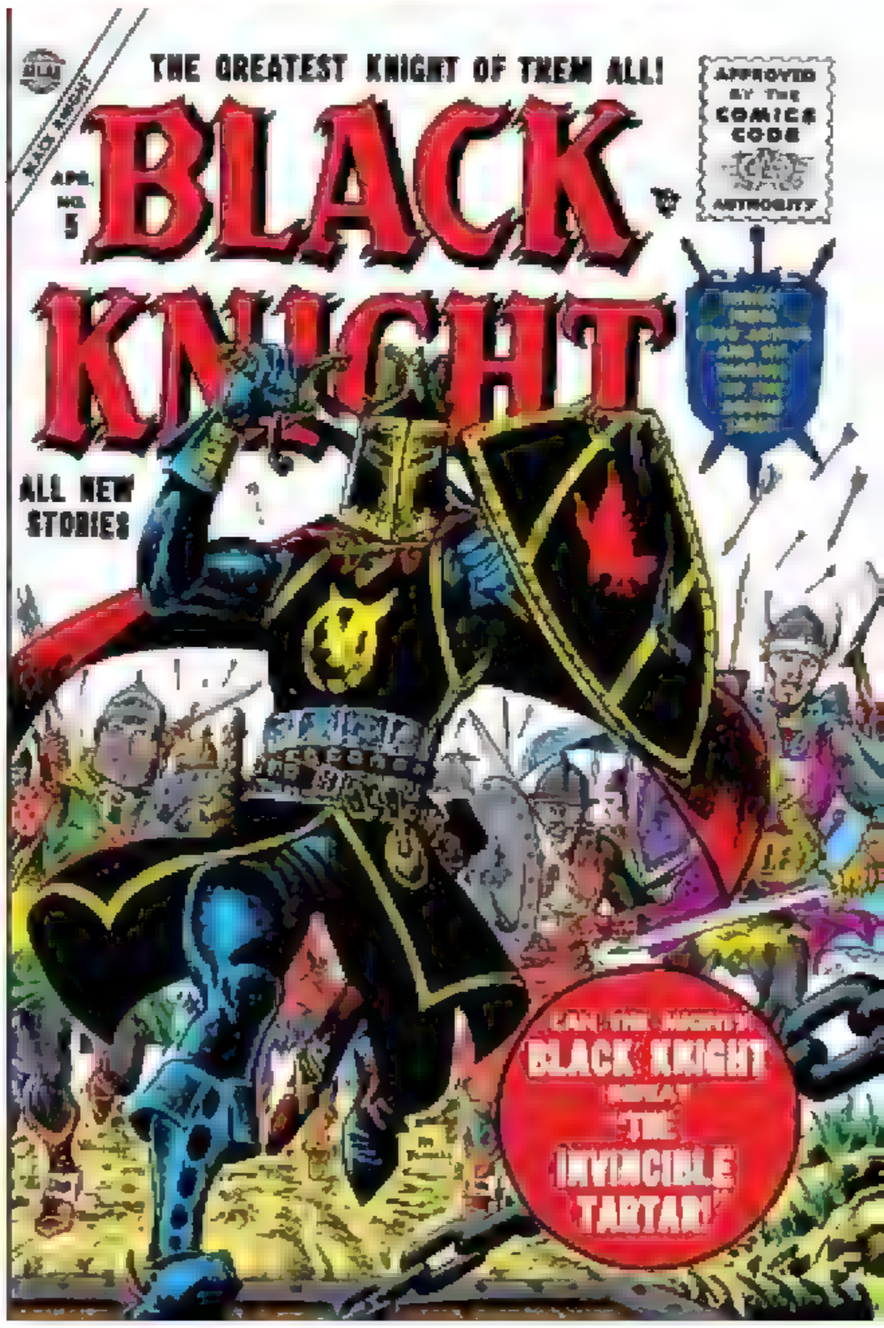
Le marché, désormais fragile économiquement, devient plus conservateur artistiquement. Lee s'interroge à nouveau sur son rôle et son métier : *«Je me retenais sur ce que je proposais alors que j'avais l'impression de valoir mieux que ça. Je pensais : "Tu ne devrais pas gâcher ta vie ainsi"»*. L'auteur a toujours affirmé s'être fermement et directement opposé à Wertham (notamment lors d'échanges publics). Mais beaucoup considèrent qu'il a «embelli» les faits sur ce point. Des traces demeurent cependant dans les comics. En 1953, dans «Suspense» n°29, dessiné par Joe Maneely, Lee décrit la colère d'un anti-comics pénétrant dans les locaux d'un éditeur. L'intrus se voit répondre : «Si vous n'aimez pas nos magazines, personne ne vous oblige à les acheter». Les dernières cases révèlent qu'il s'agit d'un patient évadé d'un hôpital psychiatrique. Impossible de ne pas y voir

« JE CROIS QUE NOS HISTOIRES N'AURAIENT MÊME PAS OFFENSÉ UNE NONNE ! » STAN LEE

débat national pour lister régulièrement les publications jugées offensantes. Les éditeurs, qui craignent de voir leur profession péricliter, s'entendent en 1948 sur un code qui exclut la torture, la criminalité, le sexe ou encore les jurons (une censure qui est notamment évoquée dans le film *My Wonder Women*, qui s'intéresse à la naissance de l'Amazone de Themyscira). Chaque comic respectant ce code est orné d'un cartouche avec les initiales ACMP (pour «Association of Comics Magazine Publishers»). Alors que certains refusent d'être membres de cette union, Timely se plie à cette injonction. Goodman va jusqu'à embaucher une psychiatre, Jean Thompson, pour vérifier le contenu des parutions.

L'action ne convainc pas Wertham, qui dénonce son hypocrisie. En 1954, il revient à la charge et se lance dans un assaut final en publiant son livre, «Seduction of the Innocent». Le Sénat américain a alors déjà mis sur pied un comité sur la délinquance juvénile. Une commission dirigée par le sénateur Estes Kefauver siège d'avril à juin 1954 pour enquêter sur l'impact des comics sur la jeunesse. Des experts en éducation et en sociologie se


the author of THE SHOW OF VIOLENCE and DARK LEGEND
SEDUCTION OF THE INNOCENT
Fredric Wertham, M. D.
the influence of comic books on today's youth



une référence à Wertham. Des années plus tard, dans «The Amazing Spider-Man» n°24 (mai 1965), il fera de Mysterio un psychiatre nommé Ludwig Rinehart, qui n'est autre que le nom de l'éditeur du livre de Wertham. *«Pour moi, Wertham était un fanatique, purement et simplement»*, conclut Lee. *«L'ironie est que je me souviens, adolescent, avoir lu l'un de ses livres intitulé "Dark Legend", où il était question d'un enfant qui tuait sa mère. J'étais surpris par le fait que personne ne voyait cela comme la preuve que les psychiatres encourageaient les enfants à assassiner leurs parents»*.

Timely, qui s'est entretemps rebaptisé Atlas (avec un globe terrestre pour emblème), voit ses ventes baisser mais parvient à perdurer grâce aux nombreux genres abordés. Comme plusieurs années auparavant, il faut réduire les effectifs. Les contrats de certains pigistes ne sont pas renouvelés. Lee est à nouveau de corvée. *«J'étais obligé de me séparer de personnes talentueuses qui étaient pour moi plus que des collègues»*. La rédaction déménage dans des bureaux plus modestes, sur Madison Avenue. Fidèle à sa philosophie, Goodman repère le succès du parodique «Mad» d'Harvey Kurtzman (qui travailla brièvement chez Timely dans les années 40) et désire lui aussi profiter de l'émergence de ce ton impertinent. Plusieurs tentatives ont lieu dont «Crazy», puis, un peu plus tard, «Snafu». Si l'expérience est courte, Lee s'en réjouit : *«C'était le genre d'humour* [potache et un brin provocateur] *que j'aimais et nous avons lancé "Snafu", dont il y a eu trois numéros, tous collectors désormais»*.

C'est un autre support, la télévision, qui va remettre les super-héros au premier plan. Entre 1952 et 1958, George Reeves (tragiquement disparu en juin 1959) porte la cape

et les collants et devient une star grâce à la série *«Les aventures de Superman»*. En décembre 1953, Atlas publie «Young Men» n°24 et relance la Torche Humaine, Namor et Captain America. Des publications indépendantes suivent mais ne durent pas. Dans le camp DC, la série «Showcase» voit apparaître les nouvelles versions de Flash et de Green Lantern. En 1955, Lee et Joe Maneely créent «Black Knight», des aventures héroïques à la cour du roi Arthur. Steve Ditko, futur cocréateur de Spider-Man, est recruté et signe dans «Mystery Tales» n°40 (avril 1956). Jack Kirby accepte de collaborer à nouveau avec l'éditeur à partir de 1956.

Une distribution réduite

Atlas est alors la firme la plus prolifique du milieu. Mais Goodman en veut plus. Il estime qu'il peut économiser de l'argent en fermant sa branche distribution et finit par passer un accord avec American News, société qui déploie magazines et comic books dans les points de vente. Mais celle-ci est visée depuis plusieurs années par une enquête pour monopole et corruption. La perte d'un gros client, Dell Publishing, fait qui plus est vaciller la compagnie, dont le bilan financier se dégrade et qui doit réduire drastiquement sa masse salariale. Elle fermera ses portes quelques mois plus tard. Lee résume ainsi la situation : *«C'était une stratégie idiote, qui aurait pu détruire Atlas. C'est comme si nous avions été les derniers à réserver nos billets pour le Titanic»*.

Goodman doit se tourner vers son rival, Independent News, possédé par National Periodical, à savoir DC Comics, pour espérer pouvoir distribuer son catalogue. N'étant pas en position de négocier, il se résigne à parapher le contrat malgré les conditions radicales qui lui sont imposées : seuls huit comic books pourront être publiés par mois (une restriction qui durera jusqu'en 1968). Lee (qui optera d'abord pour un rythme de 16 publications mais ne sortant que tous les deux mois) n'est pas menacé, mais le contexte précaire l'oblige à rédiger la plupart des scénarios. Une mainmise dont il s'est accommodé, et qui convient à son mode de fonctionnement. *«Martin gérait surtout le côté magazine de la compagnie et il laissait les mains libres à Stan pour les comic books»*, synthétise le coloriste Stan Goldberg.

Considéré comme l'un des titres préfigurant ce qui sera appelé «The Marvel Age» (L'Âge Marvel, au début des années 60), «Strange Worlds» n°1 paraît fin 1958, avec les participations de Jack Kirby, Steve Ditko, Don Heck et Stan Goldberg, un quatuor dont le rôle sera essentiel dans l'explosion attendue trois ans plus tard. Difficile cependant pour Lee de déceler une quelconque étincelle. À la fin des années 50, alors que ce sont les récits autour de monstres qui sont à la mode, il se remet à nouveau en question. Non seulement il juge qu'il n'aura jamais de reconnaissance s'il s'obstine dans cette industrie, mais il constate une fois de plus que cette dernière n'est pas économiquement stable. *«J'avais presque 40 ans. Je me demandais si, en tant qu'adulte, mari et père, ce que je faisais était bien sérieux. Je voulais m'engager dans quelque chose qui dessinait un futur, avec une lumière au bout du tunnel»*.

Pour se changer les idées, Lee se concentre sur des publications comiques (qu'il autoédite sous la bannière Madison Enterprises), proposant notamment des montages textes-photos ayant pour but de dérider le lecteur (elles ont pour titre «Blushing Blurbs» et Golfers Anonymous»). Les quelques milliers d'exemplaires imprimés se vendent tous. Mais cette parenthèse enchantée ne suffit pas. Lee songe sérieusement à tout abandonner. Face au désarroi artistique de son mari, Joan s'érige en conseillère avisée, voire en oracle bienveillant : *«Si tu comptes quitter ton travail, pourquoi n'écris-tu pas quelque chose qui te plaît vraiment, sans te préoccuper d'autre chose ? La pire chose qui pourrait t'arriver, c'est de te faire renvoyer. Et comme tu envisages de toute façon de partir…»* Une nouvelle ère s'annonce. ■

THOMAS GILBERT

STRANGE WORLDS
APPROVED BY THE COMICS CODE AUTHORITY
1 DEC.
10¢
TALES OF THE STRANGEST WORLDS OF ALL!
THIS IS A LAST WARNING, EARTHLINGS! DON'T COME ANY CLOSER! YOU MUSTN'T DISCOVER THE REAL SECRET BEHIND THE FLYING SAUCERS!
THE FLYING SAUCERS!

Les noms associés à ce premier numéro de «Strange Worlds» préfigurent la révolution des années 60

NOS CONSEILS LECTURE

STAN LEE, HOMÈRE DU XXE SIÈCLE.

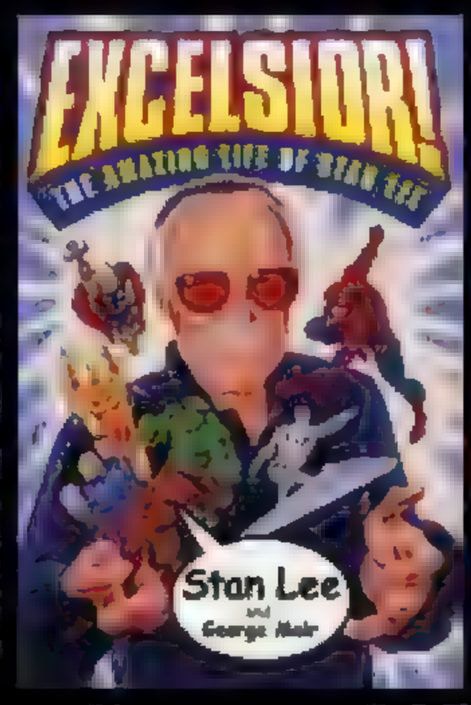
ÉCRIT PAR JEAN-MARC LAINÉ.
EDITIONS FANTASK.
340 PAGES. 25 EUROS.

Jean-Marc Lainé se penche en détail sur la vie de Stan Lee. Incontournable, non seulement pour sa qualité, mais aussi parce qu'il s'agit de l'un des rares ouvrages disponibles en français sur le phénomène. Au-delà du caractère biographique du livre, ce dernier analyse également les thèmes récurrents de Lee et évoque ses rapports avec ses nombreux collaborateurs.

EXCELSIOR ! THE AMAZING LIFE OF STAN LEE.

ÉCRIT PAR STAN LEE ET GEORGE MAIR
EDITIONS SIMON & SCHUSTER.
246 PAGES. 16 EUROS.

L'autobiographie de Stan Lee est indispensable (sans pour autant se suffire à elle-même) pour avoir la version des faits du principal concerné, qui a le mérite de ne pas évacuer les sujets qui fâchent, comme ses liens compliqués avec Jack Kirby ou Steve Ditko. La structure offre une lecture facile avec des thématiques rangées par ordre chronologique, au sein desquelles se succèdent quelques paragraphes situant le contexte avant que la parole ne soit entièrement laissée à Lee. Le livre ayant été publié en 2002, il ne fait qu'effleurer la vague alors naissante des super-héros au cinéma. N'ayant jamais été traduit en français, il n'est hélas disponible qu'en anglais.



UN ÂGE D'ARGENT FAIT D'OR

Historiquement, l'âge d'argent des comics (Silver Age) désigne une période débutant en 1956 et s'achevant à la fin des années 60. Pour Marvel, à partir de 1961, c'est surtout de l'or qui va couler entre les mains de Stan Lee et de ses collaborateurs. La création de super-héros cultes (Les Quatre Fantastiques, Hulk, Spider-Man, Thor...) va totalement modifier la trajectoire de la société et de son plus célèbre représentant. Tout comme celle de l'industrie des comics. Et, à plus long terme, du divertissement.

Quand le temps fut venu de jeter un regard dans le rétroviseur, Stan Lee avoua : *«Le début des années 60 était une époque que je n'oublierai jamais, une période d'intense créativité et d'excitation permanente. C'était comme si rien de mal ne pouvait nous arriver. Les idées tombaient comme des confettis»*. Cette ère sera connue notamment sous le nom de «The Marvel Age» (L'âge Marvel). Et pour cause. Le spleen avec lequel Lee avait quitté les années 50 cède la place à une réjouissante euphorie. En quelques années vont naître sous sa plume et sous les crayons de ses collaborateurs : les Quatre Fantastiques, Hulk, Spider-Man, Thor, Iron Man, les Avengers, les X-Men (même si l'heure de gloire des mutants aura lieu un peu plus tard)...

Nous ne nous étendrons pas, dans cette partie, sur le détail de leur création puisqu'il en est question plus loin dans ce hors-série. En revanche, quelques mots sur un trio majeur que nous avons dû «écarter», faute de place : Ant-Man, Doctor Strange et Daredevil. Le premier naît dans «Tales to Astonish» n°27 (janvier 1962). Un savant, Henry «Hank» Pym, découvre un moyen de réduire sa taille afin de visiter une fourmilière. L'influence du film *L'Homme qui rétrécit*, de Jack Arnold, sorti en 1957, est évidente. Le personnage deviendra officiellement Ant-Man (littéralement L'Homme-fourmi) quelques mois plus tard. *«J'avais un doute sur l'accueil qui serait réservé à un héros pouvant devenir microscopique»*, confie Lee. *«J'aimais Ant-Man mais ses histoires n'avaient pas toujours du succès. Il fallait le dessiner de façon à ce qu'il soit vraiment petit. Je répétais sans cesse aux illustrateurs : "Dessine une boîte d'allumettes juste à côté de lui, pour qu'on puisse voir la différence de taille"»*. Deux lettres supplémentaires lui seront ensuite attribuées, lui permettant également de devenir Giant-Man. *«Nous avons ajouté le principe qu'il pouvait aussi se transformer en géant. Ainsi, nous avions deux super-héros pour le prix d'un»*.

Au printemps 1963, dans «Strange Tales» n°110, Doctor Strange rencontre ses lecteurs. Un chirurgien, gravement blessé aux mains, s'embarque dans une quête mystique où il acquiert des pouvoirs dont les limites sont si peu définies (le terme «magiques» autorise toutes les fantaisies) qu'elles sont propices à un perpétuel renouvellement des aventures. D'abord dessinées par Steve Ditko, elles le seront ensuite notamment par Bill Everett, qui devra s'accommoder du poids d'un tel

héritage : *«Steve avait su trouver un style que je ne pouvais pas ignorer pour conserver l'essence du personnage. Mais je devais en même temps affirmer mon identité»*.

Des super-héros proches du lecteur

C'est aussi à ce dernier (avec la participation de Jack Kirby) que l'on doit la naissance, début 1964, de Daredevil. Matt Murdock, avocat aveugle le jour et justicier la nuit, sera également façonné par les dessinateurs Joe Orlando et Wally Wood (qui, fâché avec Lee, émigrera vers Tower Comics). *«Montrer qu'un aveugle pouvait faire des choses dont un voyant n'était pas capable était un concept passionnant»*, estime Lee. À l'instar de Spider-Man, qui exploite la verticalité de la Grosse Pomme, New York joue un rôle majeur chez ce personnage, plus encore que dans les autres publications de l'éditeur. *«C'est la ville que je connais le mieux, donc je pouvais la décrire avec précision. C'était aussi un lieu suffisamment grand pour être partagé par plusieurs super-héros»*, justifie Lee. Évoluant d'abord dans un univers plutôt léger, Daredevil plongera peu à peu dans le polar noir avec Gerry Conway, Roger McKenzie, et Frank Miller.

STRANGE
TALES
110
MARVEL
12¢
THE HUMAN TORCH
The WIZARD
AND
PASTE POT PETE
???
MY FLAME IS DYING OUT!! ONLY ENOUGH LEFT TO BURN THRU ONE SECTION OF MIRROR...AND IF I CHOOSE THE WRONG ONE, I'M DONE FOR!
THIS MIRROR PRISON WAS A GREAT IDEA OF YOURS, WIZARD! THE TORCH WILL NEVER GET FREE!
AND EVEN IF HE DOES, PETE, YOU'LL FINISH HIM OFF WITH YOUR INVINCIBLE PASTE-POT GUN!
MORE FIERY ACTION WITH YOUR FAVORITE SUPER-HERO... THE HUMAN TORCH!
MARVEL

Ce nouveau départ pour Atlas est matérialisé par un changement de nom. Il faudra désormais l'appeler Marvel. *«Nous avions un style nouveau, une nouvelle image, avec des fans qui nous suivaient. Il était temps de changer de nom»*, légitime Lee. *«Je me suis souvenu que le premier comic publié par Martin* (Goodman, patron de la société), *avant même que je n'intègre la société, s'appelait «Marvel Comics». J'aimais ce mot «Marvel» car il permettait notamment de générer des slogans et des accroches efficaces»*.

Si ses super-héros font mouche, c'est que Lee fait tout pour les rendre proches des gens. Il les affuble de faiblesses, qu'elles soient physiques ou morales, souvent les deux. Ainsi, Tony Stark, alias Iron Man, est obligé de se fabriquer un réacteur pour éviter qu'un éclat d'obus ne transperce son cœur, et se pose des questions sur le sens de ses activités industrielles. Bruce Banner se transforme en Hulk, dont la rage difficilement contrôlable le pousse à s'interroger sur sa propre existence... La plupart de ces personnages ne sont pas au-dessus des hommes, ils en font partie. Ce sont les circonstances qui en font des individus exceptionnels. De par leur nature modifiée, ils deviennent extraordinaires mais d'une manière qui les pousse dans la marge de la société, plus qu'elle ne les installe sur un piédestal. Et quand leur étiquette de super-héros est reconnue, elle est souvent difficile à assumer personnellement.

De par l'acquisition des super-pouvoirs, la science est au cœur des récits. Elle est à la fois une alliée et la cause du malheur, comme chez les Quatre Fantastiques, Bruce Banner, Hank Pym et même Peter Parker. Les méchants s'en servent aussi régulièrement comme une arme (qui permet de filer la métaphore sur la crainte de l'époque d'une apocalypse nucléaire). Ceux-ci sont souvent complexes, et représentent parfois le propre reflet des super-héros qu'ils affrontent. À l'instar de Fatalis (Doom en version originale), scientifique plus brillant encore que Reed (ou Red dans la traduction française) Richards. Ou du Baron Mordo, qui a reçu un enseignement similaire à celui de Stephen Strange. Les vilains, tout comme ceux censés incarner le Bien, peuvent aussi parfois changer de camp. La frontière est ainsi moins évidente que chez le concurrent DC.

Des collaborateurs talentueux

Autre caractéristique assumée : le langage. Lee n'hésite pas à s'appuyer sur la manière de s'exprimer de ses protagonistes pour leur forger une identité. C'est aussi par leurs paroles qu'ils trahissent leur origine : un langage direct et parfois ironique pour le jeune Spider-Man, un autre plus sophistiqué voire philosophique pour l'égocentrique Fatalis. La romance est également un ingrédient revendiqué, qu'il s'agisse des questionnements de Peter Parker au sujet de Gwen Stacy et Mary-Jane Watson, ou du côté parfois «soap opera» des Quatre Fantastiques. Le vaudeville n'est jamais loin avec cette volonté, de la part des super-héros, de vouloir cacher à tout prix leur double identité, provoquant des situations rocambolesques.

Pour appliquer cette formule (qui, sans être révolutionnaire, bouscule les codes) Stan Lee compte sur une armée d'artistes talentueux : Gene Colan, Mike Esposito, John Romita, Chic Stone, Marie Severin, John Buscema, Jim Steranko... Tous (et bien d'autres), à leur manière, jouent un rôle capital dans l'ascension de Marvel. En premier lieu, évidemment, les géants que sont Jack Kirby et Steve Ditko. En 1963 est embauchée une secrétaire qui sera l'un des rouages essentiels de la compagnie : Flo Steinberg, surnommée «Fabulous Flo». Sol Brodsky, nommé production manager, devient lui le bras droit de Lee. *«Martin se demandait pourquoi nos comics se vendaient si bien»*, souligne Lee. *«Il pensait que c'était essentiellement à cause de leurs titres et qu'il fallait que ceux-ci soient percutants. Même si j'avais moi-même trouvé les titres, je n'étais pas d'accord. J'appuyais sur le fait que nos héros étaient plus «réalistes» que les autres et que le lecteur s'y attachait. J'ai tenu à lui prouver qu'il avait tort. J'ai dit : "Je vais créer un comic de guerre avec le pire titre qui soit mais dans le style Marvel. Je te parie qu'il va se vendre". Et j'ai proposé "Sgt. Fury and His Howling Commandos"»*. Le protagoniste majeur, Nick Fury, sera recyclé ensuite pour devenir le leader du S.H.I.E.L.D., agence de renseignement et de contre-terrorisme, apparue en 1965 dans «Stranger Tales» n°135.

« MONTRER QU'UN AVEUGLE POUVAIT FAIRE DES CHOSES DONT UN VOYANT N'ÉTAIT PAS CAPABLE ÉTAIT UN CONCEPT PASSIONNANT » STAN LEE

Atout numéro un de Marvel, Stan Lee en est le poumon. Et bien plus encore. Pour assumer cette collection de super-héros qui déferle dans les kiosques, et dont il est le principal scénariste, il met en place un processus rapidement nommé «la Méthode Marvel». Pour gérer au mieux le catalogue de plus en plus fourni, il s'organise et propose donc un squelette des intrigues aux dessinateurs. À eux ensuite d'être force de proposition. Il sollicite également d'autres auteurs : outre son frère Larry, Ernie Hart, Robert Bernstein, Don Rico, Dennis O'Neil... Ce dernier se souvient : *«Lors de ma première année, la consigne était claire : mon job consistait à imiter Stan. Son style était l'image de Marvel»*. Une fois les planches avancées, Lee écrit les dialogues et demande des ajustements si nécessaire. Rapidement, il abandonne donc l'idée de livrer des scripts complets pour se contenter d'une ligne directrice. Selon lui, ce fonctionnement n'a rien d'un dogme, *«il était juste nécessaire pour pouvoir respecter les délais. Et je me suis rendu compte que cela motivait les artistes. Les histoires n'en étaient que meilleures»*. Pour être sûr d'obtenir un résultat satisfaisant, il s'impose un jeu de rôles : *«Quand j'écris, je récite les dialogues à voix haute en même temps. Mais je ne me contente pas de les lire, je les joue, avec toutes les émotions que cela implique. Cela me permet de voir si les personnages s'expriment de la bonne façon, avec les bons mots. Cela vient sûrement aussi du fait que je suis un acteur frustré»*.

Roy Thomas, une recrue essentielle

Souvent critiqué pour avoir tiré la couverture à lui, Lee reconnaîtra (trop tardivement pour ses détracteurs) l'apport capital des artistes qui l'ont entouré : *«La Méthode Marvel fonctionnait uniquement parce que je disposais d'illustrateurs qui avaient un talent exceptionnel pour raconter des histoires visuellement. En plus de Kirby et Ditko, je pouvais compter sur des dessinateurs gigantesques tels que John Romita, John Buscema, Gene Colan, Gil Kane, Dick Ayers, Jim Steranko, Ross Andru, John Severin, Don Heck, Sal Buscema, Marie Severin, Herb Trimpe, Wally Wood et tant d'autres»*. Au-delà de ses dons de conteur, Lee façonne sa légende par le contrôle éditorial qu'il exerce, imposant une unité dans les produits Marvel. Il est, avec plus de poids encore, aux comics ce qu'est aujourd'hui le producteur Kevin Feige pour le Marvel Cinematic Universe au cinéma et désormais à la télévision.

En 1965 débarque un élément indissociable de l'Histoire de Marvel : Roy Thomas, embauché en tant qu'assistant éditorial. D'abord passé par DC, il possède une formation littéraire (il a été professeur avant de se lancer dans l'industrie des comics) qui permet d'apporter une

Roy Thomas intègre Marvel en 1965 et devient rapidement un rouage important de la stratégie de l'éditeur

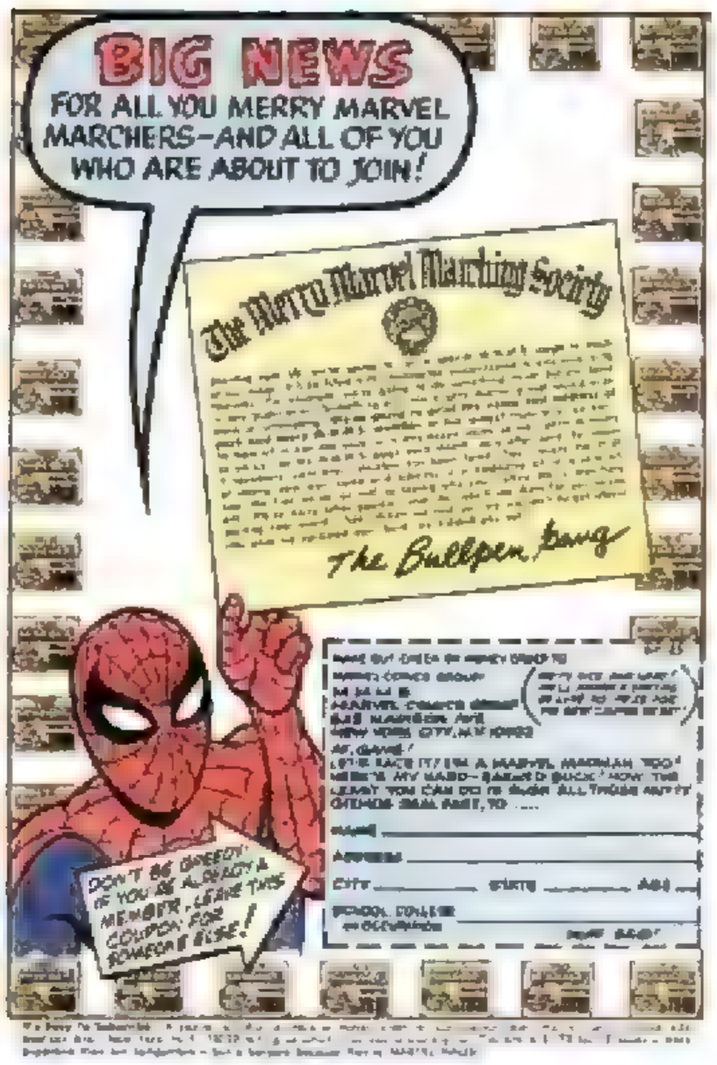
Alors qu'il a plusieurs fois envisagé de quitter la compagnie, Stan Lee s'impose en homme-clé de Marvel

certaine épaisseur, et participe activement au magazine «Alter Ego» (qui a été relancé à la fin des années 90 et existe toujours), entièrement dévoué au phénomène des comics. *«J'ai d'abord travaillé pour Mort Weisinger chez DC»*, explique-t-il. *«Sa réputation n'était pas usurpée, il traitait mal les artistes. J'en étais parfois déprimé, au bord des larmes. Mais je ne voulais pas lui donner la satisfaction d'abandonner. Je souhaitais rencontrer Stan Lee qui, selon moi, était le meilleur auteur du milieu. Alors je lui ai écrit»*. Il rencontre d'abord Flo Steinberg, puis Sol Brodsky. Et passe un test : il doit dialoguer quatre pages issues de «Fantastic Four». Il s'avère concluant. La recrue entre parfaitement dans le moule du style et du ton imposés par Lee. Tout en apportant des suggestions qui font mouche. C'est Thomas qui, s'inspirant du rival où il a fait ses armes, introduira l'idée des Terres parallèles et des réalités alternatives permettant d'élargir de manière presque infinie l'univers Marvel.

D'autres éditeurs profitent de cette déferlante de super-héros, comme Archie, Charlton (où séjournera Steve Ditko après son départ de Marvel) ou Tower Comics. En 1966, Lee annonce que Marvel vend en moyenne plus de 40 millions de comics par an aux États-Unis, soit deux fois plus qu'en 1963. DC, qui s'appuie à l'époque sur l'énorme popularité de la série télé *«Batman»*, a trouvé à qui parler. Quelques mois auparavant, le magazine «Esquire» publia une liste des 28 personnalités qui comptent. Entre Bob Dylan, Fidel Castro, Malcolm X, Joan Baez ou Stanley Kubrick posent fièrement... Spider-Man et Hulk.

Un lien fort avec les fans

Stan Lee n'a pas encore la notoriété pour y figurer (mais n'est-ce pas justement la plus belle des récompenses que ses créations soient mentionnées, plutôt que lui-même alors qu'il lui sera en permanence reproché de trop rechercher les projecteurs ?). Il y travaille néanmoins en cultivant un lien fort avec les fans de Marvel (et donc les siens). Une démarche (inspirée notamment d'une autre maison d'édition, EC Comics) qui n'a rien de paternaliste mais dont l'ambition, au-delà de partager une passion commune, est de faire briller autant que possible la marque. En 1964, Lee crée le premier fan-club de Marvel, la MMMS pour «Merry Marvel Marching Society». Une souscription d'un dollar donne droit notamment à une carte d'adhérent (signée par Ben Grimm, à savoir la Chose des Quatre Fantastiques), un badge (l'une des versions faisait apparaître les visages des différents super-héros et le slogan «Make Mine Marvel»), un bloc-notes, des autocollants et la promesse de voir son nom publié dans un comics du groupe (elle ne sera pas tenue pour tout le monde). Les inscrits (qui atteignent vite les 50 000) promettent de respecter ce qui figure sur leur certificat : «Je jure fidélité aux publications du groupe Marvel et aux cinglés qui osent les mettre en vente. Une rédaction en sous-effectif, inintelligible, aussi libre que gaffeuse». *«Nous recevions des sacs entiers de lettres avec un billet d'un dollar à l'intérieur»*, affirme Flo Steinberg. *«Imaginez le nombre de billets que cela représentait. Nous nous les lancions entre nous pour nous amuser !»*.


BIG NEWS
FOR ALL YOU MERRY MARVEL MARCHERS—AND ALL OF YOU WHO ARE ABOUT TO JOIN!
The Merry Marvel Marching Society
The Bullpen Bugle
DON'T BE GREEDY! IF YOU'RE ALREADY A MEMBER, LEAVE THIS COUPON FOR SOMEONE ELSE!

« NOUS RECEVIONS DES SACS ENTIERS DE LETTRES AVEC UN BILLET D'UN DOLLAR À L'INTÉRIEUR » FLO STEINBERG

Volontiers farceur, Lee «récompense» les courriers les plus originaux (notamment les lecteurs qui ont repéré des erreurs dans les comics parus) d'un «Marvel No-Prize», à savoir une enveloppe vide, que certains ont gardée précieusement afin de pouvoir la faire signer des années plus tard par l'artiste. Il instaure également la présence dans les publications d'une sorte de courrier des lecteurs (se succéderont ou cohabiteront au fil des mois les «Bullpen Bulletins», la «Merry Marvel Bullpen Page» et les «Marvel Bullpen Bulletins»), où il fait la promotion de la compagnie, notamment en livrant des anecdotes de la rédaction. En 1967, Lee s'offrira une tribune à son nom avec la «Stan's Soapbox». *«Je voulais donner l'impression au lecteur qu'il était en contact direct avec nous, qu'il conversait avec un ami proche»*. Pour cela, il «vulgarise» le langage de ces échanges publics. *«Les autres éditeurs répondaient à leurs lecteurs en commençant par "Cher Charles", et signaient "Sincèrement". Il était impossible que je fasse cela, c'était trop froid. Alors je modifiais les tournures des courriers que l'on recevait et je répondais sur ce ton : "Salut, Charlie, sympa d'avoir de tes nouvelles !" Ce sont des détails mais cela permettait d'établir des liens différents»*.

L'autodérision comme arme

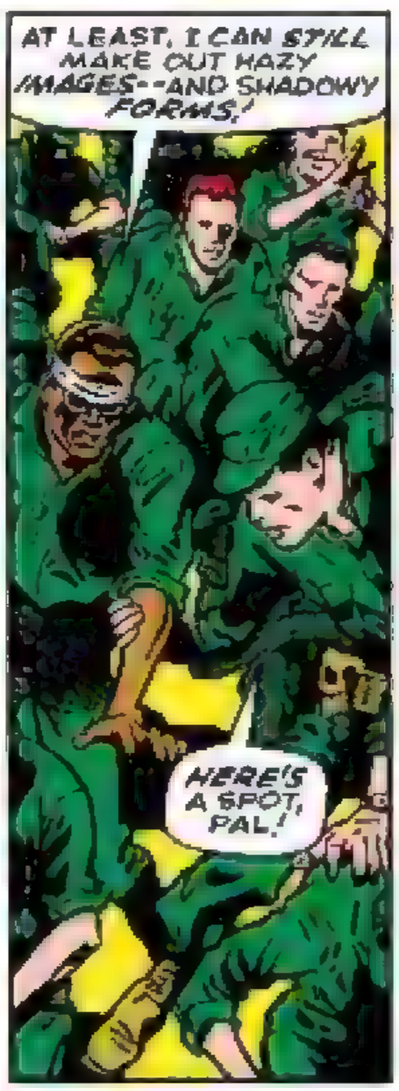
Dans le même ordre idée, il développe des expressions «légères», qui deviendront célèbres comme «Nuff Said !» (assez parlé !) ou «Hang Loose» (détends-toi). *«Le problème, c'est que les concurrents ont aussi commencé à s'en servir. L'imitation est une forme de flatterie, mais cela ne m'amusait pas. Il fallait que je trouve une expression que personne ne pourrait employer à part moi»*. En janvier 1968, il adopte son fameux slogan «Excelsior», qui accompagne sa signature. Une expression empruntée à l'État de New York et qui signifie «toujours plus haut». *«J'ai su que personne n'oserait utiliser cela. C'était trop dur à épeler !»*.

Alors que les cartes et stickers à collectionner, à l'effigie des super-héros, accompagnés d'un chewing-gum, ou encore les «Marvel Mini-Books» (des bandes dessinées de taille réduite pouvant s'acheter dans des distributeurs automatiques) s'apprêtent à faire le bonheur des enfants, une inscription à la MMMS permet également d'accéder à des produits dérivés plus «décalés» comme le fameux disque «Voices of Marvel». Une initiative de Stan Lee où ce dernier réunit dans un studio Flo Steinberg, Jack Kirby, Sol Brodsky, Dick Ayers ou encore Wally Wood (Steve Ditko s'est fait porter pâle) pour confectionner un disque comprenant l'hymne de la Marching Society. *«Lee a écrit cela comme s'il s'agissait de la cérémonie des Oscars»*, se moquera Kirby. *«Il voulait que l'on répète sans cesse. Je ne sais pas combien de prises nous avons été obligés de faire»*. Les quelques minutes d'enregistrement, disponibles sur YouTube, n'ont évidemment rien de sérieux et débutent par un échange entre Lee et Kirby. Quand Brodsky prend la parole, il demande au responsable éditorial de Marvel pourquoi son nom apparaît tant sur toutes les publications.

Lee est malin : il se moque de lui-même pour mieux faire passer la pilule de son omniprésence. Plusieurs fois, au milieu des histoires de super-héros, il se mettra en scène avec ses dessinateurs, ces derniers lui reprochant d'apposer son nom partout. Une boutade pour les lecteurs mais un réel ressentiment pour les artistes. Il réitérera la figure de style, bien plus tard, dans les années 2000, quand une série le verra rencontrer ses propres créations : «Stan Lee Meets the Amazing Spider-Man», «Stan Lee Meets Doctor Strange»… Là encore, Lee, qui utilise l'autodérision comme une arme, n'est pas toujours présenté sous son meilleur jour. Mais la conclusion reste la même : il est l'incarnation de Marvel. Régulièrement, dans les parutions de la marque, lorsqu'un éditeur intervient dans le récit, il est rarement présenté de manière flatteuse : il s'agit d'un homme qui parle beaucoup, souvent pour ne rien dire, et d'abord intéressé par l'argent. Si l'on peut y voir une représentation de Martin Goodman, Stan Lee s'amuse que l'on puisse le comparer à de tels individus. Se moquer de sa propre image, c'est déjà se faire pardonner auprès de ceux qui ne sont pas vos alliés. Ainsi, de 1967 à 1969 sera publiée la revue «Not Brand Echh», portée par Marie Severin, et parodiant les comics de Marvel.

YOU MUST HAVE WONDERED...HOW WE CREATE ALL THE STORIES AND ART FOR THE AMAZING SPIDER-MAN...HERE IS A TYPICAL HONEST-AND-TRUE SITUATION FROM WHICH HIS ADVENTURES EVOLVE...
HERE WE GO-A-PLOTTING!
NOTHING HAS HAPPENED FOR 3½ MINUTES!● WITH GROWING CONCERN, THE CREATORS WAIT FOR INSPIRATION...
GOOD OL' SMILEY
LARRUPIN' LARRY
JAZZY JOHNNY
NO CREDITS FOR THIS ONE 'CAUSE NOBODY WILL TAKE THE BLAME!
●THE RECORD FOR NOTHING HAPPENING WAS 4.005 MINUTES IN 1965--WHEN STAN THE MAN WAS TRANSFIXED (DURING A STORY CONFERENCE FOR THE MIGHTY THOR) BY THE APPARENT POWERS OF LEVITATION OF J. KIRBY (WHO HAD SAT UPON MR. LEE'S CIGAR!).

IS HE HERE YET, SAM?
ARE YOU SURE WE'RE NOT TOO LATE?
DON'T WORRY, WILLIE! IT'S JUST LIKE I TOLD YA--THE SHOW DIDN'T EVEN START YET!
I'LL GET US A COUPLE'A THE BEST SEATS IN THE HOUSE--
CAUSE WHEN DD GOES INTO ACTION, WE WANNA BE UP CLOSE, SO WE CAN SEE EVERYTHING HE DOES!
ELCOME DAREDEVIL TO



WE'RE RIGHT UP FRONT NOW, WILL--SO IT OUGHTTA BE REAL GOOD!
THE DOC SAID-- I'LL LOSE THE REST OF MY SIGHT-- ANY TIME NOW!
SO I GOTTA START LEARNING-- TO MAKE MY OWN WAY!
BUT, AT LEAST I'LL GET A CHANCE--
--TO SEE DARE-DEVIL IN ACTION-- AT LEAST ONCE!
2

Marvel tentera d'aborder le sujet du Vietnam, la position de l'éditeur évoluant au fil des ans

« LE CÔTÉ "RELATIONS PUBLIQUES" ÉTAIT UN CONCEPT QU'IL NE SAISISSAIT PAS » STAN LEE

Un engagement mesuré

La MMMS sera stoppée par Goodman, qui estime qu'elle coûte de l'argent et ne rapporte rien qui puisse être financièrement quantifiable. «*J'avais beau lui dire que c'était essentiel pour entretenir nos relations avec les lecteurs, il ne comprenait pas*», regrette Lee. «*Le côté "relations publiques" était un concept qu'il ne saisissait pas*». Les droits de merchandising furent vendus en 1969 par Chip Goodman (le fils de Martin, censé reprendre les rênes de la société), à l'homme d'affaires californien Don Wallace, ce qui donna naissance à Marvelmania, société qui produisit une quantité de produits dérivés tout en publiant une revue éponyme visant à promouvoir la firme. Elle disparut dès 1971, avant que FOOM (pour «Friends Of Ol' Marvel») ne prenne le relais deux ans plus tard.

Le ton est souvent léger mais rarement acéré. Lee est un amuseur, pas un provocateur. Ce qui pose la question de l'engagement, politique comme social, de Marvel. Ses nouveaux super-héros sont nés dans le contexte de la guerre froide. Et cela se voit… L'apologie des États-Unis face au bloc de l'Est est d'abord parfaitement assumée. Après les nazis (même s'ils ne sont jamais bien loin avec l'organisation terroriste Hydra), Captain America voit les

Le titre «Fantastic Four» révèle des personnages majeurs du catalogue Marvel, dont Black Panther

communistes comme ses nouveaux ennemis. Hulk et Iron Man sont des personnages qui luttent souvent contre des menaces liées à ce bras de fer entre les deux grandes puissances de l'époque. La Veuve noire, espionne russe créée en 1964, naîtra aussi de cet antagonisme. Pour autant, Lee refuse de faire de la politique : «*Je ne crois pas que les comics soient le bon endroit pour aborder des thèmes trop lourds, qui assènent un message social, quel qu'il soit. Peut-être que nous avons tort. Peut-être que nous changerons un jour d'orientation*».

Le Vietnam est un sujet trop brûlant pour être ignoré. Quand Tony Stark y est capturé lors de ses premières aventures en 1963, le conflit ne déchire pas encore le pays. Fin 1965, Thor s'adresse ainsi à une petite fille dont le père est engagé au Vietnam : «La prochaine fois que tu écris à ton papa, dis-lui que Thor lui souhaite le meilleur, et qu'il combat pour que rayonne la lumière de la liberté». En 1967, dans «The Amazing Spider-Man» n°50, le comic parle encore de cette guerre comme s'il s'agissait d'une formalité pour les États-Unis. Gwen Stacy lance : «Flash (Thompson) est un héros. Gare aux Viets». Progressivement, le ton change. En décembre 1968, il en sera question dans «Daredevil» n°47, avec un récit qui débute au milieu des troupes américaines sur place. Deux bulles tiennent le discours suivant : «La guerre! La manifestation la plus brutale, la plus idiote, la plus méprisable de tout ce qui cloche dans l'humanité. Et c'est toujours les plus jeunes et les meilleurs de nos hommes qui en paient le prix». Puis le propos se veut moins généraliste, plus orienté. En 1970, il est plus «facile» d'évoquer cette tragédie comme un échec, à nouveau chez l'Homme-araignée. Quand Flash Thompson est mobilisé, Peter Parker s'interroge : «Qu'est-ce qui est pire? Rester pendant que d'autres combattent. Ou participer à une guerre dont personne ne veut et face à un ennemi que nous ne détestons même pas».

Des minorités représentées

Au sein même des États-Unis, les luttes pour les droits des minorités se multiplient. Jack Kirby insiste pour que des héros noirs ou amérindiens intègrent les publications. Comme Gabe Jones dans «Sgt. Fury and His Howling Commandos» (même s'il fut blanc lors de sa première apparition, l'un des responsables du calage couleur à l'impression pensant qu'il s'agissait d'une erreur!). *«Nous avions reçu alors un courrier nous traitant de communistes, car nous osions présenter dans cette série des personnages provenant de différentes ethnies»*, révèle Flo Steinberg. *«Il prétendait qu'il allait venir dans les locaux à New York. Tout le monde a paniqué. Nous avons appelé le FBI et un agent s'est présenté. Il a pris la lettre et un bon nombre de comics!»*. D'autres suivront : Wyatt Wingfoot, étudiant ami de Johnny Storm (mai 1966); T'Challa, alias Black Panther, qui apparaît d'abord dans «Fantastic Four» (juillet 1966); le biochimiste Bill Foster dans «Avengers» (septembre 1966); Joe Robertson, rédacteur en chef du «Daily Bugle» dans «The Amazing Spider-Man» (août 1967); le Faucon, allié de Captain America (septembre 1969).

Au printemps 1965, la ville de Selma se soulève pour défendre les droits civiques des Afro-Américains. Ces marches furent violemment réprimées. Quelques semaines plus tard, les X-Men s'opposent aux Sentinelles, des robots géants créés pour annihiler les mutants. Une métaphore qui n'est probablement pas fortuite. En 1968, Lee se sert de sa «Soapbox» pour publier une tribune contre les discriminations : *«Le sectarisme et le racisme sont deux des maladies les plus mortelles dont notre société est atteinte. Il faut être fou pour condamner une race entière, pour mépriser une nation entière, pour diffamer une religion entière. Tôt ou tard, quiconque souhaitant être à la hauteur de son destin doit emplir son cœur de tolérance»*.

Si Marvel ne se présente pas en leader des révolutions sociales, il ne refuse pas l'obstacle. En 1971, à la demande du ministère de la Santé et de l'Éducation, Lee dépeint un Peter Parker devant faire face aux tourments de son ami Harry Osborn, qui n'est visiblement pas dans son état normal. La BD utilise d'abord les termes de «cachets» et de «médicaments» avant d'employer le mot «drogue». Avec notamment un fournisseur qui fait tout pour convaincre son client : «S'évader de temps en temps, ça ne fait de mal à personne». Joe Robertson, rédacteur en chef du «Daily Bugle», lance quant à lui : «C'est notre

« J'ÉTAIS PAYÉ POUR CELA ET J'AVAIS MÊME AUGMENTÉ MON CACHET EN PENSANT QUE CELA RÉDUIRAIT LE NOMBRE DE DEMANDES. MAIS ELLES CONTINUAIENT À AFFLUER » STAN LEE

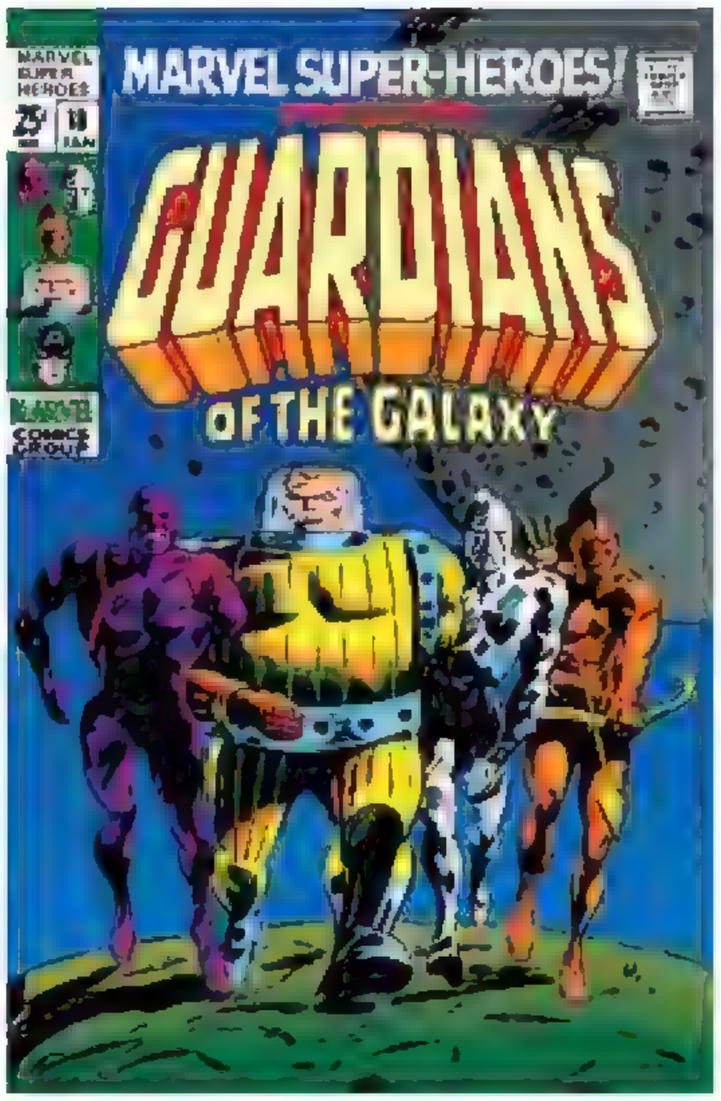
problème à tous, il faut l'attaquer». Le récit a pour but de sensibiliser la jeunesse et paraît sans le sceau du Comics Code, qui ajustera son curseur après cette publication. DC pourra ainsi aborder la question quelques semaines plus tard dans une aventure en deux numéros de «Green Lantern/Green Arrow» (les deux super-héros partagent alors un même titre).

Des interventions dans des universités

Plus tard, au début des années 90, le sida sera mentionné notamment dans «The Incredible Hulk». D'abord attaché au divertissement, Lee se refuse à toute propagande politique. Ce qui l'incite par exemple à créer des pays imaginaires, dont la Latvérie de Fatalis. Une volonté de ne pas froisser son audience que l'on retrouve au moment de la conception de Daredevil : *«Une chose m'ennuyait. J'avais peur que Matt Murdock puisse déranger les personnes aveugles car, au final, nous disions en quelque sorte que le fait de ne pas voir pouvait aussi être un atout. J'avais décidé qu'à la moindre réaction négative, nous arrêterions le comic. Mais c'est l'inverse qui s'est produit. Les gens étaient heureux du fait que nous présentions positivement un être vivant avec un handicap»*.

Toujours dans la volonté de créer une proximité avec son audience, Lee s'amuse à ajouter des commentaires dans les crédits des comics, du genre «écrit avec passion par Stan Lee» ou «dessiné avec fierté par Jack Kirby». Il ira beaucoup plus loin au fil des ans, allant jusqu'à intégrer des «private jokes» pour les lecteurs les plus fidèles. Il multiplie aussi les surnoms pour les artistes comme «Genial» Gene Conlan, «Rascally» Roy Thomas, «Big John» Buscema ou encore «Adorable» Artie Simek. Il se lance également dans des interventions au sein d'universités afin de crédibiliser les comics, encore trop raillés à son goût. Une mission qu'il remplira durant de longues années, et qui le verra franchir les frontières : Mexique, Canada, Japon, Chine, Italie, France, Espagne, Portugal… L'activité deviendra même lucrative pour l'intéressé. Une société privée de conférenciers (vantant les mérites de ses intervenants) ira même jusqu'à publier une BD à l'effigie de Lee, rebaptisé «Speaker-Man». Avec le teasing suivant : «Nos étudiants en ont assez de leurs professeurs habituels. Ils veulent quelqu'un de différent. Quelqu'un qui soit à contre-courant. Mais où dénicher quelqu'un d'aussi spécial ?». *«J'ai fait cela pendant plus de dix ans mais j'ai dû ralentir ensuite car cela me prenait trop de temps»*, concède-t-il. *«J'étais payé pour cela et j'avais même augmenté mon cachet en pensant que cela réduirait le nombre de demandes. Mais elles continuaient à affluer»*.

Les médias se penchent eux aussi sur le phénomène. Le «New York Herald Tribune» vient l'interviewer dans les locaux de Marvel. L'article paraît en janvier 1966 et donne l'impression que Lee est le seul maître à bord, le grand penseur à qui la compagnie doit tout. Même s'il essaiera ensuite de mettre en avant ses partenaires, l'image va s'installer durablement : Marvel, c'est Stan Lee. À tel point que Goodman commence à ne plus le considérer comme un employé mais comme quelqu'un lui faisant de l'ombre. *«Je crois qu'il avait de la rancœur car les gens me voyaient comme le principal artisan du succès de Marvel. Je donnais des interviews et des conférences… J'ai essayé de me persuader que je me trompais à son sujet mais nous n'en avons jamais vraiment discuté»*. Goodman ne peut cependant se séparer de Lee tant l'espace qu'il occupe est immense. Le voici en partie responsable du «monstre» qu'il a créé. *«À l'époque, on me disait : "Pourquoi ne prends-tu pas ton indépendance pour fonder ta propre société ?"»*, déclare Lee. *«Je pense*



artistique et les storyboards. Alors que Sheldon Feinberg prend la place d'Ackerman à la tête de la maison-mère, désormais baptisée Cadence Industries, un tremblement de terre se produit : Kirby, désormais domicilié en Californie, choisit en 1970 de prendre la poudre d'escampette pour retrouver DC.

Marvel a les reins suffisamment solides pour s'en remettre. Mieux : alors qu'une nouvelle décennie commence (et que l'âge d'argent cède sa place à celui du bronze), Goodman se félicite, et ce même si le marché semble stagner pour les super-héros. Pour la première fois (grâce notamment à un habile tour de passe-passe concernant le prix des comics et leur nombre de pages), Marvel devient officiellement en 1972 le leader sur le marché. Le patron invite son personnel au restaurant. Pas n'importe lequel : celui se situant juste en face des bureaux de DC, où les employés du grand rival se rendent régulièrement. Marvel ira même jusqu'à disposer d'un espion pour photocopier les planches de Kirby afin de les analyser.

Alors que Goodman s'apprête à prendre sa retraite, il confie à son fils Chip le poste de directeur éditorial. Mais Cadence Industries, qui craint la possible réaction de Stan Lee (le pire pour l'image de la marque serait un départ pour DC, Lee n'ayant pas nié des contacts avec son dirigeant, Carmine Infantino), cantonne l'héritier à la gestion des publications hors BD et, en 1972, place Lee à la présidence et à la direction des comics. Roy Thomas prend le relais pour la gestion au quotidien, et John Romita est désigné directeur artistique. «*Quand cela est arrivé, Martin a eu le culot de m'accuser de malhonnêteté, de l'avoir trahi alors qu'il avait tant fait pour moi*», se désole Lee. «*Mais je me moquais de ce qu'il pensait. J'étais enfin libre de faire ce que je voulais avec Marvel, et c'était ce qui comptait le plus*».

Goodman fomentera sa vengeance en lançant un éditeur concurrent (reprenant le nom d'Atlas) qui «volera» plusieurs artistes à Marvel, ira jusqu'à embaucher Larry Lieber, le frère de Lee, et proposera aux artistes d'être propriétaires de leurs créations. Lee est désormais obligé de s'intéresser à autre chose qu'à l'aspect créatif du métier, à son côté plus industriel ou encore commercial,

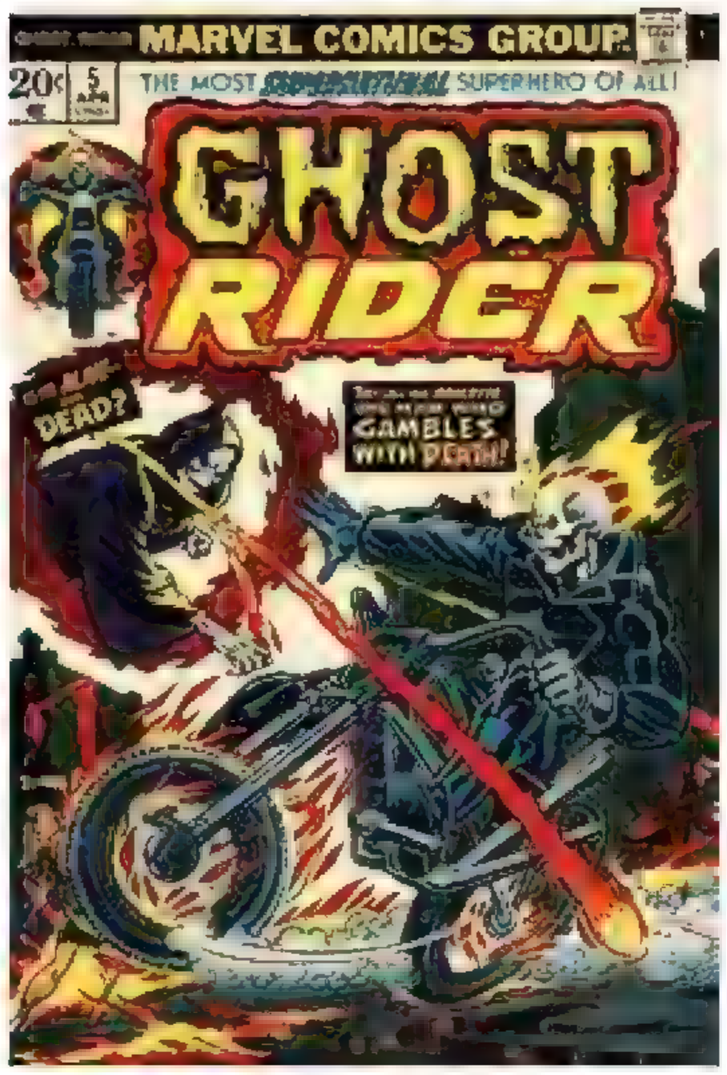
« QUAND CELA EST ARRIVÉ, MARTIN A EU LE CULOT DE M'ACCUSER DE MALHONNÊTETÉ, DE L'AVOIR TRAHI ALORS QU'IL AVAIT TANT FAIT POUR MOI » STAN LEE

que, dans mon inconscient, j'avais toujours cette image de mon père sans travail, s'inquiétant tous les mois de savoir comment il allait faire vivre sa famille. Pour moi, avoir un métier stable était suffisant. C'était une preuve de succès. Et je me sentais en sécurité».

Kirby part pour DC

La fin des années 60 voit l'arrivée de Captain Marvel (d'abord un homme avant qu'une version féminine ne prenne sa place) et de la première équipe des Gardiens de la Galaxie (la version popularisée au cinéma est quant à elle basée sur une autre escouade, qui a vu le jour en 2008). En 1968, Goodman est contacté par l'homme d'affaires et avocat Martin Ackerman, qui ne serait pas contre le fait de racheter sa compagnie. Gérant la vente seul (15 M$), sans impliquer Lee, Goodman parvient à conserver un poste de dirigeant au sein de la nouvelle entité (appelée Perfect Film), et à faire en sorte que son fils Chip lui succède après son départ. Lee envisage de partir, allant jusqu'à proposer à Kirby et Buscema d'aller s'installer à Hollywood pour œuvrer dans la direction

L'exploitation de Conan le Barbare sera l'une des meilleures ventes de l'éditeur durant les années 70



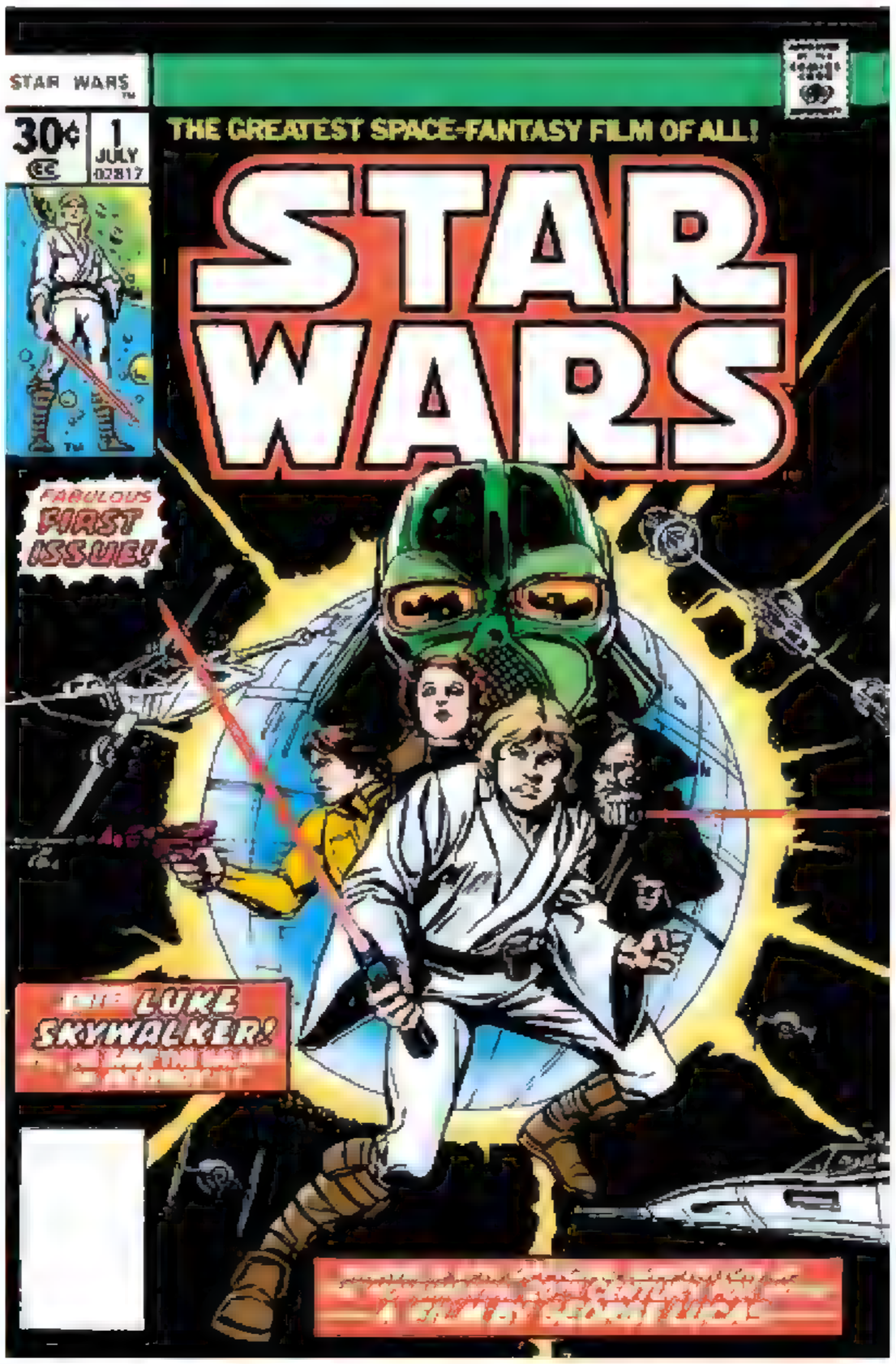
ce qui le passionne peu. *«Je me suis aperçu que j'avais la charge de dossiers que des millions d'autres personnes pouvaient gérer mieux que moi, et je m'éloignais de ce que j'aimais le plus»*. Il n'occupera le poste de directeur que quelques semaines, le léguant à Roy Thomas (qui, lui-même, quittera cette fonction au bout de deux ans). Il cèdera aussi volontiers son titre de président à Al Landau, nommé par Cadence Industries en 1974.

Conan le Barbare et *Star Wars*

À cette époque, Thomas et Lee connaissent l'un de leurs rares désaccords majeurs. Lee et Carmine Infantino, éditeur de DC, se seraient rencontrés pour échanger au sujet des tarifs proposés à leurs pigistes respectifs, afin de réguler les revenus de ces derniers. Thomas rédige un mot rapide à l'attention de Lee, affirmant qu'il considère cette «entente» comme *«immorale et possiblement illégale»*. Le lendemain, Lee lui lance : *«Dois-je comprendre qu'il s'agit d'une lettre de démission ?»*. Thomas restera au sein de Marvel encore quelques années avant de collaborer avec DC au début des années 80. Alors qu'il n'est présent que depuis quelques mois, Len Wein est propulsé au poste de directeur. *«Je savais que Thomas n'en pouvait plus»*, affirme-t-il. *«Et j'ai compris pourquoi : c'est un travail impossible. Mais tant que vous l'occupez, ceux qui vous entourent ne saisissent pas combien c'est impossible»*. Il faudra attendre l'arrivée de Jim Shooter (qui écrivit son premier récit pour DC alors qu'il n'avait que 13 ans !) en 1978 pour entrevoir une certaine stabilité (entretemps, Marv Wolfman, Gerry Conway et Archie Goodwin s'y seront cassé les dents).

Dix ans après la déferlante initiée par les Quatre Fantastiques, les super-héros font face à un retour de l'horreur et de l'épouvante (le vampire Morbius est par exemple intégré en 1971 dans «The Amazing Spider-Man» n°101) et du surnaturel (le Ghost Rider a désormais des allures de squelette au crâne de feu et tout de cuir vêtu). Thomas parvient à imposer l'heroic-fantasy de «Conan le Barbare» (le premier numéro paraît à l'été 1970; le comic deviendra l'un des best-sellers de Marvel durant une décennie permettant notamment l'émergence de la guerrière Red Sonja). *«Je me suis contenté de contacter l'agent qui gérait les droits de Robert E. Howard»*, glisse Thomas. *«Deux jours après, nous avions un accord»*.

Sans être mauvais, les chiffres globaux ne sont pas réjouissants. Alors que Marvel se vantait d'avoir vendu 96 millions de comics en 1968, le chiffre atteint à peine les 70 en 1973. Jim Galton, occupant à partir de 1975

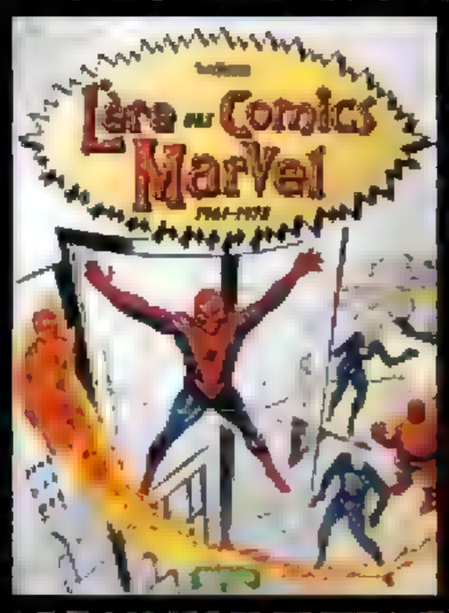


le poste longtemps tenu par Goodman, lance : *«Quand je suis arrivé à la moitié de l'année, Marvel avait déjà perdu deux millions de dollars. J'ai dû remettre de l'ordre dans l'organisation afin de stopper l'hémorragie»*. La popularité grandissante des arts martiaux pousse Marvel à créer des personnages à la sauce «kung-fu» comme Shang-Chi (fin 1973), qui intégrera le MCU en 2021, ou encore Iron Fist (printemps 1974), qui eut droit récemment à son éphémère série télé sur Netflix. Mais ce ne sont pas les super-héros qui permettent à la compagnie de subsister.

Une association avec le groupe de rock Kiss (dont les membres mêleront chacun une goutte de leur sang à l'encre utilisée pour publier le premier comic dans lequel ils interviennent) génère un courrier comme rarement la compagnie en a accumulé. Par ailleurs, Roy Thomas a le nez creux en signant un contrat pour exploiter la future franchise *Star Wars* (qui n'a alors rien du phénomène que l'on connaît) en comic book. Avant même que le film ne batte des records en salles et modifie la donne à Hollywood, Marvel sort plusieurs numéros (la couverture du premier donnera des allures de Gérard Depardieu à Luke Skywalker !) avec un succès qui nécessite des réimpressions et parvient à équilibrer ses comptes. Stan Lee, qui a désormais plus de 50 ans, rêve d'autre chose. D'étoiles justement. La galaxie n'est pas si lointaine que cela. Sur les bords du Pacifique. ■

THOMAS GILBERT

NOS CONSEILS LECTURE



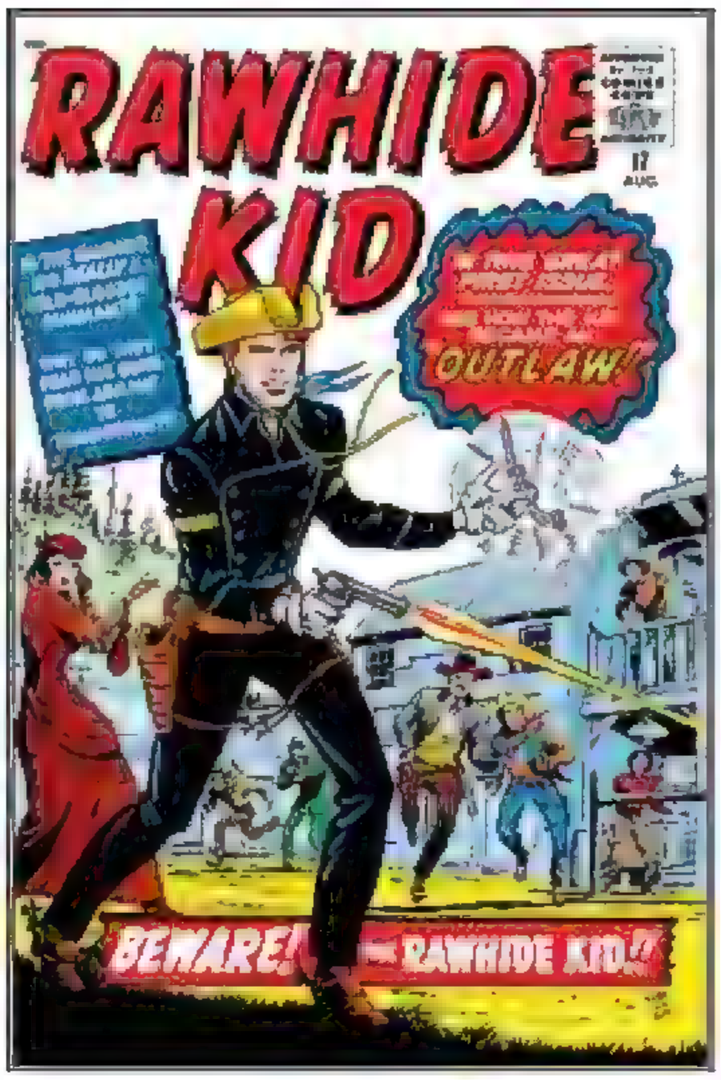
L'ÈRE DES COMICS MARVEL (1961-1978).

ÉCRIT PAR ROY THOMAS. EDITIONS TASCHEN.
400 PAGES. 40 EUROS.

Si vous êtes en quête d'un ouvrage qui mêle illustrations de grande qualité et récit exigeant, ne cherchez pas plus loin. Roy Thomas, associé de premier plan de Stan Lee et qui a donc vécu de l'intérieur les années les plus riches de Marvel, est le guide parfait pour vous faire vivre cette période d'une incroyable densité. Le livre s'ouvre et se ferme sur une chronologie condensée particulièrement agréable. Les plus grands artistes de Marvel ont également droit chacun à une microbiographie, une initiative qui ravira les fans les plus insatiables. À posséder de toute urgence avant que les stocks ne soient épuisés.

JACK KIRBY

LE GÉNIE DE L'OMBRE



Ensemble, ils ont inventé parmi les plus célèbres super-héros de l'Histoire des comics. Stan Lee, l'auteur, et Jack Kirby, le dessinateur, sont indissociables. Pourtant, leur relation fut émaillée de tensions et d'incompréhensions autour de la paternité de leurs créations. Une situation qui interroge plus globalement sur la place de l'artiste dans l'industrie.

Dans l'introduction de son autobiographie, «Excelsior !», Stan Lee définit les comics comme *«un monde peuplé par les plus talentueux artistes et conteurs de notre temps, des génies méconnus qui ne commencent que maintenant à recevoir la renommée et le respect qui leur sont dus depuis longtemps»*. Jack Kirby est tout sauf un inconnu. Mais il se battra toute sa vie pour faire reconnaître son travail, considérant que son principal associé, Stan Lee, s'est réservé la majeure partie du gâteau. Ce dernier ne tarit pas d'éloges sur le talent de l'artiste : *«Ses scènes d'action n'ont jamais été égalées. Les costumes qu'il a créés pour les personnages les définissent encore aujourd'hui. Sa polyvalence était incroyable. Il pouvait œuvrer dans les super-héros, le western, la guerre, la romance, l'horreur... Et son sens de la dramaturgie et du rythme était superbe»*. Le duo fait naître les Quatre Fantastiques, Hulk, Thor, les X-Men... Kirby participe, de près ou de loin, à la plupart des personnages de l'écurie Marvel. Selon l'illustrateur Gil Kane (à l'origine notamment d'Iron Fist), *«Marvel prenait des dessinateurs, quel que soit le genre qu'ils pratiquaient avant, et leur enseignait l'ABC maison, ce qui revenait à apprendre le «Jack Kirby». Jack, c'était les Saintes Écritures»*. Kirby est aussi un stakhanoviste. Il aligne les planches comme personnes. La légende veut qu'il ait dessiné 1158 pages pour Marvel en 1962, son record.

Au début des années 40, c'est grâce à lui et Joe Simon que Timely (ancien nom de Marvel) connaît son premier triomphe avec Captain America. Le duo sera renvoyé quelques mois plus tard pour avoir collaboré avec l'ennemi (DC). Lee étant au courant de leur activité secrète, Simon dira : *«Jack a toujours pensé que c'était la faute de Stan et lui a en voulu pour le restant de sa vie»*. Mais leurs chemins vont se recroiser. Dans les années 50, Stan Lee s'associe avec Joe Maneely, qu'il considère comme l'équivalent d'un Kirby pour sa capacité à dessiner vite et à absorber une importante somme de travail sans perdre en qualité. Mais le 7 juin 1958, ayant apparemment égaré ses lunettes, il est écrasé par le wagon d'un train alors qu'il s'apprête à retourner dans le New Jersey. À l'époque, Kirby a déjà renoué avec Timely (plus précisément Atlas, nouveau nom de l'entreprise). Lee veut faire table rase des querelles du passé et lui propose une union (bientôt historique) véritablement inaugurée sur le n°17 (août 1960) du western «Rawhide Kid».

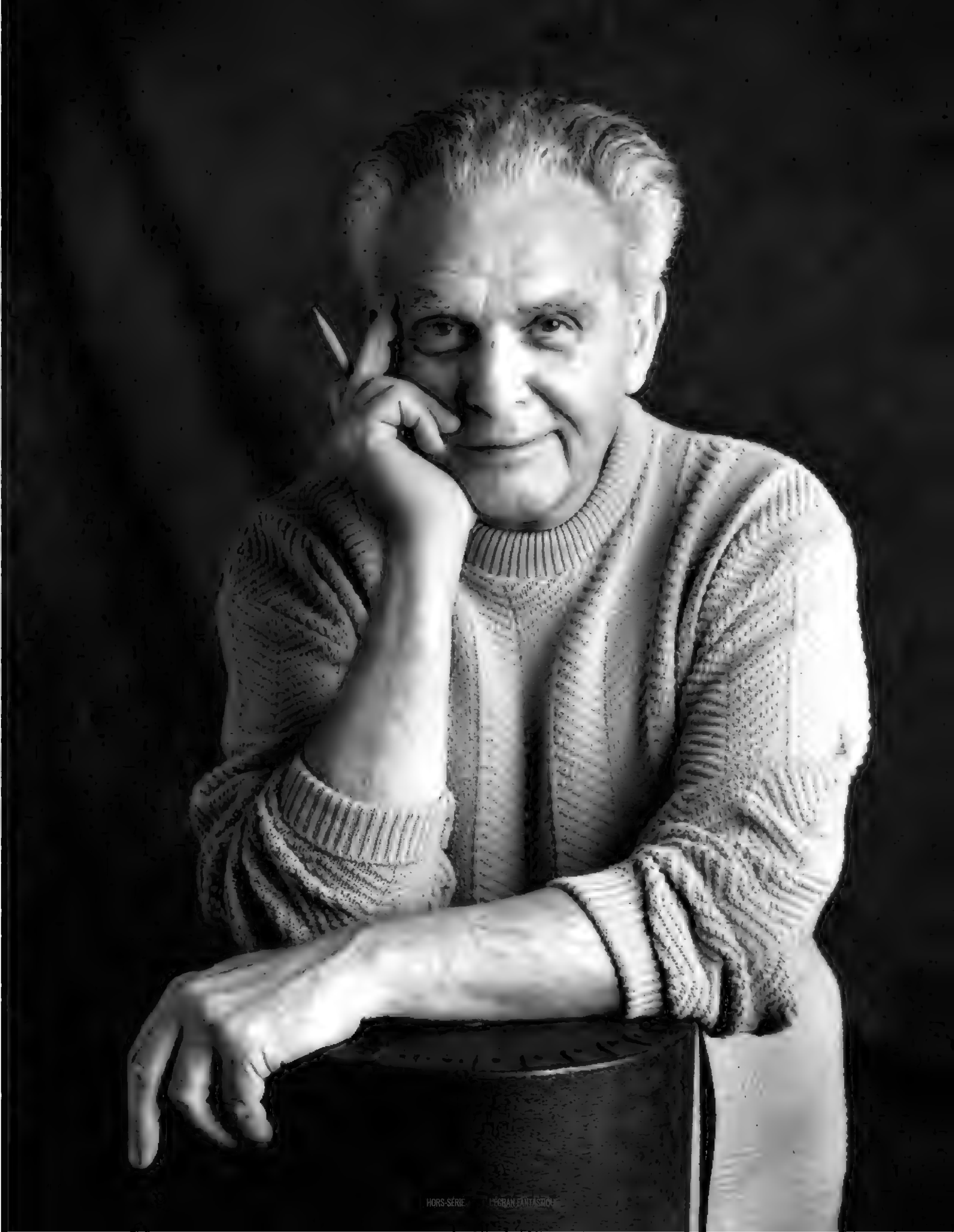
Les deux hommes s'apprêtent à devenir Jack «King» Kirby et Stan «The Man» Lee, l'un des couples les plus importants de l'Histoire des comics. L'arrivée des Quatre Fantastiques en 1961 annonce l'avènement d'une nouvelle ère. *«Quand nous avons appliqué la «Méthode Marvel», je rentrais au départ dans les détails de ce que je voulais que Jack illustre»*, développe Lee. *«Peu à peu, quand j'ai vu à quel point il était inventif, je lui donnais juste une ligne directrice et je le laissais faire le reste. Je disais quelque chose comme : «Dans cet épisode, le Sub-Mariner kidnappe Sue Storm. Son mari, Reed, doit mener un combat sous la mer pour la sauver. On se rend compte que Namor n'a pas utilisé Sue comme appât mais qu'il l'aime vraiment. Ainsi, quand Reed parvient à libérer sa compagne, le lecteur ressent une forme d'empathie pour le vilain». À partir de là, Jack rajoutait des dizaines d'éléments qui rendaient le récit plus excitant encore»*. Kirby peut-il donc aussi être considéré comme l'auteur de ces aventures ?

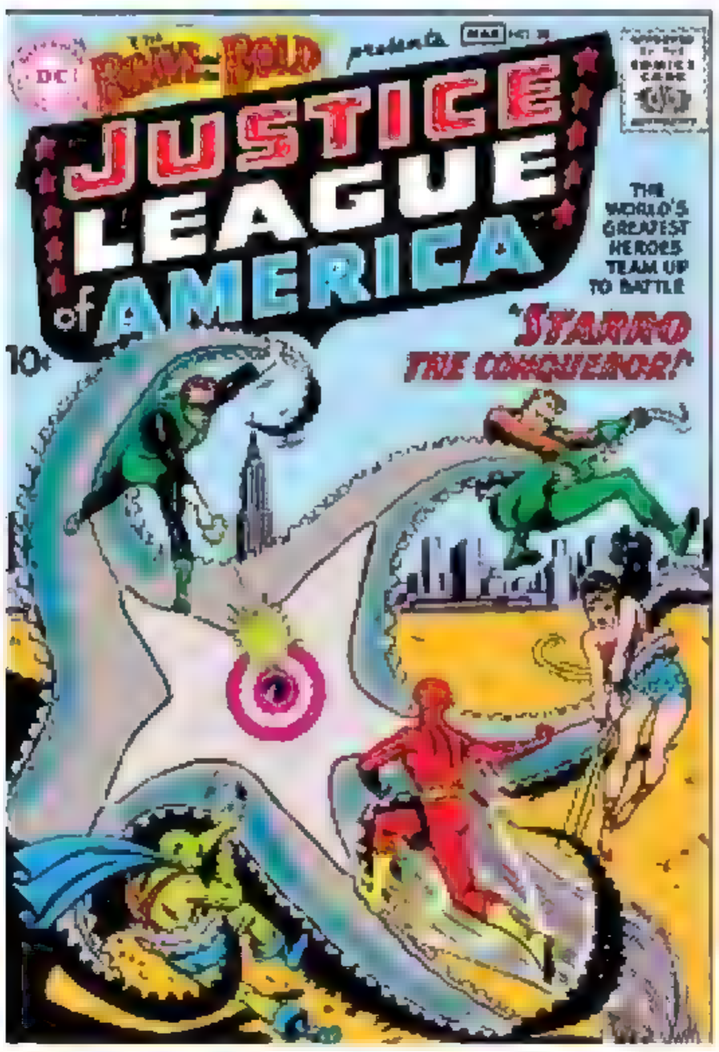
Des origines contestées

Pour les Quatre Fantastiques, Lee affirme que l'idée lui est venue après une demande de Martin Goodman. Le patron d'Atlas prétend avoir eu vent des chiffres de «Justice League of America» dans lequel DC a réuni parmi les plus

La relation entre Stan Lee et Jack Kirby ne sera pas toujours faite de sourires

« SES SCÈNES D'ACTION N'ONT JAMAIS ÉTÉ ÉGALÉES. LES COSTUMES QU'IL A CRÉÉS POUR LES PERSONNAGES LES DÉFINISSENT ENCORE AUJOURD'HUI » STAN LEE





CHALLENGERS OF THE UNKNOWN
"The Human Pets"
OUR YOUNG CAPTOR FROM OUT OF SPACE LEFT THE TOP OFF OUR CAGE — AND HIS HOUSEHOLD PET IS GOING FOR US!

beaux fleurons de son catalogue. Goodman, lui aussi, veut son équipe de super-héros. À cette époque, la santé financière de la compagnie n'est pas au mieux. Kirby jure même qu'elle est sur le point de mettre la clef sous la porte : *«Les cartons étaient en train d'être faits. Stan Lee était assis et pleurait. Je leur ai dit d'attendre et j'ai promis que je reviendrais avec les histoires qui relanceraient les ventes et sauveraient la boîte»*. Le sauveur, celui qui a permis à Marvel de prendre son envol, ce serait donc lui. Pour asseoir ses dires, Kirby a pour lui la création pour DC, fin 1956, des Challengers of the Unknown, qui, comme les Quatre Fantastiques, se démarquent des autres super-héros car ils ne portent ni costumes ni masques. D'autres similitudes sont troublantes avec notamment le voyage d'un personnage dans l'espace qui revient avec d'étonnantes capacités. Parmi elles : lancer des flammes et devenir invisible. L'illustrateur n'en démord pas : *«Les Quatre Fantastiques était mon idée. Je ne dis pas que Stan n'a rien fait. Nous avons bien sûr échangé. Mais une fois plongé dans ce concept, j'ai tout créé chez moi. Puis, j'ai dû faire face à la frustration de proposer des choses et qu'on me les enlève»*.

Alors que Stan Lee et Steve Ditko ont fait naître Spider-Man, Jack Kirby ira jusqu'à revendiquer la paternité de l'Homme-araignée. Son argumentaire n'est pas totalement irrecevable. Il estime, plusieurs années auparavant, avoir développé avec Joe Simon, un personnage nommé le Silver Spider. Un projet (qui sera réadapté pour devenir The Fly) que Simon aurait tenté de proposer à Lee dans les années 50. Il affirmera même avoir un temps appelé son personnage Spiderman (sans tiret), flanqué d'un logo, et sera défendu dans sa démarche par Ditko. D'autant que Kirby lui-même prétendra avoir parlé de ce super-héros à Lee. Celui-ci fait la sourde oreille : *«J'ai été surpris de la démarche de Jack, qui prétendait avoir fait un comic «Spider-Man» des années auparavant et qui pensait que je l'avais copié. Si ce dernier a jamais existé, je ne l'ai jamais vu et personne ne me l'a jamais montré. Je n'ai jamais su de quoi il parlait»*.

Les dissensions se poursuivent avec pour objet le Dieu du Tonnerre. Avant le succès de la version de 1962, d'autres Thor sont apparus dans la carrière de Kirby (donc avant que Lee ne s'en mêle) : dans «Adventure Comics» n°75 (juin 1942) avec un viking à la barbe et aux tresses rousses, dans «Boys Commandos» n°7 (juin 1944), où Odin et Heimdall sont déjà mentionnés, et dans «Tales of the Unexpected» n°16 (août 1957), où il est question d'un marteau magique (capable de provoquer le tonnerre et de faire tomber la pluie), et surtout, d'un certain Loki, voleur de la précieuse arme. Quant au récit, Thor doit quitter son royaume et se rendre sur Terre pour récupérer son bien. Kirby n'appréciera pas non plus que, dans les histoires appelées «Tales of Asgard» (qui se penchent sur la mythologie nordique), présentes dans «Journey into Mystery» à partir du n°97 (octobre 1963), Lee se considère comme scénariste alors qu'il n'est auteur que des dialogues.

Kirby passe pour un «imbécile»

Des efforts seront néanmoins consentis. Ainsi, à partir de la fin de l'année 1962, Lee modifie la manière d'afficher les noms des créateurs, citant évidemment celui du dessinateur mais également celui de l'encreur et du lettreur. La notion de scénariste reste plus floue en raison de la fameuse «Méthode Marvel» qui, volontairement, ne délimite pas clairement les frontières. Qui est réellement responsable de l'idée, puis du script et des dialogues ? Et, dans cette volonté de susciter les initiatives, comment refuser au dessinateur l'étiquette de créateur au premier degré ? C'est sur cette ambiguïté que s'appuiera Kirby pour défendre sa position. Mais, pour Lee, ce changement est un signe fort : il démontre qu'il tient à mettre en avant le travail de ses précieux collaborateurs.

Simon et Kirby auraient crée un Spider-Man ayant précédé la version de Stan Lee. Ce logo en serait la preuve

« STAN ÉTAIT LIVIDE QUAND LE PAPIER EST SORTI. IL ÉTAIT PRÉSENTÉ COMME LE PRINCE ET JACK ÉTAIT SON BOUFFON » ROY THOMAS

Il se permet aussi parfois d'ajouter des commentaires humoristiques à côté des noms, comme pour souligner l'ambiance bon enfant régnant au sein de la rédaction, surnommé le «Marvel Bullpen». Pour Lee, à l'instar du fan-club et de ses interventions dans les publications, c'est aussi un moyen de nouer du lien avec le lectorat, comme s'il l'invitait au sein de l'équipe. Kirby y voit plutôt la manœuvre d'un dirigeant gérant astucieusement son image, et qui fait passer aux yeux du grand public ses employés pour des amis.

Le succès arrivant, différents artistes estiment qu'ils doivent, au-delà de la reconnaissance, être payés en retour. Le comic book n'est plus un milieu honteux dont on se cache. Mais Kirby et Ditko ne sont pas intéressés par les médias et ne veulent pas être des ambassadeurs de la marque. Lee assure ce rôle essentiel, qui lui vaudra évidemment une exposition beaucoup plus importante. Quand, en janvier 1966, un sujet concernant Marvel et Lee est publié dans le «New York Herald Tribune», l'intéressé reçoit un appel de la compagne de Jack Kirby, Roz. Lee raconte : *«Elle était presque hystérique. «Comment as-tu pu faire ça à Jack», criait-elle?». Elle avait toutes les raisons d'être en colère. Environ 80 % de l'article ne parlait que de moi et j'étais dépeint comme l'individu le plus glamour et formidable de la planète. Les quelques mots au sujet de Jack le faisait passer pour un imbécile»*. Roy Thomas, qui a intégré la société depuis quelques mois pour en devenir un maillon essentiel, se souvient : *«Stan était livide quand le papier est sorti. Il était présenté comme le prince et Jack était son bouffon. J'étais là quand le reporter a fait le sujet. Stan a voulu qu'il assiste à une sorte de séance de réflexion. Alors que Jack restait assis sur sa chaise, acquiesçant de temps à autre, Stan lançait des idées concernait les Quatre Fantastiques et n'arrêtait pas de bouger. Le journaliste en a conclu que Jack ne servait pas à grand-chose. Je ne sais pas si je suis heureux ou triste d'avoir été témoin de cette scène car je sais qu'elle a été le premier clou planté dans le cercueil de leur relation»*. Thomas oublie que quelques coups de marteau avaient déjà été donnés auparavant.

Des caricatures assumées

En 1972, après avoir accepté les postes (éphémères) de président et directeur de la section comics, Lee n'apparaît plus en tant que scénariste. Mais une nouvelle formule, le mettant plus encore en avant, est trouvée : «Stan Lee presents». S'il n'hésite pas à mettre en avant ses collègues quand la question lui est posée, Lee forge

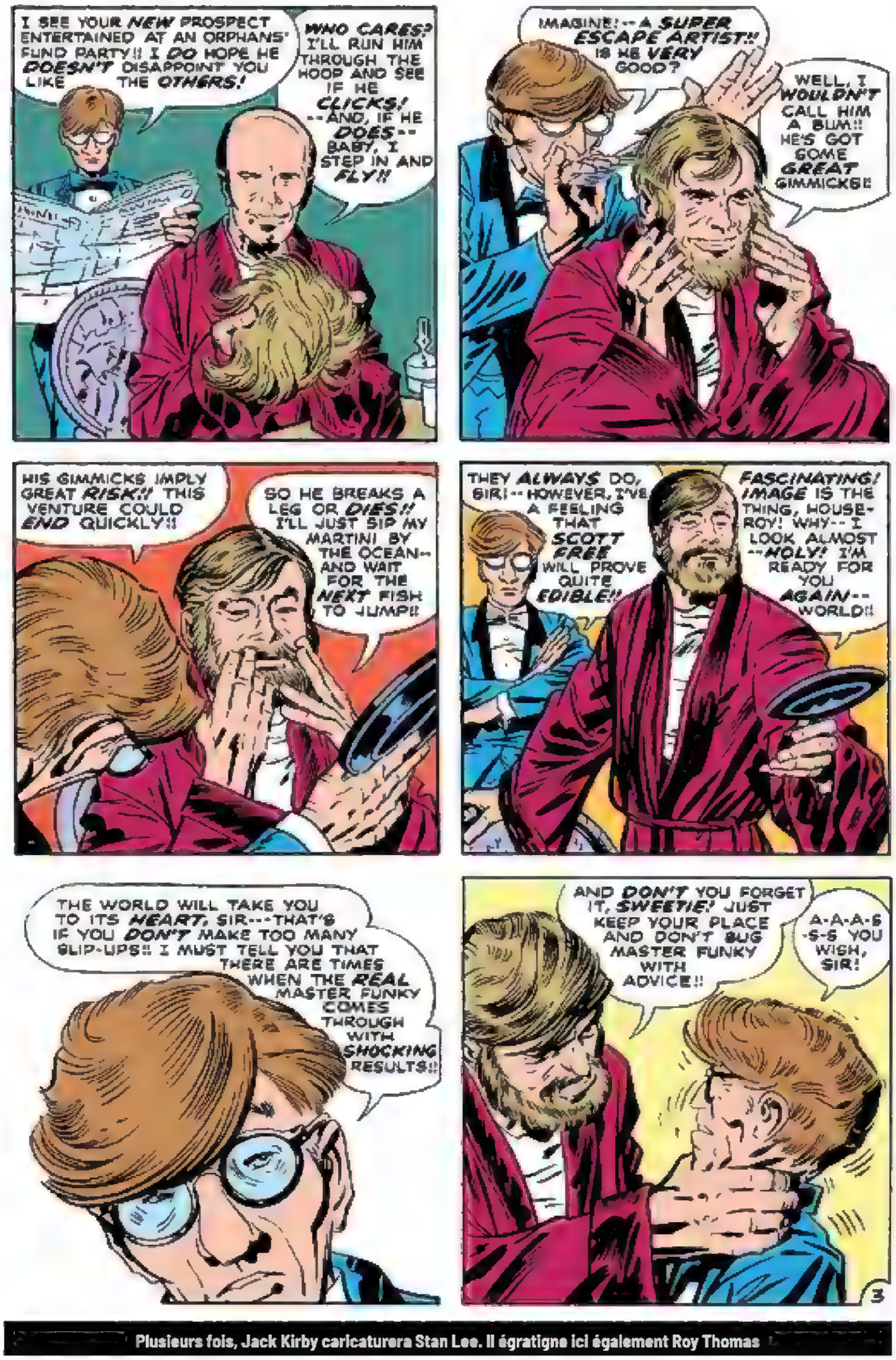
aussi et surtout sa légende. Ainsi, en 1974, il publie «Origins of Marvel Comics», dans lequel il évoque comment les plus célèbres super-héros ont été créés et réédite leurs premières aventures. La couverture est sans équivoque : on le voit taper à la machine sur une page sur laquelle est précisée «by Stan Lee», sous-entendant (de manière volontaire ou malhabile) qu'il est le seul père des créations Marvel.

NEW YORK Herald Tribune

SUNDAY MAGAZINE SECTION - JANUARY 9, 1966

Super Heroes With Super Problems

by Nat Freedland


I SEE YOUR NEW PROSPECT ENTERTAINED AT AN ORPHANS' FUND PARTY!! I DO HOPE HE DOESN'T DISAPPOINT YOU LIKE THE OTHERS!
WHO CARES? I'LL RUN HIM THROUGH THE HOOP AND SEE IF HE CLICKS! --AND, IF HE DOES-- BABY, I STEP IN AND FLY!!
IMAGINE! --A SUPER ESCAPE ARTIST!! IS HE VERY GOOD?
WELL, I WOULDN'T CALL HIM A BUM!! HE'S GOT SOME GREAT GIMMICKS!
HIS GIMMICKS IMPLY GREAT RISK!! THIS VENTURE COULD END QUICKLY!!
SO HE BREAKS A LEG OR DIES!! I'LL JUST SIP MY MARTINI BY THE OCEAN-- AND WAIT FOR THE NEXT FISH TO JUMP!!
THEY ALWAYS DO, SIR! --HOWEVER, I'VE A FEELING THAT SCOTT FREE WILL PROVE QUITE EDIBLE!!
FASCINATING! IMAGE IS THE THING, HOUSE-ROY! WHY-- I LOOK ALMOST --HOLY! I'M READY FOR YOU AGAIN-- WORLD!!
THE WORLD WILL TAKE YOU TO ITS HEART, SIR---THAT'S IF YOU DON'T MAKE TOO MANY SLIP-UPS!! I MUST TELL YOU THAT THERE ARE TIMES WHEN THE REAL MASTER FUNKY COMES THROUGH WITH SHOCKING RESULTS!!
AND DON'T YOU FORGET IT, SWEETIE! JUST KEEP YOUR PLACE AND DON'T BUG MASTER FUNKY WITH ADVICE!!
A-A-A-S -S-S YOU WISH, SIR!
3

Plusieurs fois, Jack Kirby caricaturera Stan Lee. Il égratigne ici également Roy Thomas

Lors de son bref retour chez Marvel dans les années 70, Jack Kirby créera les Éternels

« MÊME AVEC JOE SIMON, L'UN DE SES PREMIERS COLLABORATEURS, IL M'AVAIT RACONTÉ COMMENT ILS S'ÉTAIENT BROUILLÉS À PROPOS DE LA PATERNITÉ DE CAPTAIN AMERICA »

GEORGE KASHDAN

Dans la collection «What if?» (qui sera bientôt adaptée à la télévision pour la plateforme Disney+), en 1978, les pouvoirs des Quatre Fantastiques sont attribués à des figures de Marvel. Si Kirby, sans surprise, se met dans la peau du rustre Ben Grimm, il met Lee dans celle de Reed Richards. Faut-il voir dans la malléabilité de ce leader la capacité de Lee à se montrer flexible en toutes circonstances ? Ce n'est pas la première fois que Kirby s'en «prend» à son associé et meilleur ennemi. En 1972, travaillant alors pour DC, il dépeint, dans «Mister Miracle» n°6, à travers un certain Funky Flashman, un homme d'affaires bonimenteur profitant du talent des autres. L'allusion n'est même pas déguisée : le personnage porte une perruque (Lee n'a pas toujours bien vécu sa calvitie) et, surtout, possède un assistant prénommé Houseroy, qui se présente comme une parodie de Roy Thomas. Selon George Kashdan, auteur ayant longtemps travaillé pour DC, Kirby n'a jamais eu des amitiés faciles : «Même avec Joe Simon, l'un de ses premiers collaborateurs, il m'avait raconté comment ils s'étaient brouillés à propos de la paternité de Captain America».

Un autre super-héros mettra de l'huile sur feu : le Surfeur d'argent, né en 1966 dans «Fantastic Four» et qui bénéficia de son propre titre à partir de 1968. L'astronome Norrin Radd, provenant de la planète Zenn-La, se met au service du vilain Galactus, le dévoreur de mondes, afin d'épargner les siens. C'est grâce à son nouveau «maître» qu'il acquiert son pouvoir cosmique, et devient le Surfeur d'argent, humanoïde à la peau argentée pouvant voyager dans l'espace. Si les aventures du personnage seront confiées à John Buscema, Lee reconnaîtra que Kirby en est le géniteur. Mais pas forcément celui qui l'a élevé. Les deux hommes ont une approche différente : Kirby préfère décrire un soldat froid prêt à accomplir sa mission, tandis que Lee le gratifie d'une aura quasi religieuse s'appuyant sur son sacrifice originel. Progressivement, il devient l'un des personnages les plus profonds du catalogue Marvel, avec des récits aux élans philosophiques. Une figure qui dépasse de loin les capacités physiques et mentales des humains mais qui ne peut s'empêcher de s'intéresser au destin de ce peuple pourtant a priori insignifiant pour lui. Dans «Silver Surfer» n° 5 (avril 1969), alors qu'il cherche à trouver du travail et que les refus qu'il reçoit le poussent à se servir dans une banque, il développe ce genre d'interrogations : «De l'argent ! De loin la chose la plus futile sur Terre. Et pourtant que de souffrances, que d'angoisses pour ceux qui en manquent».

Un retour éphémère

Le Surfeur d'argent apparaît presque comme une anomalie, une étrange expérience ayant donné naissance à un inattendu joyau. S'il a été poli par Lee, il tient plus, de par son caractère divin, de la «matrice» Kirby, qui créera plus tard, dans une lignée similaire, Les Éternels (Eternals), qui intégreront fin 2020 le Marvel Cinematic Universe. Pourtant, quand Moebius dessinera le personnage à la fin des années 80, il soulignera sa proximité avec son auteur : *«C'est un récit plutôt sombre et triste, assez éloigné de ce que l'on voit habituellement*

POOR PATHETIC CREATURES!
SO RIDDLED WITH FEAR... WITH GNAWING DIS-TRUST...!
WHAT MONU-MENTAL IRONY ...THAT THEY, WHO RULE A PLANET... SHOULD BE SO INSECURE!
BUT, LET ME NOT FORGET MY GOAL...!

WHAT IS THIS... A GAG?
YOU COME HERE WITH NO REFERENCES... NO SOCIAL SECURITY CARD... NOT EVEN A PERMANENT HOME ADDRESS... AND YOU EXPECT A JOB!
TRY SOME-PLACE ELSE, MISTER... I'M BUSY!
SORRY! NO REFERENCE... NO JOB!
DID YOU GET A LOOK AT HIS SKIN?? MUST BE A RARE DISEASE, OR SOMETHIN'!
AND WHILE YOU'RE AT IT... TRY WASHING THAT WHITE GOOK OFF YOUR FACE!
I'M WILLING TO DO ANY SORT OF WORK!
NOT A CHANCE! ONE LOOK AT YOU, AND IT'S GOODBYE CUSTOMERS.
THE CIRCUS WON'T BE HERE TILL SPRING!
BEAT IT, MAC! THIS IS A UNION SHOP!
SOME

« PLUSIEURS FOIS, J'AI DEMANDÉ À JACK S'IL VOULAIT OCCUPER UN POSTE «OFFICIEL» À MARVEL » STAN LEE

chez les super-héros. L'histoire était formidable, avec des considérations philosophiques, qui touchaient profondément Stan». Un curieux amalgame dont il est difficile d'isoler les éléments constitutifs. À l'image des œuvres sur lesquelles Lee et Kirby ont mêlé leurs talents.

Alors que Kirby s'est longtemps battu, souvent publiquement, pour essayer de récupérer ses planches originales auprès de Marvel, il a longtemps été reproché à Lee son silence. Agacé d'être attaqué, il finira par s'exprimer dans son autobiographie : *«Je sais que certaines personnes ont essayé de monter Jack contre moi en disant que j'ai gagné plus d'argent que lui. C'est vrai. Mais les choses ne sont pas aussi simples. Jack était payé en tant que freelance pour son travail. Tout comme je l'étais pour mes histoires. Nous étions tous les deux rémunérés à la page. Il était payé plus cher par page, ce qui était normal puisque j'étais en mesure de rédiger plus de récits que lui ne pouvait en dessiner, malgré sa vitesse d'exécution. La raison principale pour laquelle je gagnais plus était que je touchais aussi un salaire en tant que responsable éditorial et directeur artistique».* Il ajoute : *«Plusieurs fois, j'ai demandé à Jack s'il voulait occuper un poste «officiel» à Marvel. Je pouvais lui donner mon poste de directeur artistique, ce qui lui aurait permis de superviser l'aspect visuel de nos parutions, et j'aurais pu me concentrer sur l'édition. Nous aurions été des partenaires à égalité salariale. Mais il n'a jamais accepté et a préféré conserver son statut de pigiste. J'étais déçu car je savais que notre collaboration faisait des étincelles».*

Le temps, censé calmer les ardeurs, ne fait au contraire qu'attiser le ressentiment de Kirby. Quand il décide, en

1970, de signer chez le concurrent DC, il accompagne son départ d'un cinglant discours : *«Je ne ressens pas cette sensation de répression que j'avais quand j'étais chez Marvel. On ne m'a jamais accordé de crédit pour ce que j'écrivais».* Des mots durs qui ne l'empêcheront pas de revenir vers «la Maison des Idées». En mars 1975, lors de la dernière journée d'une convention à New York, Stan Lee présente un invité spécial : Jack Kirby. Pour célébrer ce retour, l'artiste fait même la une du magazine destiné aux fans, «FOOM», déguisé en super-héros (dans un dessin de John Byrne et Joe Sinnott), avec un crayon dans la main droite, un cigare dans la gauche. Les clauses de son contrat (d'une durée de trois ans ; il se satisfait d'un revenu de 1100 $ pour treize planches par semaine) sont claires : il se refusera de revisiter les personnages créés aux côtés de Lee, et sera le seul auteur et dessinateur des aventures de Captain America. Un retour (où il offrira, outre Les Éternels, une adaptation en BD de *2001, l'odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick) qui ne sera qu'éphémère, plus qu'il ne prolongera pas au-delà de son CDD. Kirby, encore une fois, ne gardera pas la langue dans sa poche : *«C'était comme un nid de serpents. Et, dans un nid de serpents, les reptiles finissent par s'entretuer, personne ne survit».*

Stan Lee connaîtra aussi des problèmes avec Steve Ditko, le dessinateur préférant abandonner Spider-Man

Ditko s'oppose à Lee

Au-delà des désaccords personnels, cette frustration pose la question du droit des artistes dans une industrie où, dans la majorité des cas, les créations restent la propriété des sociétés et non des individus qui en sont à l'origine. Un débat qui remonte jusqu'aux racines des comics. Ainsi, Jerry Siegel (qui, plus tard, sous le pseudonyme Joe Carter, travailla brièvement sous la bannière Marvel) et Joe Shuster, même s'ils sont considérés comme les pères de Superman, ont considéré qu'ils avaient été floués étant donné l'énorme succès de leur personnage, dont ils ont tenté de récupérer les droits, lors de batailles judiciaires qui se sont poursuivies même après leur mort.

L'histoire des comics est truffée d'histoires d'artistes en quête de reconnaissance et de luttes pour des droits d'exploitation. Ce fut le cas pour les pionniers de Timely que furent Bill Everett et Carl Burgos. Ce dernier poursuivit Marvel au sujet de l'utilisation de la version originale de la Torche Humaine. Selon lui, le super-héros, qui fit brièvement son retour dans une aventure des Quatre Fantastiques en 1966, a été tué afin que Burgos ne puisse ensuite être en mesure de l'exploiter. Joe Simon lança également des démarches concernant Captain America, notamment en raison des nombreux produits dérivés créés à l'occasion de la série d'animation *«The Marvel Super Heroes»*.

Outre Kirby, l'un des exemples les plus marquants concerne Steve Ditko, à qui Stan Lee fait appel pour lancer Spider-Man en 1962. Le duo ne sait pas alors qu'il va être à l'origine du plus grand représentant du catalogue Marvel. Mais, peu à peu, la lumineuse collaboration tourne à l'orage. *«Progressivement, j'ai ressenti de mauvaises vibrations provenant de Steve»*, explique Lee. *«Quelque chose le gênait. Mais ce n'est pas un grand communicant et je ne voyais pas bien quel était le problème»*. À son arrivée dans l'équipe en 1965, Roy Thomas se souvient que *«tout le monde marchait sur des œufs au sujet de Steve. Lui et Stan ne se parlaient plus depuis des mois. Ils ont continué à travailler sur Spider-Man mais les messages passaient par des intermédiaires»*.

Contrairement à Lee, Ditko n'aimait pas particulièrement la relation avec les fans, évitant les événements comme les conventions. En 1964, lors de la première Comic Convention de New York, c'est dans le public qu'il apparaîtra. Plus qu'une stimulante complémentarité, c'est un antagonisme de plus en plus irréconciliable qui grandit. Lee avance son analyse : *«Le point de vue de Steve était le suivant : je n'avais eu que l'idée. Il considérait que ses illustrations lui avaient donné forme. D'après lui, une idée n'est rien tant qu'un artiste ne lui a pas donné vie. Il pensait donc que cet univers n'aurait jamais pu exister sans lui. J'ai mis de côté ma propre conception de ce que signifie le mot «création». Et comme j'avais un infini respect pour Steve et sa contribution, j'ai accepté de me considérer comme le cocréateur. En fait, je suis prêt à me considérer comme le cocréateur de tous les personnages que j'ai imaginés, si cela permet de partager les louanges avec tous les artistes qui m'ont rendu si fier. Mais j'estime avoir été très généreux de lui octroyer ce statut sachant que j'avais trouvé le titre, le concept, et les personnages»*.

Les dessinateurs se défendent

S'appuyant à la fois sur la «Méthode Marvel» et cherchant à mettre de l'eau dans son vin, Lee accepte peu à peu que Ditko s'immisce plus directement dans les aventures vécues par Peter Parker. Mais il n'aime pas que l'on vienne marcher dans son jardin. Quand, début 1966, il fut interviewé par le «New York Herald Tribune», il n'hésita pas à lancer à son interlocuteur, avec un brin d'ironie : *«Puisque Spidey est si populaire, Ditko pense qu'il est devenu un génie. Nous ne cessions de nous disputer sur les intrigues alors j'ai fini par lui dire d'écrire ses propres histoires. Je le laisserai seul jusqu'à ce que les ventes commencent à baisser»*. Quand il quitta Marvel en 1966, Ditko tenta de convaincre Kirby d'en faire de même. Mais ce dernier avait une famille à faire vivre. Lee essaiera de recoller les morceaux. En vain. *«J'ai demandé à Steve s'il souhaitait revenir pour dessiner une dernière histoire de Spider-Man. Il a répondu : «Pas tant que Martin* (Goodman) *ne m'aura pas versé les royalties qu'il me doit»*.

En 1978, de nouvelles lois sur le copyright obligent Marvel à modifier ses contrats, sur lesquels figure désormais une mention claire précisant que l'artiste cède les droits de toutes ses créations à son employeur. Les pigistes s'organisent pour riposter, Neal Adams s'affirme comme l'un des leaders du mouvement. Mais il est difficile de trouver un consensus entre les artistes, certains craignant qu'un tel affrontement enterre définitivement un marché déjà fragile. Alors que DC propose aux artistes le versement de 4 % des profits réalisés sur un titre (au-delà d'un certain nombre de copies vendues), Marvel s'aligne sur un accord similaire fin 1981. L'année suivante, Marvel lancera une nouvelle maison d'édition, baptisée Epic Comics, permettant aux artistes qui le souhaitent de «breveter» des personnages, ceux-ci restant leur propriété. Jim Starlin et Steve Englehart, notamment, se laissent tenter. Au début des années 1990, des illustrateurs «dissidents» (Rob Liefeld, Erik Larsen, Jim Valentino, Todd McFarlane, Marc Silvestri, Jim Lee) se réunissent pour créer un nouvel éditeur, Image Comics, permettant aux créateurs de garder le contrôle sur leurs personnages.

Sur cette question, Lee s'est toujours montré lucide, pour ne pas dire fataliste : *«Quand quelqu'un me demande comment entrer dans le milieu du comic book, je lui demande de se poser les bonnes questions. Car même si vous réussissez, même si vous atteignez les sommets, vous aurez moins de reconnaissance que si vous étiez un artiste lambda à la télévision ou au cinéma. C'est un business où le créateur n'est pas propriétaire de sa création»*. Sa position dominante l'a aidé à accepter de telles règles du jeu. Elles auraient pu aussi l'inciter à prendre son indépendance. *«Un jour, j'aurais dû me réveiller et dire : «C'est moi qui ai écrit tout ça, je vais les traîner en justice» ? Cela n'aurait pas été honnête. J'avais la possibilité de quitter Marvel et de créer ma propre*

entreprise mais je ne l'ai pas fait. Tout artiste qui n'était pas d'accord avec Marvel pouvait ne pas signer le contrat qui lui était présenté». Len Wein, l'un des parents de Wolverine, en convient, mais la pilule est dure à avaler. *«J'ai été invité à la première de* X-Men Origins : Wolverine. *Le cinéma ne m'a rien rapporté et je n'ai pas été crédité sur le film. Hugh Jackman, qui est un homme charmant, a dit au public qu'il me devait sa carrière. C'était gentil. J'aurais préféré un chèque».*

Une relation tendue jusqu'au bout

Dans les années 80, Kirby continuera son combat, revendiquant de nombreuses créations qui ont surtout profité à Lee. *«Il y avait de l'amertume dans les propos de Jack et j'en étais désolé pour lui».* En 1987, à l'occasion de ses 70 ans, le dessinateur accepte une interview pour une radio new-yorkaise. Parmi les auditeurs : Stan Lee, qui parvient à s'imposer à l'antenne et glisse : *«Je veux souhaiter à Jack un bon anniversaire !».* Kirby répond de manière diplomatique, avant qu'un échange ne se lance et dérive inévitablement sur la paternité de leurs productions communes. *«Jack, personne ne te respecte autant que moi. Mais tu n'as jamais considéré que les dialogues étaient importants. Tu pensais que n'importe qui pouvait le faire et que c'étaient tes dessins qui comptaient. Peut-être que tu as raison, mais je ne suis pas d'accord avec cela».* Kirby rétorque calmement, avec un second degré qui n'occulte pas son franc-parler : *«Je crois que tu devrais essayer un jour de tout faire tout seul».*

Kirby est soutenu dans sa démarche par de nombreux artistes dont Frank Miller, Steve Englehart, Steve Gerber et même Roy Thomas, même si ce dernier jugera les propos de l'intéressé parfois excessifs : *«Jack était tombé dans une illusion quasi paranoïaque qu'il avait créé seul tous les personnages Marvel».* En 1989, Kirby déclare en effet : *«Stan et moi n'avons collaboré sur rien. Je n'ai jamais vu Stan écrire quoi que ce soit. J'aurais dû tout envoyer balader et trouver un autre moyen de vivre. Mais j'avais une famille et un appartement. Je ne pouvais pas tout abandonner».* Lee, surpris par le caractère vindicatif de telles paroles, lâche : *«Je crois qu'il a atteint un point de non-retour. Soit il a perdu l'esprit, soit il est fondamentalement mauvais».* Les deux hommes se croiseront une ultime fois, brièvement en 1993, lors du Comic-Con de San Diego. *«Jack m'a interpellé et a dit : "Tu n'as rien à te reprocher Stan". C'était une déclaration étrange de sa part. J'étais heureux d'entendre cela mais je ne m'y attendais pas. Puis quelqu'un est venu nous interrompre et il est parti».* Kirby meurt à 76 ans, le 6 février 1994. Lee assiste discrètement aux funérailles, après avoir eu l'autorisation de Roz, la femme de Kirby.

Si Lee incarne l'image de Marvel, l'éditeur n'aurait jamais connu un tel destin sans Kirby. John Buscema dira : *«Quand Jack est parti en 1970, j'ai cru que Marvel allait fermer ses portes. Pour moi, il était l'épine dorsale de la société».* Face aux élans enthousiastes de Lee, à ses dons de communicant, Kirby oppose un comportement moins exubérant, assumant à la fois la solitude de son métier (celui d'un dessinateur confronté à ses planches au quotidien) et un caractère bien trempé. Même si la fructueuse collaboration avec Lee a généré des liens solides que toutes les disputes ne peuvent briser, Kirby souligne un contraste originel : *«Nous sommes deux personnes différentes. Nous avons chacun nos rêves et nos méthodes pour les atteindre».*

Lee publiera un vibrant hommage à l'artiste le plus important de sa carrière : *«Ce qu'il laisse n'a pas de prix. Le Jack Kirby que j'ai connu, avec qui j'ai travaillé, que j'ai respecté, n'existe plus. Mais l'essence de son œuvre et son talent seront toujours avec nous, tout comme les valeurs qu'il défendait, celles qui élèvent l'esprit des hommes».* Frank Miller, l'un de ses plus fidèles disciples, dira : *«Le roi est mort. Il n'aura pas de successeur. Nous n'en verrons plus de comme lui. Personne ne pourra le remplacer».* La famille de Kirby (qui a eu quatre enfants) continuera, bien après la mort de l'artiste, à se battre. Notamment en 2009 quand Disney posera sur la table la somme de quatre milliards de $ pour le rachat de Marvel. Un accord financier sera trouvé en 2014. Dans tous les sens du terme, l'héritage de Kirby demeure. ■

THOMAS GILBERT

NOS CONSEILS LECTURE

THE SECRET HISTORY OF MARVEL COMICS.

ÉCRIT PAR BLAKE BELL ET DR. MICHAEL J. VASSALLO. EDITIONS FANTAGRAPHICS BOOKS, 304 PAGES, 38 EUROS.

Si Captain America figure en couverture de cet ouvrage, vous ne trouverez pas d'autres super-héros à l'intérieur. La première partie aborde en détail la fondation par Martin Goodman de la société qui deviendra des années plus tard Marvel. La seconde partie se penche (assez succinctement) sur une trentaine d'artistes ayant forgé l'Histoire de la firme. L'autre intérêt du livre réside dans ses illustrations, qui démontrent à quel point la compagnie, surtout connue pour ses super-héros, avait d'autres cordes à son arc : western, science-fiction, polar, monstres, et même le «torture porn» avec des couvertures explicites et audacieuses pour l'époque. Sans oublier la branche magazine du groupe qui mettait en avant les stars d'alors, de Marilyn Monroe à Elvis Presley. Uniquement disponible en anglais hélas.

HOLLYWOOD

UNE CONQUÊTE AU LONG COURS

Si les super-héros de Marvel incarnent aujourd'hui le blockbuster par excellence, le chemin vers les salles obscures n'a pas été un long fleuve tranquille. Avant d'apparaître, sous la forme d'un clin d'œil récurrent, dans ces productions, Stan Lee a tenté pendant des années de convaincre du potentiel cinématographique (et télévisuel) de ses créations.

En 1978, Stan Lee déclare dans une interview : *«J'aurais dû quitter le milieu des comics il y a vingt ans. J'aurais aimé faire des films, être un réalisateur ou un scénariste. Travailler dans le divertissement mais avec de plus gros moyens»*. Le destin en aura décidé autrement. Et surtout aura attendu que Monsieur Marvel approche des 80 ans pour que ses super-héros explosent enfin au cinéma.

La première vraie adaptation a lieu pour le petit écran en septembre 1966. Le studio canadien Grantray-Lawrence produit l'animé *«The Marvel Super Heroes»*. Les 65 épisodes (qui seront diffusés en l'espace de trois mois) optent pour la route la plus courte possible, avec simplement des photocopies des planches déjà existantes qui permettent de générer une animation très rudimentaire. À l'automne 1967, Hanna-Barbera propose sa version des Quatre Fantastiques. Spider-Man (avec notamment Ralph Bakshi) bénéficie également des honneurs de la petite lucarne. Mais Lee n'a que peu son mot à dire sur ses productions. Ce qui l'agace profondément. *«À l'époque, les télévisions voulaient faire plaisir à leurs annonceurs et ceux-ci visaient, avec les super-héros, les enfants. Or, j'étais persuadé qu'il était possible de s'adresser à un public plus mature»*. Pour lui, les règles de transposition d'un support à un autre n'existent pas. *«Je suis persuadé que le public qui regarde la télé n'est pas forcément le même que celui qui achète les comics. Et vice-versa»*.

WA-HOOOO!
"MARVEL SUPER-HEROES"
are coming your way on TV!
THE GREATEST ARRAY OF COMIC BOOK SUPER STARS EVER TO BLAST THEIR WAY INTO MILLIONS OF TELEVISION HOMES!

Avant le cinéma, les super-héros Marvel ont quitté les pages des comics pour œuvrer dans l'animation

Au début des années 70, les droits du catalogue Marvel sont vendus par Chip Goodman (fils de Martin, fondateur de la compagnie) au producteur Steve Lemberg, qui prétend n'avoir eu à signer qu'un chèque d'un montant de 2500 $. *«Chip m'avait donné les droits sur tous les comics»*, raconte l'heureux élu. *«Le contrat faisait vingt pages détaillant les options possibles. Je pouvais faire tout ce que je voulais»*. Avant d'envisager de conquérir le cinéma, il réfléchit à des comédies musicales et des pièces destinées à la radio (c'est ainsi que Bill Murray prêtera sa voix à Johnny Storm). Résultat : le 5 janvier 1972, Lee (qui a alors redéménagé pour revenir au cœur de New York) est sur la scène du Carnegie Hall (prestigieuse salle de concert) dans un spectacle hybride, mélangeant morceaux musicaux, sketches et lectures. Alain Resnais, proche de Lee, ou encore l'écrivain Tom Wolfe, acceptent d'y prendre part, ainsi que la femme et la fille de Lee, venues pour réciter un poème. Ce show étrange et inclassable a lieu dans une triste indifférence. Lemberg ira même jusqu'à produire en 1972 un disque de rock consacré à Spider-Man. Son ambition de monter un opéra-rock basé sur les super-héros Marvel n'ira pas à son terme.

Hulk à la télévision

À la fin des années 70, Marvel tente un autre mélange peu orthodoxe : s'associer avec la maison de disque Casablanca Records pour faire naître une chanteuse super-héroïne, dont les aventures seraient décrites sous la forme de comics, mais qui aurait aussi une existence «réelle» avec une artiste s'engageant à sortir des albums. Il fut également question d'un film baptisé *Disco Queen* (Grace Jones et Bo Derek furent sur les rangs). Seule survivra la version papier, qui prendra le nom de Dazzler et intégrera les rangs des X-Men.

Si le passage de Hulk à la télévision fut un succès, Stan Lee n'apprécia guère l'adaptation de Spider-Man

« SPIDER-MAN N'AVAIT AUCUNE PERSONNALITÉ ET PAS D'HUMOUR. LA SÉRIE ÉTAIT MAUVAISE, SANS RYTHME. C'ÉTAIT UNE ABOMINATION » STAN LEE

Ce n'est pas exactement la trajectoire que Lee avait planifiée. «Avant que le phénomène ne se développe, je disais à ceux qui possédaient Marvel : *«Nous devons adapter ces héros au cinéma». Mais la réponse était toujours la même : «Si cela ne marche pas, l'échec se répercutera sur la vente des comics. C'est un trop grand risque».*

Un premier pas est néanmoins franchi à la télévision à la fin des années 70, où DC œuvre déjà avec *«Wonder Woman»*. L'Homme-araignée se voit offrir, avec *«The Amazing Spider-Man»*, une adaptation en prises de vues réelles en 1977. À l'époque, Lee exerce son droit de réserve. Il sera beaucoup moins mesuré après l'arrêt de la série, qui ne durera que deux saisons et quatorze épisodes. *«Spider-Man n'avait aucune personnalité et pas d'humour. La série était mauvaise, sans rythme. C'était une abomination. J'étais censé être consultant mais personne ne m'écoutait»*. À noter que le costume rouge et bleu était déjà apparu en «live» dès 1974 dans de nombreux épisodes de l'émission pédagogique destinée aux enfants «The Electric Company» (animée notamment par un certain Morgan Freeman).

Lee pense heureusement que la machine est en marche grâce à Universal. Le studio est persuadé d'avoir fait une excellente affaire en sécurisant, pour seulement 12500 $, les droits télé de douze super-héros de son choix. Frank Price, à la tête de la branche télévision d'Universal, tente de convaincre CBS du bien-fondé de son investissement. Parmi les personnages choisis par la chaîne : Hulk. Porté par le duo Bill Bixby et Lou Ferrigno, *«L'incroyable Hulk»* est une indéniable réussite. Selon Lee, *«on la doit surtout à celui qui s'est chargé de l'adaptation, Ken Johnson, qui s'est montré intelligent»*. Il ne propose pas une simple transposition calquée sur le matériau originel mais adapte le comic à un public plus adulte, faisant de David Banner (et non Bruce) un vagabond multipliant les rencontres et devant se cacher en raison de son fardeau. Lee poursuit : *«Ken a compris par exemple qu'il ne fallait pas faire parler Hulk, ou encore qu'il suffisait qu'il n'apparaisse que quelques minutes, laissant la place pour des enjeux plus matures. Bill Bixby était un acteur charismatique, qui portait la série sur ses épaules. Et Lou Ferrigno était le choix parfait pour devenir le Géant vert»*. Le phénomène (difficile d'oublier ces métamorphoses annoncées par les yeux exorbités de Banner) durera cinq saisons, avant une brève renaissance (avec un format de 1h30), à la fin des années 80, avec la participation notamment de Thor et Daredevil.

DC prend les devants

Des téléfilms consacrés à Captain America (qui possède désormais une moto futuriste avec le bouclier du héros faisant office de pare-brise) verront le jour, ainsi qu'un pilote sur Doctor Strange, qui n'aura pas de suite. Lee fait le dur apprentissage du fonctionnement des chaînes de télévision et d'Hollywood, où les projets mettent énormément de temps à se concrétiser, la plupart n'aboutissant jamais. Une situation qui génère de la frustration chez un homme habitué à travailler vite. Au même moment, une autre série d'animation sur les Quatre Fantastiques (où la Torche Humaine, dont les droits sont détenus par Universal, est remplacé par un droïde appelé H.E.R.B.I.E., créé par Kirby) est mise sur pied pour NBC, réseau avec lequel Lee tente une approche pour adapter le Surfeur d'argent.

Marvel n'hésite pas à faire la promotion de ses super-héros en achetant régulièrement des pages entières de publicité dans «Variety» (la revue de référence de l'industrie) vantant le potentiel de ses créations. Dans l'autre camp, DC et la Warner ont déjà dégainé avec un *Superman* qui fait l'événement en amassant près de 300 M$ dans le monde. En 1980 (quelques mois auparavant, un cambriolage traumatisant à son domicile pour une valeur estimée à 100 000 $ le convainc une fois pour toutes de changer d'air), Lee quitte la Côte Est pour s'installer en Californie. Il occupe la direction de Marvel Productions, chargé de mettre sur pied des projets audiovisuels. Il engage notamment David H. DePatie, vétéran de l'animation, pour le seconder, permettant à d'autres productions animées (pas toujours liées aux super-héros) de voir le jour.

L'objet de son désir se refuse toujours à lui : le cinéma. Une conquête qu'il a pourtant entreprise il y a longtemps. À la fin des années 60, il forge une improbable amitié avec Alain Resnais. Au printemps 1971, Lee va jusqu'à mettre de côté son activité d'auteur de comics pour Marvel afin de rédiger pour le cinéaste un scénario à résonnance écologique appelé *The Monster Maker*. Lee précise : *«Il s'agissait d'un script plutôt réaliste mais avec des contours fantastiques autour d'un producteur de films qui transcende ses frustrations en tentant de résoudre le problème de la pollution»*. Des démarches ont lieu pour trouver des partenaires financiers. *«Nous l'avons présenté à un*

producteur, Martin Ransohoff, qui dirigeait la compagnie Filmways. Il a dit : «J'aime le scénario mais il faut couper la moitié des dialogues». Je n'avais pas pris conscience qu'il fallait faire court quand on écrivait pour le cinéma. J'étais donc prêt à le faire. Mais Alain est intervenu et a lancé : «Stan ne changera pas une seule ligne». J'aimais Alain, c'était un puriste. Il voulait faire le film tel qu'il était écrit. Il n'aimait pas spécialement les comics mais il m'appréciait et nous échangions beaucoup. Il était d'abord venu aux États-Unis pour savoir si une adaptation de Spider-Man était possible. Il est le premier à avoir eu cette idée. Mais il n'a trouvé personne pour le suivre».

De nombreuses déconvenues

À l'été 1979, Lee collabore (sans succès) avec Lloyd Kaufman (fondateur de Troma) sur *The Night of the Witch*, s'intéressant au sort d'une sorcière s'en prenant à des criminels. La première moitié des années 80 offrent leur lot de discussions : il est question d'une série télé live pour Daredevil, d'un film sur Doctor Strange (scénarisé par Bob Gale, fidèle associé de Robert Zemeckis) avec Tom Selleck, et même d'une œuvre consacrée à Wolverine (avec, dans le rôle-titre… Bob Hoskins). Le producteur Irwin Allen, spécialiste des films-catastrophe, s'intéresse lui à la Torche Humaine. Une compagnie canadienne, Nelvana, parvient, quant à elle, à négocier les droits pour une version sur grand écran des X-Men. Lee travaille également sur des projets ne concernant pas forcément ses propres créations, dont *Buck Rogers* (sur lequel Roy Thomas fut impliqué dès les années 70), ou d'autres aux titres évocateurs comme *Decathlon 2020* ou *The Menace of the Mandroid*.

« LES GARS DE NEW WORLD VEULENT ALLER PLUS LOIN AVEC MARVEL, TOUT COMME MOI » STAN LEE

À l'été 1986 sort dans les salles *Howard The Duck*. Les aventures absurdes de ce canard humanoïde, né en 1973 dans les pages de Marvel, passionnent le lecteur au point que Lucasfilm s'empare des droits pour en tirer une coûteuse adaptation. Pour Lee, une œuvre orchestrée par l'inventeur de *Star Wars* et le producteur de la saga *Indiana Jones* ne peut pas manquer sa cible. À l'époque, il définit le film comme *«le nouveau phénomène de George Lucas qui va conquérir tout le pays»*. L'échec sera retentissant.

La même année, la maison-mère Cadence Industries vend Marvel pour 46 M$ à New World Pictures, qui fut quelques années auparavant la propriété de Roger Corman. Lee y croit à nouveau et s'adresse ainsi à ses lecteurs : *«Les gars de New World veulent aller plus loin avec Marvel, tout comme moi. C'est pour cela qu'ils nous ont achetés ! Ils ont envie de faire des films et des séries télé explosifs basés sur tous vos personnages favoris»*. La légende veut que le coprésident de la firme, Robert Rehme (un ancien d'Universal), pensait avoir acheté Superman… Une tentative a lieu en 1989 avec *Punisher*, Dolph Lundgren prêtant ses muscles au justicier Frank Castle. Son jeune scénariste, Boaz Yakin, prétend avoir appelé lui-même la maison de production pour suggérer ses idées : *«Ils ne savaient même pas que le Punisher existait !»*. L'année suivante, *Captain America* (interprété par Matt Salinger, engoncé dans un costume ridicule), réalisé par Albert Pyun et produit par l'incontournable Menahem Golan, ternit un peu plus l'image de Marvel.

James Cameron et Spider-Man

La firme est rapidement victime de gros problèmes financiers. En janvier 1989, l'homme d'affaires Ronald O. Perelman se porte acquéreur pour 82,5 M$. Une somme conséquente mais justifiée selon lui : *«C'est un mini-Disney en termes de propriété intellectuelle»*. Il ne croit pas si bien dire… Lee, toujours persuadé qu'un autre avenir est possible pour ses super-héros, se veut enthousiaste : *«Cette transaction m'excitait. Marvel était possédé par une personnalité riche, qui détenait un*

conglomérat d'entreprises. Je pensais que nous aurions enfin les moyens de rivaliser avec notre concurrent DC, qui bénéficiait de l'appui de la Warner». Le rachat s'accompagne d'une excellente nouvelle financière puisqu'il voit son salaire tripler.

New World pense donner une suite à *Punisher* et offrir le rôle de Miss Hulk à Brigitte Nielsen, dont la carrière sur grand écran a commencé dans *Kalidor - La légende du talisman*, où elle incarne Red Sonja, une guerrière née en 1973 dans les pages du comic «Conan Le Barbare». Mais la plus grosse prise potentielle a pour nom James Cameron. Le réalisateur se montre intéressé d'abord par les X-Men avant de jeter son dévolu son Spider-Man. *«J'étais aux anges quand j'ai appris la nouvelle»*, se délecte Lee. *«Je l'ai rencontré plusieurs fois et plus nous en parlions plus ma confiance augmentait»*. Mais les droits autour du personnage sont piégés dans une inextricable toile juridique. En 1975, Golan s'en porte acquéreur, d'abord pour cinq ans. Puis ceux-ci voyageront de main en main en raison de multiples rachats successifs de différentes entités. Dont la Columbia et Carolco. Tout cela traînera de longues années devant les tribunaux, avant que Sony n'obtienne gain de cause. De son côté, Lee tente sa chance en lançant sa propre société. *«Un ami, Larry Shultz, m'a rappelé que mon contrat me permettait de travailler pour le cinéma et la télévision tout en conservant mes activités auprès de Marvel. Nous avons alors lancé Lee-Shultz Productions, développant notamment plusieurs concepts pour le petit écran»*. L'association fera long feu.

Perelman poursuit ses investissements, achetant la société Fleer (qui fabrique des cartes de sports à collectionner) et signe un accord avec une marque de jouets pour créer des figurines à l'effigie des super-héros. La compagnie, baptisée Toy Biz, dirigée par Ike Perlmutter et Avi Arad, va jouer un rôle majeur dans le destin de Marvel. Tout d'abord avec le lancement de Marvel Films, en 1993, qu'Avi Arad gère. Il est alors question que Wesley Snipes se glisse dans la peau de Black Panther et que Wes Craven prenne en charge Doctor Strange. Arad parvient également à négocier avec la Fox au sujet des X-Men. Il apprend qu'un film consacré aux Quatre Fantastiques, produit par Roger Corman et l'Allemand Bernd Eichinger, est en phase de montage. Estimant que la production peut perturber son plan de bataille, il met deux millions de dollars sur la table pour empêcher sa sortie. *«Ce film n'aurait jamais dû voir le jour»*, estime Lee. *«La production a été lancée à la va-vite car les droits d'adaptation touchaient à leur fin»*.

« IL N'Y A PAS TANT DE PERSONNAGES DE FICTION QUI RÉSISTENT À L'ÉPREUVE DU TEMPS. JE SUIS SÛR QUE SPIDER-MAN VAUT À LUI SEUL UN MILLIARD DE DOLLARS » AVI ARAD

Avi Arad, ici aux côtés de Stan Lee, fut l'un des artisans majeurs de la stratégie Marvel au cinéma

Avi Arad en homme-clé

En 1995, Marvel connaît une année compliquée d'un point de vue financier. Fin 1996, ne parvenant pas à redresser la barre, Perelman est obligé de déclarer la compagnie en banqueroute. S'en suit alors une guerre pour prendre le contrôle, finalement remportée par le camp Toy Biz. *«J'ai suivi cela de loin car cet aspect-là du milieu ne m'intéresse pas»*, admet Lee. *«Mais c'était amusant de lire dans les journaux la bataille de titans qui se livrait pour prendre le contrôle d'une galaxie»*. Arad livrera un discours vibrant pour convaincre les investisseurs de se tenir de son côté : *«Il n'y a pas tant de personnages de fiction qui résistent à l'épreuve du temps. Je suis sûr que Spider-Man vaut à lui seul un milliard de dollars. Et je ne parle pas des X-Men ou des Quatre Fantastiques. Tous ces super-héros peuvent devenir des films»*.

Le producteur devient alors un homme-clé et juge que la marque est potentiellement assise sur une mine d'or. *«Quand j'ai rencontré Stan pour la première fois, j'ai eu l'impression qu'il n'y croyait plus vraiment»*, affirme-t-il. *«Il avait déjà connu trop de déconvenues avec des films qui auraient dû se faire et qui ont été annulés. Notre chance est que nous avions une nouvelle génération de cinéastes et de comédiens qui ont grandi avec ses personnages»*. Lee ne peut que retrouver le sourire en écoutant de telles ambitions. *«Même s'il a la fibre d'un homme d'affaires, Avi préfère le côté créatif de ce milieu. Et il est doué dans ce domaine. Il savait qu'il était possible de développer des choses à la fois au cinéma et à la télévision, tout en*

continuant à faire de l'animation. Nous avons appris l'un de l'autre. Il possède beaucoup d'énergie et de flair. J'ai apprécié collaborer avec lui».

Marvel Films est rebaptisé Marvel Studios en 1996. La compagnie s'associe avec New Line, pour sortir *Blade* en 1998. Le personnage (un être mi-humain, mi-vampire pourchassant les suceurs de sang), pourtant méconnu, séduit les spectateurs. La Fox n'a plus aucune raison de retenir ses X-Men (avant d'en faire de même avec Daredevil et les Quatre Fantastiques), dont le studio possède les droits depuis 1994. Les autres majors en profitent : Sony et Spider-Man, Universal et Hulk… Alors qu'en septembre 1998, Toy Biz et Marvel Entertainment Group fusionnent pour devenir Marvel Enterprises, le phénomène des super-héros sur grand écran (qui n'avait connu jusqu'ici que quelques fulgurances, à l'instar du *Batman* de Tim Burton) s'installe durablement.

Stan Lee abusé

Si Lee s'en félicite, il n'est pas directement impliqué dans le phénomène. Mais ne reste pas inactif pour autant. En janvier 1999, il s'associe avec Peter Paul et fonde Stan Lee Media. Le but : développer, notamment sur Internet, un univers nouveau de super-héros. *«J'avais conscience qu'Internet allait devenir un support majeur pour le divertissement donc j'étais très excité à l'idée de me lancer dans cette aventure»*, déclare Lee qui recrute une équipe pour tenter d'arriver à ses fins. Il n'est pas autorisé à utiliser ses précédentes créations, qui appartiennent à Marvel, mais peut en inventer de nouvelles sous sa propre bannière.

De son côté, Marvel a tout intérêt à conserver de bonnes relations avec Lee, pour qu'il continue à incarner la marque. La première offre qu'il reçoit est vécue comme un affront. *«Le salaire à vie que je touchais se transformait en deux ans de contrat. J'ai alors pris conseil auprès d'un avocat, Arthur Lieberman. Je ne rentrerai pas dans les détails sordides, mais nous avons pu entamer une négociation»*. Perlmutter reverra sa copie pour proposer un revenu très confortable à l'artiste, une pension pour sa femme (de 500 000 $ par an), ainsi que 10 % des profits générés par les futures productions Marvel au cinéma et à la télévision.

En 1998, *Blade* a préfiguré la vague des super-héros sur grand écran, qui a véritablement pris forme avec *X-Men* en 2000

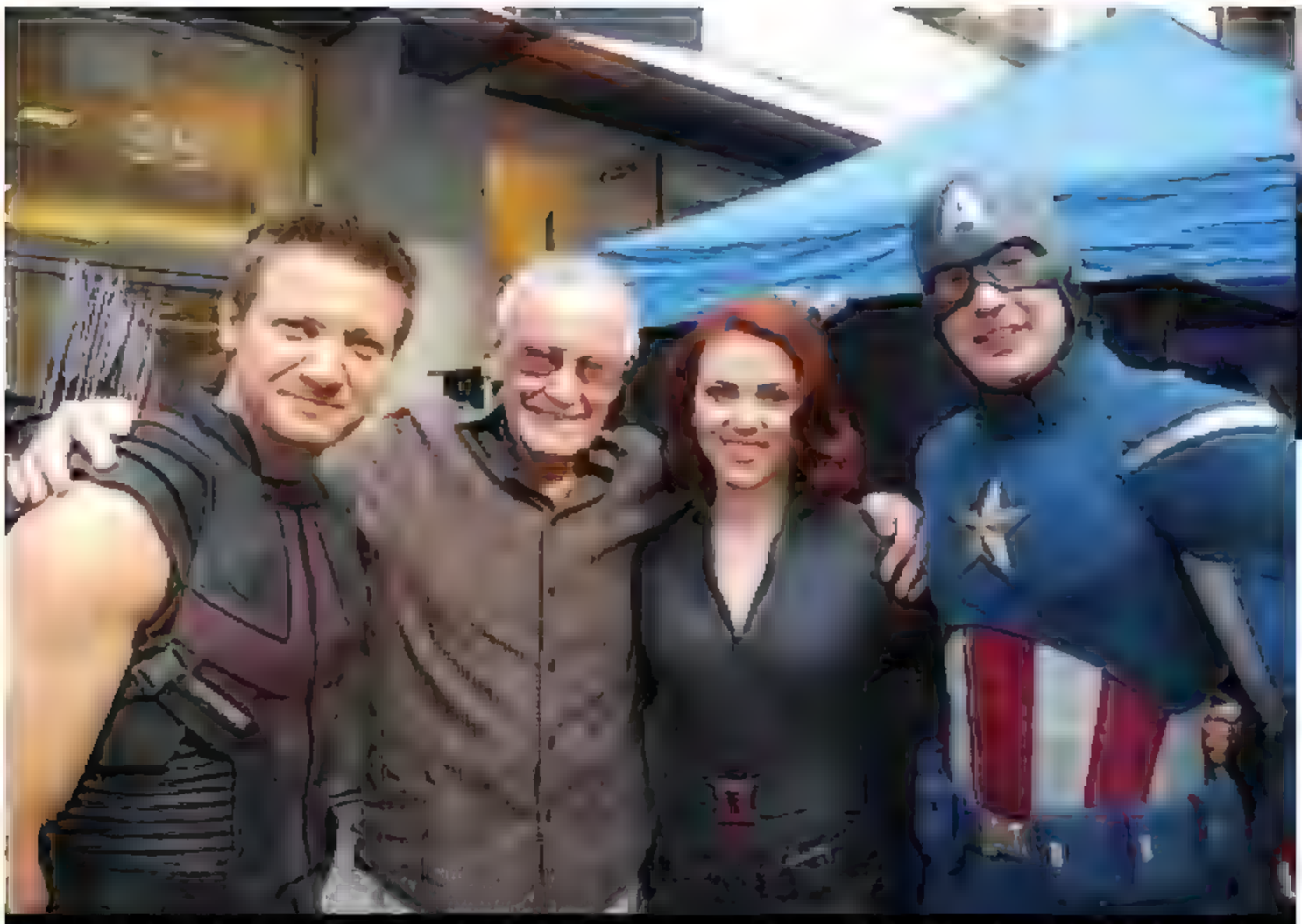
L'auteur monnaie la puissance de son image et a d'autant plus intérêt à assurer ses arrières que les différents projets de Stan Lee Media n'aboutissent pas, ou n'obtiennent pas le succès espéré. Tout périclite quand Peter Paul est rattrapé par la justice pour malversations (imitant notamment la signature de Lee sur plusieurs documents). Les 150 employés perdent leur travail lors de la banqueroute en décembre 2000. Le responsable s'enfuit au Brésil (avec un prêt de 250 000 $ octroyé par Lee lui-même) avant d'y être arrêté en août 2001, où il restera deux ans en prison puis sera extradé vers les États-Unis. *«Plus jamais je ne ferai confiance à quelqu'un de manière aussi stupide»*, lance Lee, qui voit sa réputation salie. Pour beaucoup, cet échec prouve que lorsqu'il n'est pas bien entouré, il n'a plus l'aura dont il aime se parer. Que Stan Lee est plus une marque qu'un artiste. Il tente de se relancer en 2001 en fondant POW! (pour Purveyors of Wonder), avec Arthur Lieberman, son ami et avocat. À nouveau, il s'associe avec différents artistes sur de nombreux projets.

« LE SALAIRE À VIE QUE JE TOUCHAIS SE TRANSFORMAIT EN DEUX ANS DE CONTRAT. J'AI ALORS PRIS CONSEIL AUPRÈS D'UN AVOCAT, ARTHUR LIEBERMAN » STAN LEE

La révolution du MCU

Il s'apprête à fêter ses 80 ans et déborde toujours d'énergie. Qu'il utilise notamment pour intenter un procès à Marvel, estimant ne pas avoir reçu ce que son contrat de 1998 prévoit. L'affaire sera réglée en avril 2005, Lee touchant un chèque évalué aux alentours de 10 M$. Un accord qui mit fin également à l'éventuelle part des bénéfices touchés par Lee sur les gains des productions Marvel. En 2005, le Marvel Cinematic Universe n'existait pas encore et il était impossible de prédire le raz-de-marée qui allait s'abattre sur le box-office international. Ses déboires avec Stan Lee Media l'entraînent devant les tribunaux pour diverses procédures à partir de 2007 où chacun des camps (les nouveaux dirigeants de Stan Lee Media d'un côté, Stan Lee de l'autre, Marvel Entertainment étant également concerné) s'accuse mutuellement, autour notamment de la question de la propriété intellectuelle des super-héros. Une autre ombre viendra noircir le tableau : certains de ses proches seront accusés d'avoir profité de sa fragilité à la fin de sa vie. Dont Keya Morgan, son manager, Max Anderson, qui gérait les interventions de Lee dans des conférences et conventions, et l'une de ses infirmières, Linda Sanchez.

Mais pour le grand public, Stan Lee est une sorte de «papy geek» qui profite à plein d'un succès colossal qu'il a appelé de ses vœux durant tant d'années. La bascule a définitivement lieu au milieu des années 2000. Marvel Studios obtient un prêt de 525 M$ lui permettant de produire ses propres films tout en signant un contrat de distribution avec la Paramount portant sur huit ans



Stan Lee entouré de Jeremy Renner (Hawkeye), Scarlett Johansson (la Veuve noire) et Chris Evans (Captain America)

« PERSONNE NE SAIT MIEUX QUE NOUS COMMENT DONNER VIE À NOS PERSONNAGES SUR ÉCRAN » AVI ARAD

et pouvant aller jusqu'à dix films. La firme voit la Fox (avec les X-Men) et Sony (avec Spider-Man) se remplir les poches, et estime qu'il n'est plus nécessaire de faire appel à des intermédiaires pour la suite. *«Personne ne sait mieux que nous comment donner vie à nos personnages sur écran»*, juge Arad. Iron Man, dont les droits ont été récupérés à New Line, sert de vitrine et de test avant que Thor et Captain America ne prennent le relais. Un accord est trouvé avec Universal pour Hulk. Mais Arad ne sera pas au cœur de cette mutation majeure. Le producteur David Maisel est l'artisan de cette prise d'indépendance. L'association avec Arad ne fonctionne pas. Perlmutter tranche en faveur de Maisel, poussant Arad vers la sortie, avec une compensation de plus de 50 M$. Kevin Feige prend le relais et devient la tête pensante d'un dispositif qui vise à réunir sous un même étendard tous les membres de cette galaxie : le Marvel Cinematic Universe. L'opération conquête commence. Avec l'embarquement, à l'été 2009, dans un navire amiral de luxe. Disney prend le contrôle de Marvel pour quatre milliards de dollars. Un butin a priori énorme mais qui sera remboursé plus rapidement que prévu tant le tsunami super-héroïque va atteindre des hauteurs insoupçonnées.

Lee en ambassadeur geek

Quand cette opération qui redessine le paysage de l'industrie a lieu, Stan Lee a déjà compris ce qu'Hollywood veut faire de lui : utiliser son image tel un label de qualité garantissant le produit. Quel meilleur ambassadeur que celui qui est à l'origine de ces personnages hors du commun ? L'intéressé se prête volontiers au jeu et intègre, sous la forme d'un clin d'œil, la grande majorité des films estampillés Marvel (qu'ils soient signés Fox, Sony, Disney ou autres). Si Lee est déjà apparu en 1989 dans le téléfilm, réalisé par Bill Bixby, *«Le procès de l'incroyable Hulk»* (en tant que juré), ou encore chez Kevin Smith, en 1995, dans *Les Glandeurs*, sa collection de «caméos» commence réellement en 2000 dans le *X-Men* de Bryan Singer. *«Cela a commencé de manière accidentelle»*, promet-il. *«J'étais là le jour où a été tournée la scène dans laquelle un personnage* (le sénateur Kelly, incarné par Bruce Davidson) *sort de l'eau et est regardé par tout le monde sur la plage. Bryan a dit : «Pourquoi tu ne te tiendrais pas là, tu serais un vendeur de hot-dogs». Quand Sam Raimi s'est lancé dans* Spider-Man, *il a voulu que j'intervienne également. C'est devenu une habitude».*

Parmi ses apparitions les plus «marquantes», citons : son premier rôle parlant dans le *Hulk* de 2003 aux côtés de Lou Ferrigno ; son incarnation du facteur Willie Lumpkin dans *Les Quatre Fantastiques* de 2005 puis dans la suite de 2007 quand il se voit refuser, comme dans le comic, l'accès au mariage de Reed Richards et Sue Storm ; son «imitation» de Hugh Hefner, fondateur de «Playboy» dans *Iron Man* ; en conducteur de pick-up tentant d'arracher la marteau Mjolnir à son socle dans *Thor*, en patient d'un hôpital psychiatrique dans l'opus suivant, avant qu'il ne devienne le coiffeur du Dieu du Tonnerre dans *Ragnarok* ; en vétéran alcoolisé dans *Avengers : l'ère d'Ultron* ; en DJ d'une boîte de strip-tease dans *Deadpool* ; en livreur de FedEx écorchant le nom de Tony Stark dans *Captain America : Civil War* ; en tenue spatiale jaune dans *Les Gardiens de la Galaxie 2*… Tel un symbole, sa compilation s'arrêtera avec *Avengers : Endgame*. Alors que les super-héros voyagent dans le passé, Lee apparaît (bénéficiant d'une cure de rajeunissement numérique) au volant d'une voiture dont le pare-chocs arrière arbore fièrement un autocollant sur lequel est écrit : «Nuff Said» (assez parlé), l'une des expressions favorites de l'auteur.

Un avenir radieux

Quelques longs-métrages se permettront de se passer de ses services, comme la trilogie *Blade*, le reboot des *Quatre Fantastiques* en 2015, et un bon nombre d'épisodes

Plusieurs séries télé ont sollicité Stan Lee dont *«The Big Bang Theory»*, qui célèbre l'univers geek

des *X-Men*. Ce qui peut largement se justifier pour des œuvres plutôt sombres comme *Days of the Future Past* ou *Logan*. Y intégrer un tel gimmick aurait pu provoquer une rupture de ton malvenue. Mais Lee a une autre théorie : *«S'ils ne veulent pas que je sois dans le film, c'est pour qu'il rapporte plus d'argent. En fait, une personne regarde le long-métrage et en sortant se dit : «Mais je n'ai pas vu Stan Lee. J'ai dû le manquer». Que fait-elle ? Elle achète un autre ticket pour y retourner»*. CQFD. La télévision ne sera pas en reste avec des passages dans *«Heroes»*, *«The Big Bang Theory»* ou encore, sans surprise, dans *«Les agents du S.H.I.E.L.D.»*. Il aura aussi l'honneur d'avoir sa version jaune dans *«Les Simpson»*. Plusieurs jeux vidéo l'intégreront dans leurs séquences cinématiques, en voix off, voire dans leur gameplay. Figure geek par excellence, il est le parrain qui célèbre l'avènement populaire d'une culture jusqu'ici considérée comme mineure.

Si *Avengers : Endgame* a marqué la fin d'un premier cycle de onze ans pour le Marvel Cinematic Universe, la machine va continuer à tourner à plein régime. Dans sa phase 4, qui s'étalera sur 2020 et 2021, Disney compte au cinéma sur les personnages déjà installés (une aventure solitaire pour la Veuve noire, un Doctor Strange naviguant entre différents univers, un Thor qui cède son costume et son marteau à Jane Foster) tout en invitant de nouveaux visages à la fête (le maître du Kung-Fu Shang-Chi et Les Éternels). Mais c'est surtout sur le petit écran que la révolution a lieu avec une pléiade de séries mises en chantier pour alimenter la plate-forme Disney+ : *«The Falcon and the Winter Soldier»*, *«WandaVision»*, *«Loki»*, *«Hawkeye»*...

Début 2022, *Black Panther 2* fera office de prologue pour une suite qui s'annonce plus exceptionnelle encore. Car le moment sera assurément venu pour Disney de mettre à profit son rachat de la Fox (pour 71,3 milliards de $!) avec les intégrations majeures que seront la nouvelle génération des X-Men et les Quatre Fantastiques, ceux par qui tout a commencé et qui n'ont pas encore pu compter sur une adaptation à la hauteur de leur légende. Après un passage convaincant par Netflix (qui aura brièvement mais brillamment exploité le catalogue Marvel avec *«Daredevil»*, *«Luke Cage»*, *«Jessica Jones»*, *«Punisher»* et *«Defenders»*), l'avocat Matt Murdock pourrait aussi s'imposer comme un atout considérable. Sans oublier l'incontournable Deadpool, dont la charismatique incarnation par Ryan Reynolds devrait survivre à ce changement de propriétaire. Quant à la bataille que se livre Sony et Disney au sujet de Spider-Man, les précédents épisodes ont prouvé que le feuilleton était loin d'être achevé.

Lee n'aura pas l'occasion d'assister à ce nouveau chapitre. Mais il s'en est allé alors que la notoriété de Marvel n'a jamais été aussi forte dans le monde entier. En 2011, à 88 ans, il reçut son étoile sur le Walk of Fame. Parachevant une fois pour toutes sa conquête d'Hollywood. ■

THOMAS GILBERT

NOS CONSEILS LECTURE

STAN LEE, THE MAN BEHIND MARVEL.

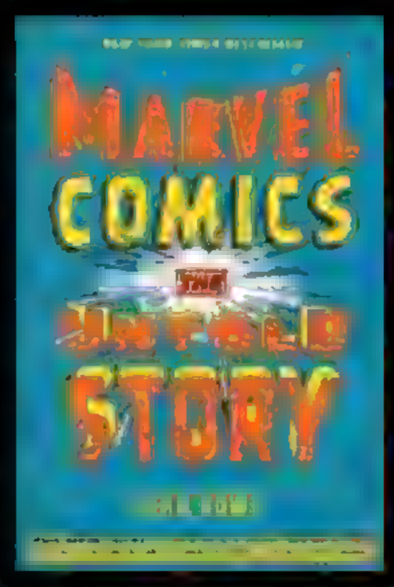
ÉCRIT PAR BOB BATCHELOR.
EDITIONS ROWMAN & LITTLEFIELD. 230 PAGES. 15 EUROS.

Parfait complément au «Homère du XXe siècle» de Jean-Marc Lainé, l'ouvrage (seulement en anglais) plonge minutieusement dans la carrière de Stan Lee, et offre au centre quelques photos en noir et blanc. Le découpage, chronologique, est classique mais efficace. À noter la présence d'un judicieux index à la fin du livre. Pour ceux qui jugeraient que 230 pages ne suffisent pas à faire le tour du parcours d'un tel monsieur, qu'ils se rassurent : une police plus grande aurait facilité la lecture et gonflé de plusieurs dizaines d'unités l'ensemble.

MARVEL COMICS, THE UNTOLD STORY.

ÉCRIT PAR SEAN HOWE. EDITIONS HARPER PERENNIAL.
486 PAGES. 20 EUROS..

C'est l'ouvrage de référence sur l'Histoire de Marvel (toujours uniquement en anglais). Tout y est : les guerres d'ego, les batailles judiciaires et financières, les anecdotes inattendues, les bons et les mauvais choix... S'il est évidemment une figure incontournable de la compagnie, Stan Lee n'est pas le seul et unique sujet de ce récit passionnant qui s'adresse autant aux initiés qu'aux novices.



DES SUPER-HÉROS PAS COMME LES AUTRES

Avec les Quatre Fantastiques, Stan Lee a permis à Marvel d'entrer dans une nouvelle dimension. Suivront Hulk, Spider-Man, Thor, Iron Man, les Avengers ou encore les X-Men. Des légendes qui ont transcendé leur condition sur papier pour s'imposer comme des icônes du septième art. Retour sur leurs origines et leurs métamorphoses.

LES QUATRE FANTASTIQUES

LA NAISSANCE D'UN GROUPE ET D'UNE MARQUE

Sans eux, Marvel n'aurait pas connu le même destin. Les Quatre Fantastiques ont mis l'éditeur sur orbite. Stan Lee impose un style, avec des super-héros différents, qui n'hésitent pas à dévoiler leurs failles et à s'interroger sur le rôle qu'ils ont à jouer.

Dans l'Histoire de Marvel, il y a un avant et un après les Quatre Fantastiques. En 1959, Stan Lee et Dan DeCarlo créent le strip «Willie Lumpkin», qui raconte les gentilles aventures d'un facteur de province (dont le visage d'origine n'est pas sans rappeler Tintin). Ils ne savent pas encore qu'il s'agira du futur postier (dans une version plus âgée) de Reed Richards, Sue Storm, Ben Grimm et Johnny Storm, qui apparaîtra à partir du n°11 (février 1963). Quelques mois plus tard, Lee se penche sur un certain Doctor Droom, un sorcier barbu et chauve, spécialisé dans l'hypnose. S'il sera éclipsé ensuite étant donné sa ressemblance avec le futur Doctor Strange, difficile de ne pas mentionner la proximité sonore avec le Doctor Doom (Fatalis en français), ennemi majeur des Quatre Fantastiques. Né dans «Amazing Adventures» n°1 (juin 1961), il est considéré comme la première vraie collaboration entre Stan Lee et Jack Kirby (avec la participation active de Steve Ditko) dans le domaine des super-héros.

Ces prémices n'auraient abouti à rien sans... une partie de golf. D'après Lee, Martin Goodman, patron de ce qui s'appelle à l'époque encore Atlas, tape la balle avec Jack Liebowitz, directeur de National Comics (qui n'est autre que DC). Ce dernier évoque sa satisfaction au sujet des chiffres de ventes d'une nouvelle revue, «Justice League of America», qui réunit plusieurs super-héros de son catalogue sous une même bannière (associés pour la première fois en mars 1960 dans «The Brave and the Bold»). D'autres sources affirment que le partenaire de jeu aurait été une autre connaissance de Goodman. Le résultat est le même : il s'empresse de s'adresser à Lee à qui il demande de fonder une équipe de super-héros. *«L'après-midi même où il m'en a parlé, j'allais lui annoncer que je quittais la compagnie»*, jure l'auteur. *«Mais il était tellement excité que j'ai décidé de remettre cela à plus tard»*. Goodman songe naturellement à unir Namor, la Torche Humaine et Captain America, ses trois fleurons d'alors, et pense au titre «The Righteous League» (La ligue vertueuse).

THE Fantastic FOUR
1 NOV
APPROVED BY THE COMICS CODE AUTHORITY
M! C
E--I CAN'T TURN INVISIBLE FAST ENOUGH! HOW CAN WE STOP THIS CREATURE TORCH?
JUST WAIT AND SEE, SISTER! THE FANTASTIC FOUR HAVE ONLY BEGUN TO FIGHT!
FEATURING "THE THING!" "MR. FANTASTIC!" "HUMAN TORCH!" "INVISIBLE GIRL!" TOGETHER FOR THE FIRST TIME IN ONE MIGHTY MAGAZINE!
THE THREE OF YOU CAN'T DO IT ALONE! IT'S TIME FOR THE THING TO TAKE A HAND!
IT'LL TAKE MORE THAN ROPES TO KEEP MISTER FANTASTIC OUT OF ACTION!

La couverture du premier numéro de «Fantastic Four», paru à l'été 1961, met avant les pouvoirs de cette équipe qui va changer le visage de Marvel

« LE PREMIER NUMÉRO DE « FANTASTIC FOUR » A CHANGÉ MA VIE » GERRY CONWAY

Des personnalités avant tout

Lee a une autre idée en tête. *«C'était une opportunité pour créer un univers différent, avec des personnages qui agissent comme de vrais individus. Je voulais être le plus imaginatif possible, en évitant de recycler des intrigues déjà vues mille fois, et en n'insultant pas l'intelligence de lecteurs plus âgés. J'ai passé plusieurs jours à poser des millions de notes avant d'arriver à cette structure à quatre personnages»*. Jack Kirby, celui qui dessine plus vite que son ombre, se présente comme un allié naturel dans ce projet. *«Je ne lui en ai parlé qu'une fois l'idée bien en tête. Il était le meilleur pour dessiner cet univers. Il avait cette capacité incroyable à visualiser des scènes fortes, à rendre sur papier ce qui trottait dans son imagination»*.

Les super-pouvoirs attribués au quatuor ne sont pas forcément originaux : le scientifique Reed (Red en français) Richards (dont le nom aurait été en choisi en raison de la deuxième maison de Lee et de sa femme à Hewlett Harbor, située au 226 Richards Lane) a été précédé par d'autres

AHHH-CHOOO!
GESUNDHEIT! LET'S GO! THE NATIVES ARE TOO RESTLESS TODAY!
NUTS! I STUBBED MY LITTLE TOE ON THE CURB!
THIS IS A DAY THAT'LL LIVE IN INFAMY!
BOY! IF SPIDER-MAN EVER LEARNS ABOUT THIS, I'LL NEVER HEAR THE END OF IT!

individus aux corps élastiques comme Thin Man ou Plastic Man ; Susan Storm (Jane en français) est une femme invisible (même si ses capacités ne s'arrêtent pas là), un concept déjà largement popularisé par H.G. Wells ; Ben Grimm (dit la Chose), au corps de pierre, est un héritier des monstres d'antan (et préfigure Hulk) ; et Johnny Storm, capable de prendre feu, n'est pas la première Torche Humaine. *«Je l'ai empruntée à Carl Burgos»*, reconnaît Lee. *«Mais la sienne était un androïde alors que j'en ai fait un adolescent, avec un certain caractère»*. La force du groupe tient surtout aux liens qu'ils entretiennent : Johnny et Susan sont frère et sœur, Reed et Susan sont un couple en gestation, Ben et Johnny ne cessent de se chamailler... *«Il fallait des pouvoirs, mais surtout des personnalités qui se complètent. C'étaient leurs relations qui devaient servir de moteur aux récits. Une fois les personnages bien établis dans mon esprit, il était plus facile de rédiger des histoires»*.

Une famille dysfonctionnelle

Le premier numéro, une aventure divisée en quatre parties, est daté de novembre 1961 mais est publié en août. Le magazine est lancé malgré les contraintes de parutions (huit titres par mois) imposées par la société de distribution, Independent News. Or, à cette période, aucun autre titre d'Atlas n'est annulé pour lui faire de la place. *«Le premier numéro de «Fantastic Four» a changé ma vie»*, n'hésitera pas à affirmer Gerry Conway, futur scénariste de comics qui, du haut de ses 9 ans, figure alors dans la cible idéal. *«Après l'avoir lu, j'ai soudain su ce que je voulais faire de ma vie»*. Cet opus original est construit de manière non linéaire avec une première partie qui met en avant le «danger» que représente le groupe : Sue Storm qui sème la panique au sein de passants bousculés par quelque chose qu'ils ne distinguent pas ; la Chose qui détruit tout sur son passage (portes, trottoir, voiture) ; la Torche Humaine qui fait fondre le véhicule qu'un garagiste bichonnait avant d'être poursuivi par des avions de chasse ; Reed Richards qui, avec ses bras, stoppe un missile lancé par ces derniers. Ce n'est qu'ensuite qu'est décrit l'origine des pouvoirs du groupe et la façon dont cette équipe qui se chamaille va devoir s'unir pour combattre son premier ennemi : Mole-Man (L'Homme-taupe).

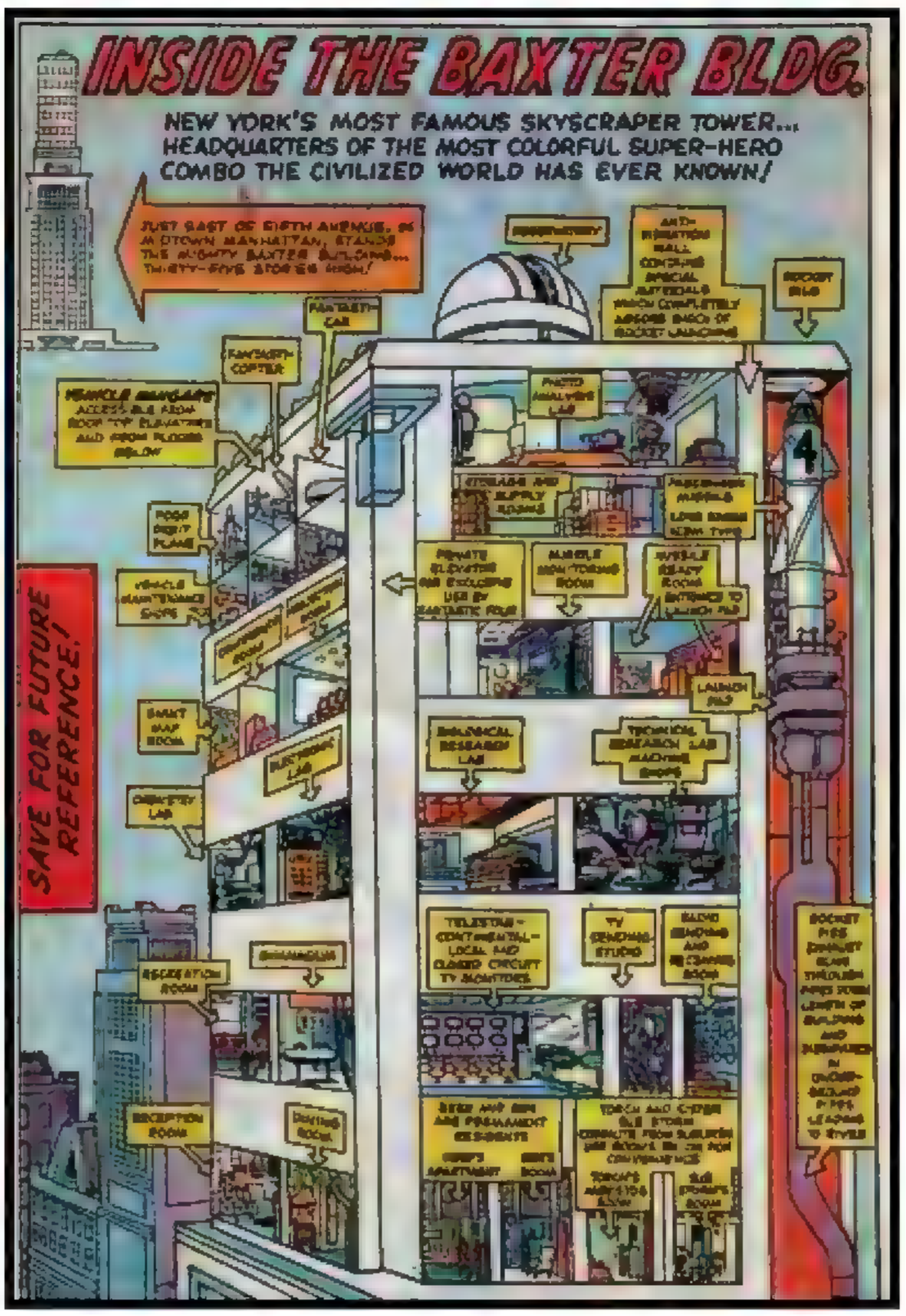
Lee aime définir le groupe comme une famille dysfonctionnelle (le côté soap opera est assumé, les péripéties du couple Reed et Sue faisant partie intégrante des intrigues). Leurs pouvoirs, perçus comme un traumatisme qu'il faut encaisser, ne sont pas une bénédiction, plutôt un fardeau. Ils doivent les appréhender et comprendre comment les exploiter. C'est la marque des super-héros labellisés Stan Lee qui vont déferler : des gens «normaux», la plupart intégrés dans la vie réelle (il existe évidemment des exceptions) et dont le destin bascule. *«J'étais certain d'une chose : je ne voulais pas, contrairement à ce qui se faisait habituellement, qu'ils possèdent une identité secrète. Personnellement, si j'avais eu des super-pouvoirs, je m'en serais vanté !»*. L'idée fut néanmoins un temps envisagée de leur faire porter des masques.

THE INSTANT THE WALL HAS BEEN SAFELY CLEARED, SUE DROPS THE INVISIBLE SHIELD AND THE FANTASTIC FOUR THUNDER TOWARDS THE RAGING MOLE MAN!
I'LL HOLD THESE KEWPIE DOLLS BACK, REED! YOU AND THE TORCH GRAB BIG MOUTH!
CAREFUL, JOHNNY... HE'S TUGGING AT THAT LONG SASH... IT MUST CONTROL A DEFENSE DEVICE!
AW, HE DOESN'T SCARE ME, REED! HE'S LICKED AND HE KNOWS IT!
THINK SO, YOU YOUNG FOOL? JUST WATCH...

THE WORLD'S GREATEST COMIC MAGAZINE!
12¢
The Fantastic Four
12 MAR.
AT LAST!!! the FANTASTIC FOUR meet THE HULK!
THE HULK IS NEARBY! I CAN FEEL IT!
ANOTHER SECOND AND I'LL DESTROY THEM ALL!!
A BOOK-LENGTH EPIC!! NEED WE SAY MORE?!!

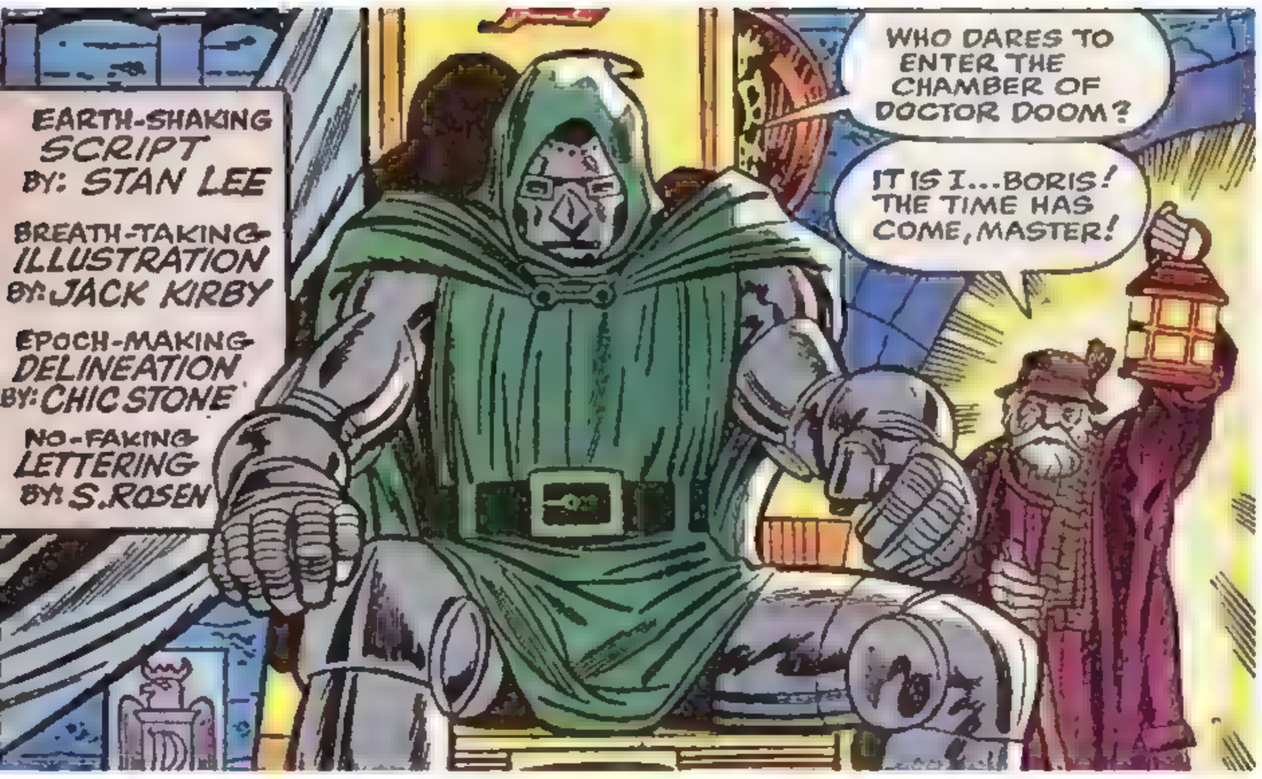
Si les chiffres de ventes ne tombent pas tout de suite, un autre indice permet de flairer le succès. *«Nous n'étions pas confiants au début»*, avoue Lee. *«Ce n'est qu'après la lecture des nombreux courriers que nous recevions que nous avons compris que le comic était en train de devenir un divertissement de masse, que nous remplissions une mission de service public !»*. Les costumes bleus flanqués du logo 4 ne seront portés qu'à partir du troisième numéro (la Chose se contentera d'un short pour conserver son apparence rocailleuse et orange distinctive). Lee se sent pousser des ailes et n'hésite pas à faire apparaître la mention «The Greatest Comic Magazine in the World» (le plus grand comic du monde). *«Je savais que cela pouvait paraître prétentieux, mais cela permettait d'attirer encore un peu plus l'attention»*. Le groupe s'installe dans son célèbre QG, le Baxter Building, dont la BD présentera un plan précis (sous la forme d'une découpe verticale) de l'aménagement qui fascinera le lecteur. La ville fictive de Central City disparaîtra au profit de New York.

« CE N'EST QU'APRÈS LA LECTURE DES NOMBREUX COURRIERS QUE NOUS RECEVIONS QUE NOUS AVONS COMPRIS QUE LE COMIC ÉTAIT EN TRAIN DE DEVENIR UN DIVERTISSEMENT DE MASSE, QUE NOUS REMPLISSIONS UNE MISSION DE SERVICE PUBLIC ! » STAN LEE


INSIDE THE BAXTER BLDG.
NEW YORK'S MOST FAMOUS SKYSCRAPER TOWER... HEADQUARTERS OF THE MOST COLORFUL SUPER-HERO COMBO THE CIVILIZED WORLD HAS EVER KNOWN!
SAVE FOR FUTURE REFERENCE!

Le courrier afflue

À l'époque, la lutte pour la conquête de l'espace bat son plein entre les États-Unis et l'URSS. Il n'est donc pas surprenant de voir le quatuor s'envoler pour un voyage qui tourne mal, avec des rayons cosmiques qui vont être à l'origine des modifications de leur ADN. Lors de la préparation du premier numéro, Lee écrit que Reed Richards tient à devenir le «premier homme à atteindre Mars». Une indication qui sera corrigée car Lee, à mi-chemin entre le premier et le second degré, craint que *«les Russes aient déjà atteint Mars»* au moment de la sortie du comic. L'influence des «monster comics» est également manifeste. Notamment dans l'antagoniste qui leur est proposé, un Mole-Man entouré de créatures géantes, mais auquel le lecteur s'attache (chez Lee, l'empathie n'est pas que l'apanage des héros) de par son passé douloureux. Le deuxième volume les voit affronter la race extraterrestre des Skrulls, capables de changer d'apparence et qui prennent donc celle des Quatre Fantastiques. Mais le danger n'est pas toujours lointain. Dans les publications suivantes, leur statut de super-héros sera remis régulièrement en cause par une foule s'interrogeant sur leurs actions.


EARTH-SHAKING SCRIPT BY: STAN LEE
BREATH-TAKING ILLUSTRATION BY: JACK KIRBY
EPOCH-MAKING DELINEATION BY: CHIC STONE
NO-FAKING LETTERING BY: S. ROSEN
WHO DARES TO ENTER THE CHAMBER OF DOCTOR DOOM?
IT IS I...BORIS! THE TIME HAS COME, MASTER!

Fatalis en vedette

Dans le n°4, Namor se révèle après que Johnny Storm a brûlé sa barbe. Mais c'est un autre méchant, dans la parution suivante, qui va marquer de son empreinte la série : le Dr. Doom (ou Fatalis), un scientifique jugé plus talentueux encore que Reed Richards, mais dont l'ego va le faire basculer du mauvais côté. Son splendide design (un drapé vert imposant et solennel), signé Kirby et le coloriste Stan Goldberg, sera perçu par beaucoup comme une influence pour le futur Dark Vador. Le définissant dans le comic comme «un brillant étudiant mais intéressé uniquement par les expériences interdites», voire «la magie noire», Lee en fait *«l'un des plus grands vilains de Marvel, que ce soit dans son pouvoir, son apparence, sa personnalité et l'impact qu'il a auprès des lecteurs. Je voulais quelqu'un qui puisse se mesurer intellectuellement à Reed Richards, et pas juste un vilain qui détruit tout sur son passage».*

THE WORLD'S GREATEST COMIC MAGAZINE!
12¢
The Fantastic Four
5 JULY
"MEET... DOCTOR DOOM!"
WITH A TURN OF THIS DIAL, I SHALL DESTROY THE FOUR OF YOU, FOREVER!!
I'VE GOT TO REACH HIM! HE'S DRAINING THE AIR OUT OF THE ROOM! I CAN'T BREATHE! MY--MY STRENGTH IS EBBING!
AIR!! I GOTTA HAVE AIR!
MY FLAME IS DYING WITHOUT OXYGEN! I'M HELPLESS!
I MUST GET IN TO SAVE THEM! BUT HOW? NOW??

L'auteur tient ainsi à «justifier» psychologiquement ses actes : *«Fatalis se voit comme un type qui veut dominer le monde parce qu'il pense pouvoir faire mieux que quiconque. Il est stupéfié que des gens tentent de l'en empêcher».*Ses créateurs ne s'entendent pas sur la raison qui pousse Victor Von Doom à cacher son visage derrière un masque (qui ressemble d'ailleurs très fortement à celui que Kirby a déjà dessiné, le même mois, pour un monstre figurant sur la couverture de «Tales of Suspense» n°31). Selon Lee, l'homme est totalement défiguré. Kirby opte pour une autre explication : il n'a qu'une légère cicatrice mais son perfectionnisme l'empêche de supporter un tel défaut. Dans le film de Tim Story de 2005, Fatalis se regarde dans le miroir et voit une blessure sur la tempe qui le préoccupe, le poussant à réclamer : «Qu'on ne filme que mon profil gauche».

Dans ce même numéro est glissée une référence à Hulk puisque Johnny Storm lit un comic consacré au personnage et titille la Chose à ce sujet. Des détails qui permettent à Lee d'intégrer le récit dans une forme de réel et d'offrir des clins d'œil aux lecteurs. Dans le n°10, comme ils le feront régulièrement dans les différents comics, Lee et Kirby se mettent en scène, recevant la visite de Fatalis à la rédaction. Dans «Fantastic Four Annual» n°3, le duo se présente au mariage de Reed Richards et Sue Storm mais est refoulé à l'entrée par Nick Fury, désormais agent de la CIA. Malgré le poids de certaines intrigues, ils ne perdent jamais de vue une certaine légèreté (une rencontre avec les Beatles aura même lieu en 1965). On la retrouve dans le personnage de la Torche Humaine, qui aura droit d'évoluer temporairement en solo dans «Strange Tales» n°101 (octobre 1962). Dans «Fantastic Four Annual» n°4 (novembre 1966), Johnny Storm s'opposera à la version d'origine de la Torche Humaine, dont la mort, à la fin de l'intrigue, mettra fin à une possible confusion.

Le charismatique Surfeur d'argent est un personnage récurrent des Quatre Fantastiques et bénéficiera de son propre titre

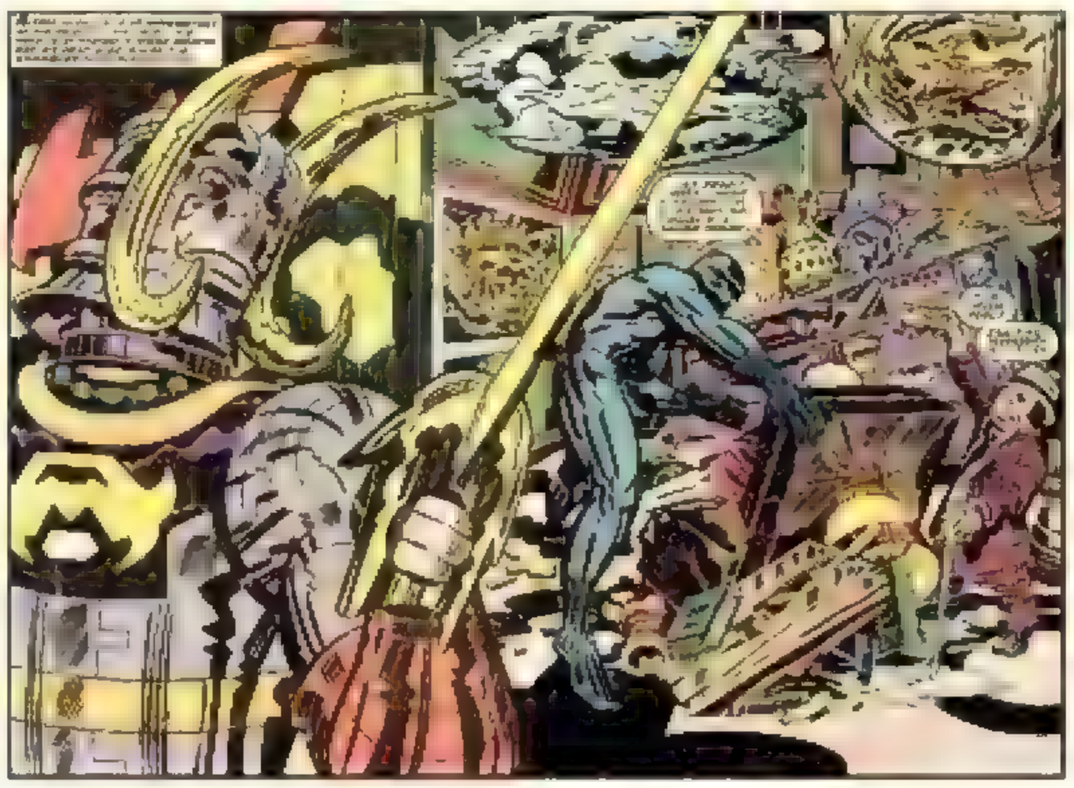
Un Surfeur d'argent fascinant

Mais la star du comic reste Ben Grimm, qui préfère parfois agir seul et ira même jusqu'à s'opposer à ses anciens partenaires. Il est celui qui s'interroge probablement le plus sur sa situation (et les responsabilités qui vont avec), assumant à certains moments sa transformation, la rejetant à d'autres. *«Il est parfois drôle, parfois grotesque»*, reconnaît Lee. *«Et aussi dangereux. Ses multiples facettes sont passionnantes à explorer»*.Dont, évidemment, sa capacité à s'embrouiller avec Johnny, ou encore à contester l'autorité de Reed. Kirby s'y identifie : *«Je suppose que je lui ressemble beaucoup* (le personnage n'hésite pas à fumer le cigare). *Je ne suis pas du genre à me défiler s'il y a de la bagarre, peu importe mes chances. Je peux sembler un peu rugueux parfois mais j'essaie d'être un homme bon»*. Lee donnera au personnage un gimmick : «It's clobberin' time !» (ça va barder). Réplique que l'on retrouve dans le long-métrage de 2005 quand Johnny active une figurine à l'effigie de la Chose et capable de prononcer ces mots.

Visuellement, Kirby profitera du titre pour innover, mêlant à ses dessins des collages où le contraste du noir et blanc et de la couleur offre une profondeur à la fois sensible et majestueuse. Si le groupe flirte avec une quantité d'autres personnages de l'écurie Marvel (citons par exemple l'apparition, en 1965, des Inhumains, dont la série télé de 2017 n'ira pas plus loin que la première saison), un être unique va s'élever au-dessus de la mêlée : le Surfeur d'argent, apparu dans le n°48, en 1966. *«Je n'y connais rien en surf. Un jour, je vois ça dans un journal. Il y a un type debout sur une planche de bois en Californie»*, raconte Kirby. *«Moi, je suis encore à New York à l'époque, et je vois ce gars qui chevauche la vague. Je trouve ça fantastique. Alors je dis : «Et pourquoi pas un personnage qui surfe sur l'univers ?»*.Il invente un soldat (qui évoluera peu à peu vers des considérations philosophiques) au service du vilain Galactus, prêt à absorber l'énergie de la Terre pour assurer sa survie.

La série connaît alors sûrement sa plus belle période, avec, après la trilogie Galactus, un n°51 considéré comme l'une des plus belles histoires de l'âge d'argent. L'opus suivant, en juillet 1966, permet de lancer Black Panther, roi du Wakanda. Puis, en 1967, naîtra «Lui», humain cosmique créé artificiellement qui portera plus tard le nom d'Adam Warlock. Avec le départ de Kirby pour DC en 1970, Lee transmet le flambeau à John Romita. *«J'ai pensé que Stan était fou quand il me l'a proposé»*, explique-t-il. *«J'ai ressenti une énorme pression car je ne me sentais pas légitime. C'était comme essayer d'élever l'enfant d'un autre»*.

C'est en 1966 qu'apparaît pour la première fois Black Panther, lors d'une année faste pour «Fantastic Four»



En 1994, Avi Arad empêche la sortie d'une adaptation des Quatre Fantastiques produite notamment par Roger Corman

En 2005 et 2007, le quatuor a droit à deux transpositions au cinéma qui participent à l'émergence du genre super-héros sur grand écran

Le film de 1994 privé de sortie

Régulièrement, le titre s'autorise des références à des grands peintres. Comme, en août 1974, John Buscema, qui s'inspire du tableau de Dali, La persistance de la mémoire, pour l'ouverture d'un chapitre de «Giant-Size Fantastic Four» n°2. Parmi les événements-clés de la mythologie des Quatre Fantastiques figure une dissolution en février 1978. Les quatre numéros qui suivront offriront des aventures individuelles aux personnages. À partir de 1984, la Chose sera remplacée (temporairement) par She-Hulk (Miss Hulk) au sein du quatuor.

La télévision s'empare du phénomène à la fin des années 70 avec une série d'animation où un droïde nommé H.E.R.B.I.E. remplace la Torche Humaine. La raison : le personnage est déjà envisagé pour évoluer en solitaire dans une autre production. Au cinéma, les Quatre Fantastiques feront une première tentative en 1994, sous la houlette notamment de Roger Corman. Le film sera stoppé avant d'arriver dans les salles par le producteur Avi Arad, qui met alors en place une stratégie visant à promouvoir les héros Marvel sur grand écran et qui comprend que ce long-métrage pourrait faire s'écrouler tout son plan. Pour les amateurs de curiosités, il circule (et se trouve facilement) aujourd'hui sur le net.

La «vraie» première adaptation voit le jour en 2005. Si elle ne s'installe pas parmi les plus grandes réussites du genre, elle est loin d'être la calamité que certains s'amusent à décrire. Le long-métrage exploite la plupart des dynamiques majeures du matériau de base : les disputes entre Johnny et Ben comme ressorts comiques ; l'opposition entre Reed et Victor dont l'ego (il se fait construire une statue à son effigie devant le building de sa société) annonce son noir destin ; la difficulté à contrôler et à accepter les super-pouvoirs qui leur sont octroyés. Sur ce point, alors que les autres cherchent à s'en séparer, Johnny, malgré son côté puéril, pose la bonne question : «Et si ses pouvoirs avaient un but ? S'ils servaient un idéal ?». Il lance à Reed : «C'est ce que nous sommes. Accepte-le. Mieux encore : profites-en». Fatalis a lui une analyse plus grandiloquente de la situation : «Le destin nous change en dieux et on devrait lui tourner le dos». Si Chris Evans incarne la Torche Humaine, ce rôle ne l'empêchera pas, quelques années plus tard, de porter le bouclier de Captain America pour une performance plus solide et durable.

Attendus dans le MCU

Reed et Sue sont d'abord présentés comme un couple ayant connu une histoire d'amour et désormais séparé, mais leurs chemins sont inexorablement appelés à se rejoindre. Deux ans plus tard, dans *Les Quatre Fantastiques et le Surfeur d'argent* (les 330 M$ récoltés par le premier film ont suffi aux producteurs pour mettre en chantier une suite), ils s'aperçoivent que leur mariage est plus médiatisé que les dérèglements climatiques provoqués par le Surfeur d'argent. «Ma vie est un cirque. Des enfants pourraient-ils être élevés dans ces conditions ?», se questionne Sue avant de se résoudre à l'évidence : «On ne peut pas fuir nos responsabilités. Le monde a besoin d'être protégé. Nous devons accepter ce que nous sommes».

Le reboot de 2015 (des recettes mondiales de seulement 168 M$, un score ridicule pour un blockbuster labellisé super-héros, qui est plus avec des figures aussi populaires), lesté de nombreux problèmes de production, scellera une forme de désamour avec le public. C'est l'une des futures tâches essentielles du Marvel Cinematic Universe. Avec le rachat de la Fox, Disney a désormais les mains libres pour intégrer les Quatre Fantastiques dans sa grandissante galaxie. Par quel biais ? En exploitant d'abord le charisme de Fatalis ? En se penchant sur les ondulations physiques et mentales du Surfeur d'argent ? Les options ne manquent pas. Sachant que c'est par eux que tout a commencé, le studio n'a aucune raison de ne pas profiter d'un potentiel cinématographique qui ne demande qu'à s'exprimer. ■

THOMAS GILBERT

L'adaptation de 2015 est considérée comme une erreur de parcours avec des recettes au box-office bien inférieures aux espérances

L'ATOUT MONSTRE

Arrêté quelques mois après son lancement, Hulk a mis du temps avant de trouver ses marques. Mais une fois sa colère exprimée, il s'est imposé comme une pièce maîtresse de l'édifice Marvel. Ou comment faire d'un monstre un héros.

SLOWLY, PONDEROUSLY, FROM OUT OF THE WRECKAGE, A HEAD EMERGES! BUT, NOT THE SENSITIVE, CLEAN-CUT HEAD OF DR. BRUCE BANNER! NO-- THIS IS THE BRUTISH, MENACING HEAD OF--THE HULK!!

Jamais avare d'anecdotes, Stan Lee raconte : *«Je me souviens du visage de Martin* (Goodman, patron de Marvel) *quand je lui ai dit, après le succès des Quatre Fantastiques, que le prochain comic ne concernerait pas une équipe, mais un monstre. Il m'a tourné le dos et est parti, pensant sûrement que je plaisantais»*. «The Incredible Hulk» paraît en mai 1962. À l'intérieur, on y découvre le scientifique Bruce Banner, involontairement exposé à des rayons gamma et qui se transforme, sans pouvoir se contrôler, en créature surdimensionnée et hargneuse. *«Créer un héros à partir d'un monstre m'apparaissait comme un défi intéressant»*, poursuit Lee. *«J'ai évidemment pensé au Frankenstein de Boris Karloff. Il incarne un être terrifiant mais il n'est pas le méchant, il ne veut blesser personne. Ce sont les idiots qui le poursuivent avec des torches qui l'obligent à se mettre en colère. Et dans «Notre-Dame-de-Paris», est-ce que tout le monde ne se met pas du côté de Quasimodo ?»*. Pour compléter la genèse, il cite également la dualité de Docteur Jekyll et Mister Hyde.

Les premières pages décrivent rapidement l'incident dont le héros est victime. *«Pour que le public apprécie le personnage, il fallait que Banner soit exposé aux rayons gamma de manière héroïque»*. Il sauve ainsi Rick Jones, jeune homme qui s'est faufilé sur le terrain d'essai (et qui deviendra son compagnon de route). Lee, à la recherche de moyens originaux pour justifier les super-pouvoirs dont il affuble ses personnages, avoue : *«Je n'avais aucune idée de ce que voulait dire «gamma» mais le mot sonnait bien»*. Quant à ce nom, aujourd'hui l'un des plus célèbres du genre ? *«Je cherchais quelque chose qui puisse immédiatement exprimer son côté gargantuesque. Le nom est très important car il résume l'essence du personnage. Hulk s'est rapidement imposé comme le choix idéal»*. Dans le premier comic, c'est un soldat qui le désigne ainsi. Une bulle mentionne : «Autrement dit mastodonte... Ce surnom de Hulk que vient de lui donner ce militaire restera à jamais».

Lee n'a aucune raison de ne pas faire confiance à Jack Kirby pour concrétiser visuellement son imagination. *«Je lui ai dit : «Jack, pourrais-tu dessiner un monstre pour lequel on pourrait ressentir de l'empathie ?». Il a poussé son petit grognement habituel, hoché la tête, tiré sur son cigare puis s'est penché sur sa planche pour un résultat parfait»*. L'illustrateur, estimant qu'il est à la source de l'idée, n'a pas exactement la même version des faits : *«J'ai imaginé Hulk quand j'ai vu une femme soulever l'arrière d'une voiture pour aider son enfant qui était coincé en dessous. J'ai compris qu'en cas de besoin, nous pouvions faire l'impossible. La même chose se produit quand nous nous laissons envahir par la colère : nous nous déchaînons et nous pouvons faire tomber des murs. J'ai créé un personnage qui pouvait tout faire et je l'ai baptisé Hulk»*.

D'abord gris

Avec quel costume une telle bête peut-elle s'exhiber ? Aucun, répond Lee. *«Il est de tradition que les super-héros en portent. Mais je ne trouvais pas ici de raison logique pour que ce soit le cas. J'ai alors pensé que, plutôt que de lui mettre un uniforme coloré, c'est sa peau qui le serait. J'ai penché pour le gris afin de lui donner un aspect un peu angoissant»*. Mais ce choix pose des problèmes d'impression. Le vert sera rapidement privilégié, une couleur que Hulk possède d'ailleurs déjà dans l'une des cases des premières aventures. Dans celles-ci, les transformations ont lieu quand la nuit tombe, l'apparentant à une sorte de loup-garou (soulignant

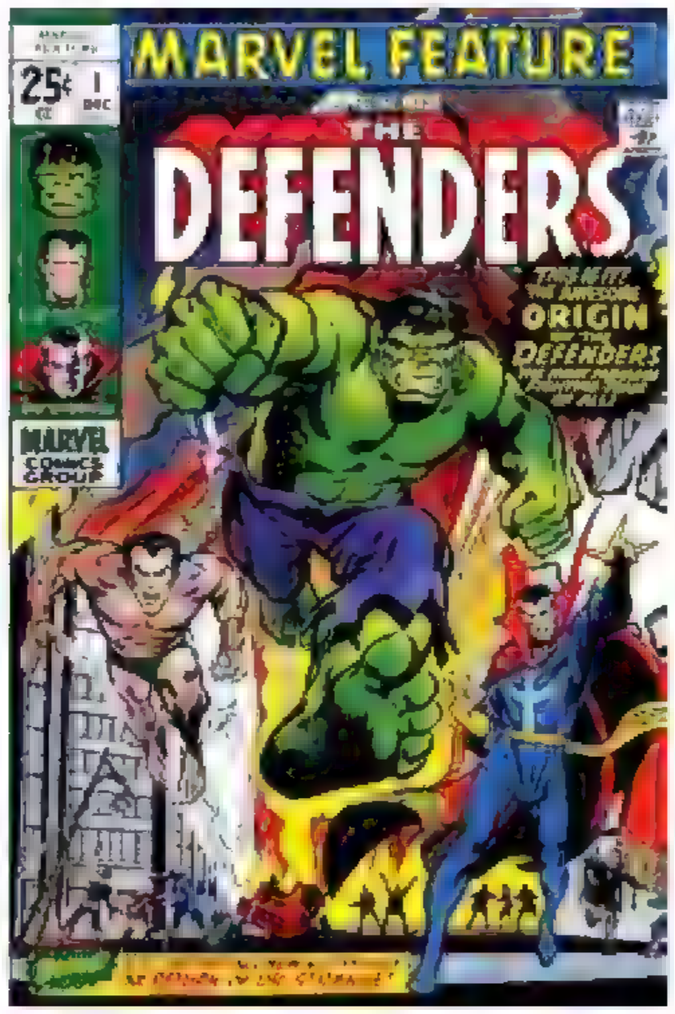
l'influence des «monster comics»), avant que ce ne soit la colère qui soit responsable du changement d'identité. Il a également droit à la parole et lance, en tant que Géant vert : «Humain ? Pourquoi je voudrais être humain ?». Des mots qui résument son opposition avec l'autre entité qui l'habite. Quelques cases plus tard, il ajoute, en parlant de Bruce Banner : «Je suis content. Je préfère être moi que ce minus de la photo».

Plus encore que dans «Fantastic Four», le contexte de guerre froide est au cœur des intrigues développées. Ainsi, ce rendez-vous inaugural, où il s'oppose à son premier ennemi, la Gargouille, s'achève sur des paroles sans ambiguïté aucune : «C'est la fin de la Gargouille et peut-être la fin de la tyrannie communiste aussi». Ce n°1 intègre également déjà Betty Ross, fille d'un général qui ne tient pas Banner en haute estime. Parmi ses faits d'armes, Hulk sera l'un des membres fondateurs des Avengers, mais passera autant de temps à s'opposer à ses équipiers qu'à les seconder. Namor en profitera notamment pour rapidement recruter le monstre.

Le titre sera hélas arrêté au bout de six numéros (notamment pour laisser la place à Spider-Man), en mars 1963, au moment même où il apparaît dans le n°12 de «Fantastic Four», qui contient l'un des nombreux combats qu'il livrera avec la Chose. Il renaît en octobre 1964 dans «Tales to Astonish» n°60 (après une apparition face à Giant-Man dans le numéro précédent), dessiné par Steve Ditko (qui s'était aussi chargé de sa dernière aventure en solo plus d'un an auparavant), et interviendra dans d'autres publications, que ce soit chez l'Homme-araignée ou les Avengers. *«Beaucoup de fans jugeaient que le Hulk de Kirby était incroyablement sauvage et puissant alors que celui de Ditko, bien que tout aussi fort, était un peu plus réfléchi et cérébral»*, estime Lee. *«Je serais tenté de dire que Steve aussi est quelqu'un de cérébral, mais en aucun cas cela signifie que je considère Jack comme un sauvage !»*. À l'époque, d'autres artistes comme Marie Severin, Bill Everett, Gil Kane ou Herb Trimpe participeront à façonner la légende de la créature.

Wolverine et Miss Hulk

En avril 1967 apparaît l'un de ses plus fameux antagonistes : l'Abomination. L'espion communiste Emil Blonsky (incarné par Tim Roth dans l'adaptation cinématographique de 2008 réalisée par Louis Leterrier) s'est exposé à des rayons gamma pour devenir un monstre en mesure de s'opposer à Hulk. Le succès des publications Marvel aidant, il retrouve son propre titre en 1968. Plusieurs numéros majeurs vont se succéder. Le n°140 où Hulk est envoyé dans l'univers subatomique et atterrit dans un royaume lui permettant de rencontrer l'impératrice Jarella. Le n°152 où Bruce Banner veut être condamné à mort et électrocuté pour ne plus avoir à vivre avec son double («Je mérite de mourir. La chaise électrique sera une délivrance», dit-il). Alors qu'interviennent les Quatre Fantastiques, Matt Murdock, alias Daredevil, fait office d'avocat. Le n°180, en 1974, où il rencontre Wolverine (le vrai face-à-face aura lieu dans le numéro suivant), qui apparaît pour la première fois dans l'univers Marvel. Entre-temps, Hulk sera devenu l'un des membres fondateurs de la «non-équipe» des Defenders (Les Défenseurs), en décembre 1971, aux côtés du Doctor Strange et de Namor.



« BEAUCOUP DE FANS JUGEAIENT QUE LE HULK DE KIRBY ÉTAIT INCROYABLEMENT SAUVAGE ET PUISSANT ALORS QUE CELUI DE DITKO, BIEN QUE TOUT AUSSI FORT, ÉTAIT UN PEU PLUS RÉFLÉCHI ET CÉRÉBRAL » STAN LEE

IF YOU REALLY WANT TO TANGLE WITH SOMEONE--
--WHY NOT TRY YOUR LUCK AGAINST--
--THE WOLVERINE!
WELL, NOW YOU KNOW WHAT--ER--WHO WEAPON X IS, FAITHFUL ONE.
HE'S A LIVING, RAGING POWERHOUSE WHO'S BOUND TO KNOCK YOU BACK ON YOUR EMERALD POSTERIOR.

BUT HULK IS TOO SMART FOR BAT-MAN!
GAS CANNOT HURT HULK IF HULK DOES NOT BREATHE IT!
BLAST! MAYBE THERE IS A BRAIN INSIDE THAT THICK GREEN SKULL OF HIS AFTER ALL!
WITH THOSE OVERSIZED LUNGS, THE HULK CAN HOLD HIS BREATH FROM NOW TILL NEXT CHRISTMAS--
HHUUNNFF!!
WHUDD!
--UNLESS I CAN TAKE THE WIND OUT OF HIS SAILS--
--LIKE THIS!!
THE POWERFUL KICK TO THE MAN-BRUTE'S SOLAR PLEXUS IS MORE STARTLING THAN PAINFUL, BUT IT ACHIEVES THE DESIRED RESULT!
THE BREATH CRUELLY DRIVEN FROM HIS LUNGS, THE HULK REFLEXIVELY SUCKS IN A FRESH CHESTFUL OF AIR--

En février 1980, alors que Sal Buscema est devenu depuis 1975 le dessinateur de Hulk (et le sera jusqu'en 1985), est créée «Savage She-Hulk» (Miss Hulk), cousine de Banner à laquelle il a transfusé son sang pour lui éviter une mort certaine (et qui donc va aussi se transformer en monstre vert). Le personnage fut inventé dans l'urgence pour éviter d'être devancé par une version envisagée dans la populaire série télé de l'époque. L'année suivante, à l'automne 1981, un crossover DC/Marvel permet à Hulk de s'associer à Batman pour déjouer les plans du Joker.

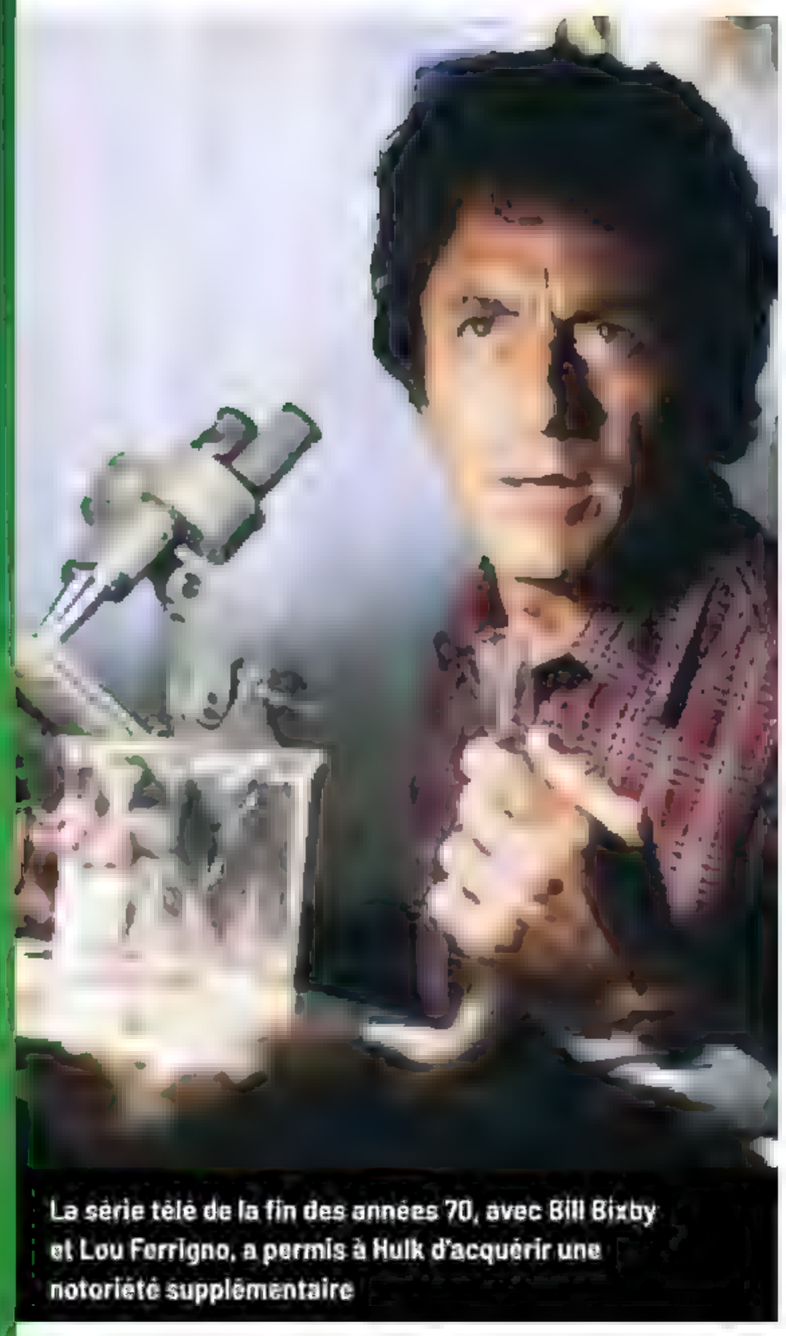
Au milieu des années 80, Bill Mantlo plonge dans le passé de Banner, révélant un père alcoolique et violent ayant tué sa femme. La rage intérieure du scientifique proviendrait de ce traumatisme. Les rayons gamma n'auraient fait qu'exprimer cette schizophrénie enfouie. À partir de 1987, l'auteur Peter David prend en main le destin de Hulk, qu'il assurera pendant douze ans. Il collabore notamment avec Todd McFarlane, sur le point de devenir une star des comics. Le duo offre un nouveau duel brutal face à Wolverine dans «The Incredible Hulk» n°340 (où la bête est redevenue grise), en février 1988.

Une enfance traumatisante

Hulk devient également un le tueur à gages, Mister Fixit (avec chapeau et costume bleus), homme de mains d'un propriétaire de casino de Las Vegas, pour une ambiance noire qui s'éloigne des schémas habituels. Ce qui ne l'empêche pas de bénéficier de bagarres «exceptionnelles» comme face à un orque sorti de son bassin. Des versions différentes cohabitent, incarnant parfois la colère brute, privilégiant à d'autres moments l'intelligence de Bruce Banner. Ainsi, il devient «Professeur Hulk», un être ayant sa stature de géant mais conservant le «cerveau» de Banner. C'est sous cette forme qu'il est représenté sur grand écran dans *Avengers : Endgame*.

Le scénariste Peter David reprend également la notion de passé douloureux établie par Mantlo. *«Même s'il n'avait pas été bombardé de rayons gamma, Bruce aurait tôt ou tard souffert de ces troubles, et Hulk n'est rien d'autre que la manifestation d'une pathologie préexistante»*, analyse-t-il. Dans le n°377 (janvier 1991), une séance autour du psychiatre Leonard Samson permet de réunir trois entités : Banner, le Hulk vert (qui incarne la force brute) et le Hulk gris (plus réfléchi). Le médecin essaie de raisonner les deux «monstres» pour protéger Banner : «Vous allez devoir trouver un terrain d'entente entre vous parce que vous mettez cet homme en pièces». Ici, le père de Banner, violent avec son enfant, est représenté telle une créature qui n'est pas sans rappeler le xénomorphe d'Alien. On y voit Bruce Banner adulte tenter de «bousculer» celui qu'il était enfant, en l'exhortant à s'exprimer. Mais celui-ci lance : «L'émotion c'est mal, ça fait du mal». Toute sa rage refoulée s'incarne donc dans Hulk. Moins d'un an plus tard est évoqué le virus du sida, avant qu'il ne soit plus frontalement traité dans le n°420, orné d'un ruban rouge. Jim Wilson, neveu du Faucon, est séropositif. Banner s'interroge : doit-il transfuser son sang pour le sauver tout en le condamnant à porter le même fardeau que le sien ? Hulk lance : «Pourquoi il est aussi facile de détruire les choses et aussi difficile de les sauver ?».

À la fin des années 90, Bruce Jones rédige de nombreux récits, mis en scène notamment par John Romita Jr. ou Jae Lee. Dans les sagas «Planète Hulk» et «World War Hulk», écrites par Greg Pak, en 2006 et 2007, le Colosse de jade, exilé de force, devient un gladiateur sur la planète Sakaar. Le scénario de *Thor : Ragnarok* réadaptera en 2017 ce récit pour le Dieu du Tonnerre, tout en y intégrant le Géant vert. Le Hulk rouge (qui se révélera être le général Thunderbolt Ross) se dresse en



La série télé de la fin des années 70, avec Bill Bixby et Lou Ferrigno, a permis à Hulk d'acquérir une notoriété supplémentaire

« J'AI ESSAYÉ DE MÊLER LA CULTURE POPULAIRE AU GENRE DRAMATIQUE » ANG LEE

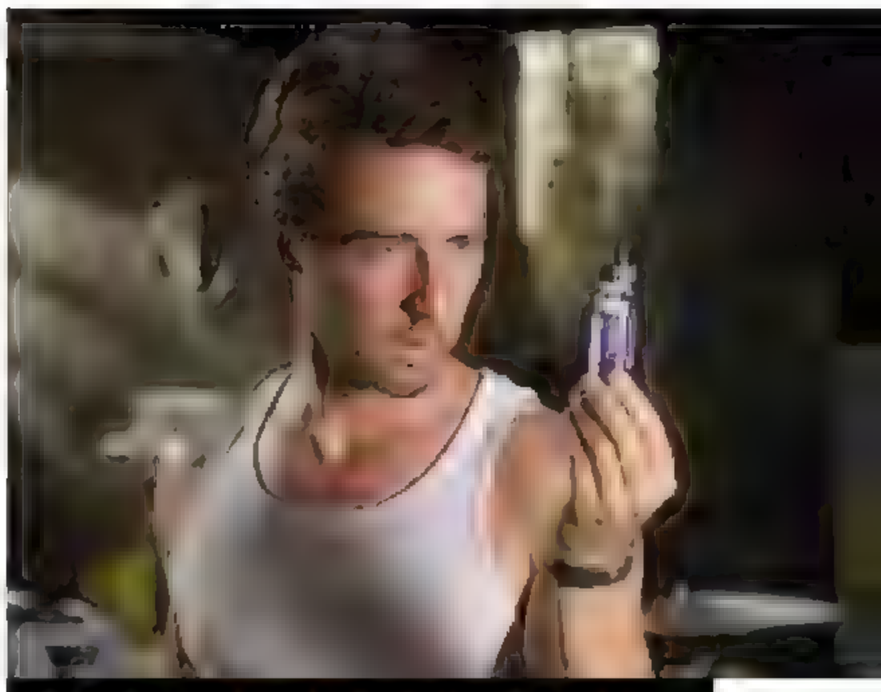
février 2008. Quelques mois plus tard, apparaît une autre variante, dans «Old Man Hulk», qui s'en prend à Logan.

Une série culte

La popularité du personnage a évidemment franchi un cap à la fin des années 70 grâce à la série télé *«L'incroyable Hulk»*, produite par Ken Johnson, qui tenait à proposer *«un programme adulte que les enfants pouvaient regarder»*. Bill Bixby et Lou Ferrigno entreront à jamais dans le cœur des fans grâce à cette adaptation prenant des libertés avec le comic (pour d'évidentes raisons de moyens) pour se forger une identité s'appuyant sur la solitude d'un héros voué à vivre en marge de la société. Après le succès de *X-Men* par la Fox et de *Spider-Man* par la Columbia, impossible qu'Universal ne profite pas de la vague des super-héros sur grand-écran. En 2003, Ang Lee (avec notamment Gale Anne Hurd à la production et Dennis Muren aux effets visuels), qui sort du phénomène mondial *Tigre et Dragon*, propose une mise en scène rappelant volontairement la BD (il multiplie les «split screens»). *«J'ai essayé de mêler la culture populaire au genre dramatique»*, explique-t-il. Le cinéaste s'implique au point de porter lui-même la tenue moulante de motion capture afin de décomposer les mouvements du monstre.

Visuellement intéressant (on retiendra notamment cette zone de tests nucléaires, offrant un parfum postapocalyptique), ce *Hulk* se concentre sur une relation père-fils ambiguë dans laquelle Nick Nolte fait presque office de docteur Frankenstein face à un Bruce Banner victime d'un fardeau qu'il ne contrôle pas. Eric Bana, remarqué pour son rôle dans le nerveux *Chopper* (et qui connaîtra ensuite l'apogée de sa carrière avec un duel face à Brad Pitt dans *Troie* puis le rôle principal de *Munich* chez Steven Spielberg), a *«cette rage enfouie qui était essentielle au Bruce Banner du film»*, considère Gale Anne Hurd. Scientifique discret étudiant la nanotechnologie, il va réveiller l'intrus qui sommeille en lui en s'exposant accidentellement à des rayons gamma. Signant des résultats mitigés au box-office (245,3 M$ dans le monde), le long-métrage laisse une majorité de fans perplexe.

Il s'offre une deuxième vie en 2008. Avec un enjeu majeur : quelques semaines après le succès d'*Iron Man*, il s'agit de montrer qu'il est possible de mettre sur pied un univers partagé entre les différentes têtes d'affiche de Marvel. Edward Norton accepte de se glisser dans la peau de Bruce Banner. Le Français Louis Leterrier, qui a alors déjà prouvé qu'il avait les épaules pour diriger des productions d'envergure (*Le transporteur, Danny the Dog*), relève le défi et assoit ce «reboot»... comme une forme de suite. Le générique de *L'incroyable Hulk*, créé par le spécialiste de l'exercice, Kyle Cooper, résume en quelques plans l'origine du super-héros. Il n'est pas question ici de s'attarder sur la transformation mais plutôt sur ses conséquences : Banner est désormais un homme qui se terre, cherchant à échapper à ceux qui voudraient profiter de ses pouvoirs et réveiller le monstre. Les références à la série télévisée des années 80 (Lou Ferrigno fait une apparition), notamment dans l'approche solitaire du protagoniste central, sont assumées.



Dirigé par Louis Leterrier, Edward Norton a été le premier interprète de Bruce Banner dans le Marvel Cinematic Universe

À partir d'*Avengers*, en 2012, c'est Mark Ruffalo qui incarne Bruce Banner et le monstre

« NOUS NE VOULIONS PAS QU'IL AIT L'ALLURE D'UN BODYBUILDER MAIS PLUTÔT D'UN JOUEUR DE FOOT AMÉRICAIN » KURT WILLIAMS

Edward Norton non conservé

La bête (si les expressions du visage de Norton sont scannées, Terry Notary se chargera des mouvements corporels) est elle aussi modifiée. *«Dans le film d'Ang Lee, il faisait plus de 4 m, ce qui est un peu trop grand»*, estime Kevin Feige, grand artisan du Marvel Cinematic Universe. *«Ici, on a décidé qu'il ferait 2,75 m»*. Kurt Williams, superviseur des effets visuels, ajoute : *«Nous ne voulions pas qu'il ait l'allure d'un bodybuilder mais plutôt d'un joueur de foot américain»*. Finis également les gigantesques bonds de plus de 200 mètres.Pour assurer la continuité avec les aventures de Tony Stark, Leterrier demande à Marvel de faire apparaître Robert Downey Jr. dans la dernière séquence du film.

Le long-métrage n'obtient pas un succès mondial aussi flagrant que celui d'*Iron Man* (263,4 M$ contre 585,1) mais ne peut être considéré comme un échec. Lorsqu'il est question de faire revenir Bruce Banner dans *Avengers*, Edward Norton estime qu'il a son mot à dire. En juillet 2010, la sanction tombe, Kevin Feige préférant mettre sur la touche l'acteur : *«Nous avons besoin de quelqu'un qui incarne l'esprit de collaboration partagé par tous les participants de ce film»*. Un choix risqué puisqu'il implique d'imposer au public un troisième visage au même personnage en moins de dix ans. Norton s'expliquera ensuite diplomatiquement sur son compte Facebook au sujet de ce désaccord, qui permettra à Mark Ruffalo (qui avait déjà été envisagé par Leterrier) d'intégrer le MCU. Le comédien signe les yeux fermés même s'il admet que *«ce n'était pas forcément la meilleure façon d'accéder au rôle car Edward est un ami. Mais il me l'a en quelque sorte légué. Hulk est un peu le Hamlet de notre génération. Les fans sont tellement attachés au personnage. Je sais que c'est une responsabilité»*.

En 2012, *Avengers* dévoile un Bruce Banner réfugié à Calcutta. Quand la Veuve noire (avec qui il va établir une relation forte mais inassouvie) le déniche et tente de l'enrôler, elle découvre un homme qui admet avoir essayé de mettre fin à ses jours. Plus tard, il avouera : «Je touchais le fond, je voulais en finir. Je me suis tiré une balle dans la bouche. L'autre gars l'a recrachée». Des tendances suicidaires que Louis Leterrier, dans *L'incroyable Hulk*, avait déjà prévu de souligner avec une

Pour contrer la Bête, Tony Stark fabrique une énorme armure baptisée le Hulkbuster

Thor et Bruce Banner collaborent dans *Ragnarok* afin de sauver les habitants d'Asgard, menacés par Hela

« HULK PEUT DÉSORMAIS EXPRIMER DE LA TRISTESSE ET DE LA JOIE, ET IL EST CAPABLE DE PARLER, IL N'EST PLUS UNIQUEMENT DANS LA COLÈRE » MARK RUFFALO

séquence (non conservée) dans laquelle le scientifique se rendait dans le Grand Nord avec un pistolet à la main.

Gladiateur vedette

Sous la direction de Joss Whedon, Banner apparaît comme un individu plus ironique, voire fataliste, dont le caractère et les centres d'intérêt facilitent le rapprochement avec Tony Stark (dont il devient le psychiatre). Hulk a lui droit à quelques moments de bravoure dont un duel avec Thor, une démonstration de force que subit Loki (et à laquelle il sera fait plusieurs fois référence ensuite, notamment dans *Ragnarok*, quand Thor est victime du même sort), et un sauvetage d'Iron Man. Pour Ruffalo, Banner est *«comme une grenade que l'on jette au milieu du groupe en espérant que tout se passera bien»*. Justement, pour tenter de contrôler les accès de colère de Hulk, Tony Stark met au point dans *L'ère d'Ultron*, le massif Hulkbuster, armure gigantesque dans laquelle grimpera Banner lui-même pour mener le combat dans *Infinity War*.

Avant cela, il aura émigré sur la planète Sakaar pour y devenir le plus grand des gladiateurs. Dans *Ragnarok*, il accepte de suivre Thor jusqu'à Asgard pour déjouer les plans de Hela, déesse des morts. Après être resté des mois dans la peau de son alter ego, Banner apparaît, à son réveil, comme plus naïf, éloigné de la lucidité dont il faisait preuve jusqu'ici. *«Pour moi, en arrivant sur Sakaar, c'est comme si le personnage était mort pour renaître sous une forme plus dynamique, aventureuse, curieuse»*, juge le réalisateur Taika Waititi. Même si c'est par sa fougue qu'il soulève les foules, *«Hulk peut désormais exprimer de la tristesse et de la joie, et il est capable de parler, il n'est plus uniquement dans la colère»*, estime Ruffalo. Une évolution qui prépare le terrain pour *Endgame*, où les deux entités fusionnent, Banner pouvant s'exprimer dans la peau de Hulk, et ainsi prendre des décisions majeures comme le fait de porter le Gant de l'Infini fabriqué par Tony Stark, mettant sa vie en jeu.

Quel avenir au cinéma pour le Colosse de jade ? Pourquoi Marvel se refuse à lui offrir des aventures qui porteraient son nom ? Les expériences passées poussent-elles Kevin Feige et ses associés à se montrer très prudents ? La popularité de Hulk semble telle qu'elle paraîtrait en mesure de balayer toutes ces réticences. La véritable raison est contractuelle. Car si le personnage peut être exploité par Disney dans le cadre d'un récit collectif, Universal en possède les droits pour ce qui touche à une intrigue faisant de Bruce Banner l'attraction principale. En attendant un hypothétique accord entre les deux studios, Hulk doit donc se contenter d'occuper le terrain des autres. Sa cousine assumera l'héritage à la télévision avec la série *«She-Hulk»* sur Disney+, dont les premiers épisodes ne seront pas diffusés avant 2021. Le monstre est encore loin d'avoir révélé tous ses visages. ■

THOMAS GILBERT

SPIDER-MAN

UNE TOILE DE MAÎTRE

Il est l'incontestable porte-drapeau de la tribu Marvel. Quand Stan Lee imagine un adolescent capable de grimper aux murs, il ne se doute pas qu'il va inventer une figure majeure de la pop culture. Avec les multiples adaptations sur grand écran, la toile de l'Homme-araignée s'est encore étendue.

Comme tout parent qui se respecte, Stan Lee aime tous les enfants sortis de sa fertile imagination. Mais s'il ne devait en choisir qu'un, il n'hésite que quelques secondes : *«C'est difficile de n'en citer qu'un parmi tous ces personnages. Mais si vous me demandez de n'en garder qu'un seul, je choisis Spider-Man. Il est celui que les gens connaissent le plus»*. Il a parfaitement conscience que son Homme-araignée a dépassé les frontières du monde des comics, pour s'afficher parmi l'un des emblèmes majeurs de la galaxie des super-héros. *«Quand on pense à Stan Lee, on pense d'abord à Spider-Man. C'est un peu comme Walt Disney avec Mickey Mouse, alors qu'il a fait tellement d'autres choses»*. Ce qui n'était au départ qu'une souris a accouché d'une montagne.

Peter Parker est un adolescent pas tout à fait comme les autres. Fasciné par tout ce qui touche à la science, il est raillé par les autres lycéens. Il ne faut pas grand-chose pour qu'il glisse vers la tête de Turc. *«J'ai voulu faire un personnage crédible, à qui tout le monde pourrait s'identifier»*, développe Lee. *«Donc il fallait qu'il vive avec des problèmes du quotidien. On me disait : «Ce qui intéresse les gens, c'est juste de voir le héros se battre contre le méchant». Or, je voulais autre chose donc on peut dire que j'ai pris un risque»*. Le fait qu'il vive chez son oncle Ben et sa tante May renforce un certain isolement (il ne grandit pas au sein d'une cellule familiale classique), tout en accentuant l'empathie qu'il provoque (même si son statut d'orphelin n'est au départ pas exploité comme un enjeu psychologique).

Après les Quatre Fantastiques et Hulk, quels pouvoirs l'auteur peut-il attribuer au jeune homme ? Et, surtout, comment va-t-il les obtenir ? *«L'idée de départ était de créer un super-héros qui s'accroche aux murs et au plafond. J'avoue m'être inspiré d'une mouche alors que je tapais à la machine à écrire»*.Toujours prompt à embellir les faits pour polir sa propre légende, Lee précise, entre parenthèses, dans son autobiographie «Excelsior !» : *«Je ne me souviens pas si cette anecdote est vraie mais je trouve que cela ajoute un peu de couleur»*.Le concept peut sembler ridicule mais il est aujourd'hui entré dans l'Histoire des comics : une araignée radioactive pique Peter Parker, qui, du jour au lendemain, voit son destin chamboulé par ses nouvelles capacités physiques, rapidement suivies par les questions existentielles qu'elles vont engendrer.

Un héros en mode mineur

Contrairement à ce qu'affirmera Jack Kirby (lire notre sujet sur le dessinateur dans ce numéro), Lee prétend n'avoir jamais eu connaissance d'un héros, par certains aspects similaires, créé auparavant par Joe Simon. Il admet se souvenir *«d'un pulp que je lisais enfant, appelé «The Spider». Cela n'avait rien à voir avec Spider-Man mais j'aimais beaucoup ce nom»*. Quelle qu'en soit l'origine (consciente ou inconsciente), le personnage ne déclenche pas l'enthousiasme de Martin Goodman, patron de Marvel. Lee raconte : *«Il disait : «Les gens détestent les araignées, tu ne peux pas appeler un personnage Spider-Man». Et pour lui, un adolescent ne pouvait être que le bras droit du super-héros, et pas le protagoniste principal, encore moins s'il était un garçon mal-aimé et complexé»*. Pour ne pas déplaire à son supérieur, Lee ne prend pas de risques et présente son lycéen pas comme les autres dans une série qui semble vouée à disparaître, «Amazing Fantasy».

« J'AI VOULU FAIRE UN PERSONNAGE CRÉDIBLE, À QUI TOUT LE MONDE POURRAIT S'IDENTIFIER » STAN LEE

Pour mettre en images ces aventures, il s'adresse d'abord à l'inévitable Jack Kirby. *«Je lui ai présenté le concept et lui ai demandé de l'illustrer. Mais il a fait de Peter Parker quelqu'un à l'allure puissante, dégageant la confiance classique du héros. Ce n'était pas ce que je recherchais. Jack s'en moquait de ne pas continuer car il avait déjà tellement d'autres choses à faire»*. Si Kirby s'attèlera tout de même à la couverture, les pages intérieures sont confiées à Steve Ditko. *«Il a fait un travail brillant et subtil pour saisir l'esprit de ce que j'avais imaginé»*, résume Lee. *«Tous ceux qui se sont succédé ont apporté leur sensibilité au personnage. Ditko a appuyé l'aspect adolescent et parfois marginal, ce que je recherchais car je tenais à ce que l'enfant qui lirait le comic s'y retrouve. Cela n'aurait pas eu de sens de le décrire comme Captain America avec ses biceps et son regard d'acier»*.

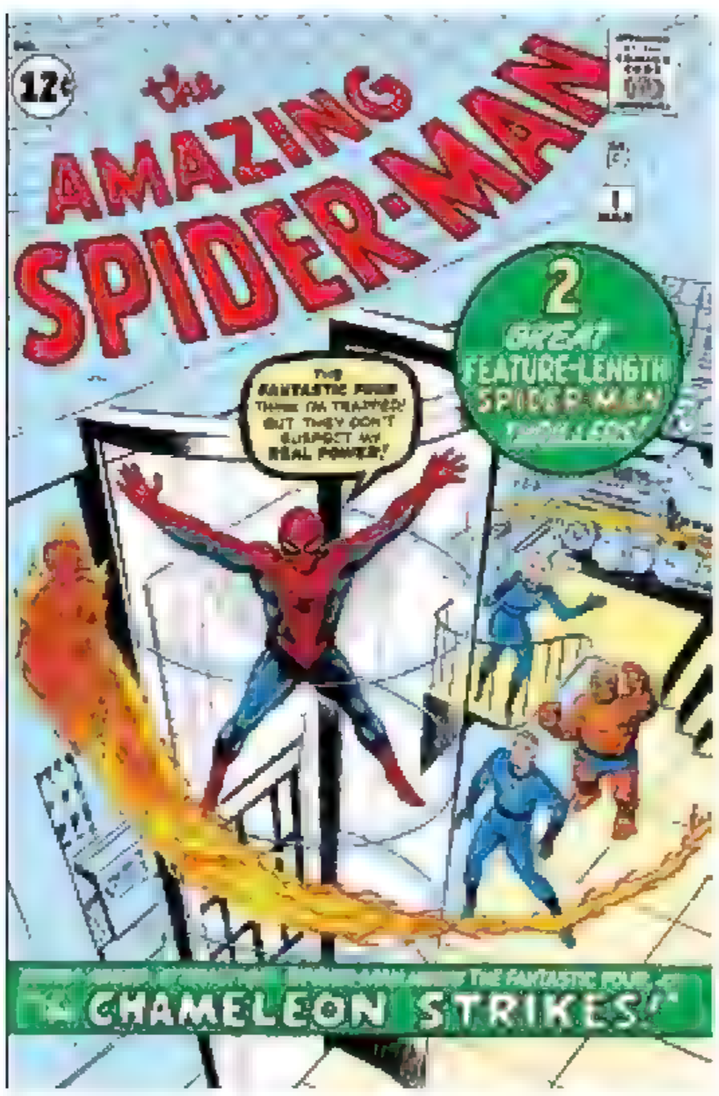
L'esthétique du costume doit beaucoup au coloriste Stan Goldberg. C'est lui qui équilibre le rouge et le bleu de la combinaison. Avec Spider-Man, Lee impose un style décontracté, s'adressant même parfois directement au lecteur. Dès la première page, il écrit : «Les héros costumés, ça vous branche ? Entre nous, à la rédaction, on les appelle les «gars en caleçons longs» ! Le concept n'a rien de neuf, c'est vrai... Mais faites-nous confiance, Spider-Man est radicalement... différent !». Il brise ce qui est communément appelé «The Fourth Wall» (le quatrième mur). Peter Parker fait tout de suite face aux moqueries de ses camarades (on dit de lui : «S'il met le nez dehors, c'est pour faire tapisserie»). Un statut de souffre-douleur qui, dans les conventions de l'époque, n'en fait pas un candidat idéal pour être le réceptacle de super-pouvoirs.

Une tragédie fondatrice

Si, à l'instar d'un Batman, l'Homme-araignée s'appuie sur une puissante «origin story», c'est en grande partie grâce à une tragédie fondatrice : la mort de l'oncle Ben. Déjà traumatisante en elle-même, elle prend une dimension plus déchirante encore quand Parker apprend que le responsable est un criminel qu'il aurait pu stopper. Dès lors, le récit impose une trame psychologique qui va alimenter des décennies durant le comic et ses nombreuses adaptations : le costume ne suffit pas à faire le super-héros. Et faire naître un des plus célèbres slogans du genre : «De grands pouvoirs impliquent de grandes responsabilités».

En février 1966, Steve Ditko, durant quatre pages, décrit la lutte à la fois physique et intérieure de Spider-Man.

SPIDER-MAN
"The SINISTER SIX!"
CAN SPIDER-MAN SAVE THE TWO PEOPLE HE LOVES MOST IN THE WHOLE WORLD FROM THE DEADLY SINISTER SIX?!
IN ORDER TO RESCUE BETTY BRANT AND AUNT MAY, SPIDEY MUST FIND A WAY TO DEFEAT THE UNDEFEATABLE SINISTER SIX!!
What Happens NOW? JUST WHEN HE NEEDS THEM MOST, PETER PARKER SEEMS TO HAVE MYSTERIOUSLY LOST HIS AMAZING SPIDER POWERS!!
41 Pages
Of Indescribable Excitement
Written By:
STAN LEE
Drawn By:
STEVE DITKO
ONLY THE MOST TALKED ABOUT TEAM IN COMICS TODAY!
LETTERED BY: S. ROSEN
IT'S TAKEN A YEAR TO PRODUCE THIS DOUBLE-LENGTH EPIC, SO LET'S NOT WASTE ANOTHER MINUTE! AWAY WE GO!!



Peter Parker envisagea un temps de rejoindre les Quatre Fantastiques. Une association qui n'aurait pas été de trop face aux Sinister Six

Sans grande conviction, le n°15 d'»Amazing Fantasy» sort à l'été 1962. Il rencontre rapidement un franc succès. Mais, étant donné le délai entre l'obtention des chiffres de vente et la fabrication d'une nouvelle aventure, six mois s'écouleront avant de voir réapparaître l'Homme-araignée. Malgré les restrictions de publications imposées par le distributeur Independent News (huit comic books par mois), le n°1 de «The Amazing Spider-Man» peut sortir début 1963, bénéficiant notamment de l'arrêt de «The Incredible Hulk». Sur la couverture, Spider-Man semble être capturé par les Quatre Fantastiques, dont il espère un temps intégrer les rangs. Lee met déjà en avant le fait que ses créations partagent le même univers. Les codes entrevus précédemment sont repris. Ainsi, alors qu'il préfère se consacrer à ses expériences scientifiques, Peter Parker se voit lancer par ses camarades : «Laissez tomber, on se passera de cet intello». Même avec le costume sur les épaules, il est confronté à des problèmes qui touchent au quotidien. Quand il veut déposer un chèque au nom de Spider-Man, le banquier lui répond qu'il doit justifier son identité par un document.

Pire, alors qu'il pense être célébré, il découvre à la une du quotidien le «Daily Bugle», le titre suivant : «Spider-Man : un fléau !». J. Jonah Jameson, patron du journal, peut être considéré comme l'ennemi le plus tenace (à défaut d'être le plus dangereux) d'un «Spidey» qu'il ne cesse de définir comme un criminel. *«J'aime J. Jonah Jameson»*, sourit Lee. *«Il est arrogant, têtu, égocentrique, et encore, ce ne sont que ses qualités. Il est surtout un contrepoids comique, permettant d'alléger certaines histoires»*. Incapable de prendre du recul, il lance dans le comic, au sujet de l'Homme-araignée : «Nous ne laisserons pas cet escroc masqué faire la loi chez nous ! Il a une influence désastreuse sur la jeunesse». Et même quand ce dernier sauve son fils alors qu'il devait être lancé en orbite, Jameson ne veut y croire : «C'était un coup monté pour voler la vedette à mon fils. J'accuse Spider-Man d'avoir lui-même saboté la capsule». À la fin de ses premières aventures en solitaire, Peter Parker tire cette conclusion : «Tout ce que je fais en tant que Spider-Man tourne mal». Ces interrogations autour du rôle qu'il doit remplir ne cesseront de le hanter.

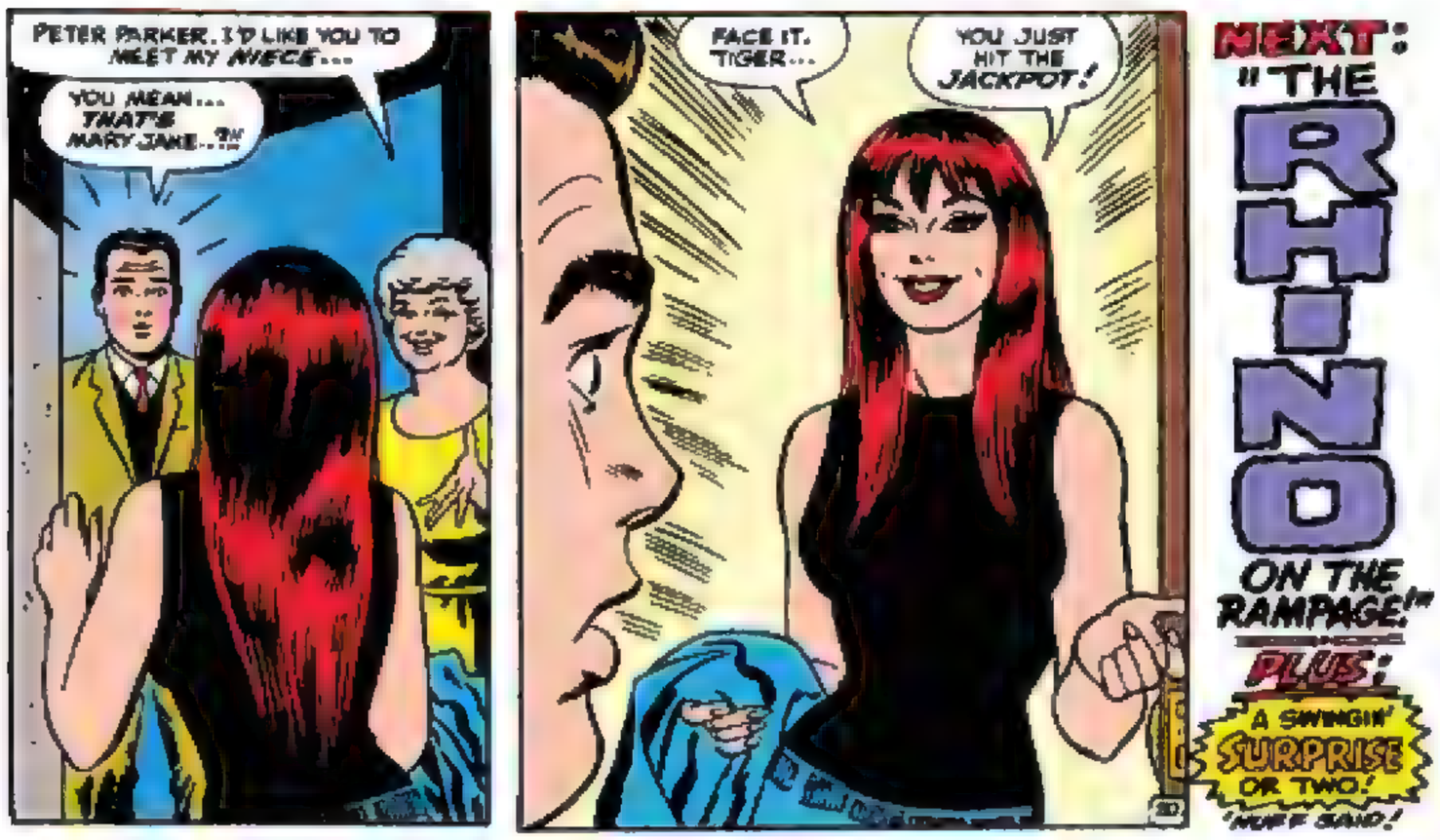
Des ennemis en pagaille

Il n'est pas au bout de ses peines, les vilains faisant la queue pour s'offrir son scalp : le Bouffon vert, Docteur

Octopus, le Caïd, le Lézard, Electro, le Vautour... Le premier de la liste reste, encore aujourd'hui, le plus emblématique. Ditko affirmera que Lee souhaitait en faire un méchant aux contours plus surnaturels et que lui insista pour qu'il demeure suffisamment réaliste. Concernant «Doc Ock», John Romita (qui succéda à Ditko au dessin) affirmera qu'avec ses bras tentaculaires, il était l'un des plus complexes à faire vivre. *«C'était une corvée qui me coûtait de nombreuses heures de sommeil. En matière de composition, de perspective et de dynamique, chaque case était un tour de force. Mais quel personnage !»*. L'union faisant la force, «The Amazing Spider-Man Annual» n°1 voit naître en 1964 les Sinister Six, association de malfaiteurs composée d'Octopus, du Vautour, d'Electro, du Chasseur, de Mysterio et de l'Homme-Sable. De quoi affoler le célèbre «Spider-Sense» qui permet à Peter Parker de ressentir un danger approchant.

Parmi les dilemmes que doit affronter le héros : sa difficulté à mettre ses pouvoirs au service du bien commun tout en préservant la sécurité de ceux qui l'entourent, ses proches devenant des cibles évidentes. Les situations peuvent même parfois prendre une tournure plus complexe encore. Quand, par exemple, tante May a la bonne idée de tomber amoureuse d'Octopus. *«Cela mettait Peter dans une position impossible»*, estime Lee. *«Car il doit combattre son ennemi mais ne tient pas à briser le cœur de sa chère tante»*. Même elle s'interroge parfois sur la légitimité des actions de Spider-Man, souvent perçu comme une menace, notamment par les forces de l'ordre. La magnifique couverture de «The Amazing Spider-Man» n°70, de John Romita, met en avant ce constat. L'Homme-araignée y est éclairé par un projecteur, avec, au premier plan, trois officiers pointant leur arme vers lui.

« JOHNNY ET MOI AVIONS TOUJOURS EU L'INTENTION DE FAIRE EN SORTE QUE PETER ET GWEN TOMBENT AMOUREUX » STAN LEE


PETER PARKER, I'D LIKE YOU TO MEET MY NIECE...
YOU MEAN... THAT'S MARY JANE..?!
FACE IT, TIGER...
YOU JUST HIT THE JACKPOT!
NEXT: "THE RHINO ON THE RAMPAGE!"
PLUS: A SWINGIN' SURPRISE OR TWO!
'NUFF SAID!

Au fil du temps, ses sentiments amoureux deviendront l'un des enjeux, son cœur balançant entre Mary Jane Watson (qui restera des années dans l'ombre, son visage n'étant révélé qu'en 1966) et Gwen Stacy. *«Johnny* (Romita) *et moi avions toujours eu l'intention de faire en sorte que Peter et Gwen tombent amoureux»*, explique Lee. *«Mais nous nous sommes rendus compte que Mary Jane dégageait quelque chose, de par son énergie. Malgré nos efforts, Gwen paraissait souvent en retrait»*. Romita acquiesce : *«J'ai toujours aimé Gwen, en dépit du fait qu'elle était glaciale. Quand j'ai pris le relais, j'ai eu du respect et de l'attention pour le personnage, mais c'était un peu comme si elle était à l'écart. Et j'ai fait Mary Jane incendiaire. Stan voulait que je rende Gwen aussi excitante que Mary Jane. Je lui ai dit que je ne pouvais pas faire sourire Gwen comme une idiote, parce qu'elle n'était pas une cruche... Quoi que nous fassions, Mary Jane volait la vedette à Gwen»*. Ce côté «soap opera» enfle lorsque, de par leurs relations mutuelles, la cohabitation entre Peter Parker et Spider-Man se révèle tumultueuse. Que faire quand le Bouffon vert n'est autre que le père de Harry, son meilleur ami, ou que la mort du policier George Stacy, père de Gwen, est imputée au tisseur ?

Indissociable de New York

La force du personnage vient également de son environnement. Aucun autre héros n'aura aussi bien exploité la verticalité de New York. Parce qu'il ne peut évoluer dans les airs que grâce à l'appui des gratte-ciel, Spider-Man n'aurait très probablement pas pu exister ailleurs que dans cette cité qui réunit une grande partie des représentants Marvel. Ditko a parfaitement su révéler le potentiel visuel d'une telle association. Tout en gardant à l'esprit que les interrogations récurrentes du héros ne nécessitaient pas toujours d'avoir recours à une surenchère d'action. Le meilleur exemple se trouve assurément dans le n°33 de «The Amazing Spider-Man» (février 1966) lorsque Ditko laisse, pendant quatre pages, Spider-Man bloqué sous des tonnes de gravas. L'occasion pour le super-héros, entre désespoir et détermination, de s'offrir un monologue intérieur qui examine sa condition.

Ditko restera un peu plus de trois ans à la tête de la série, avant de poser ses crayons. L'illustrateur s'agacera de l'omniprésence de Lee, considéré comme «l'âme» de Marvel. Alors que les deux hommes en étaient arrivés à ne plus s'adresser la parole, un prétendu désaccord, concernant l'identité du Bouffon vert, aurait scellé la rupture. Ditko souhaite qu'il s'agisse d'un inconnu mais Lee, attaché à une dramaturgie plus «classique», désire privilégier un personnage déjà présent dans la série afin de créer un coup de théâtre au moment de sa révélation. L'auteur essaiera de calmer le jeu avec le dessinateur en le créditant également en tant que scénariste. Mais Ditko claque la porte après «The Amazing Spider-Man»n°38 (juillet 1966). Dans les numéros 39 et 40, que dessinent John Romita, Norman Osborn, père de Harry, ami de longue date de Peter Parker, nous est présenté comme le porteur du masque du Bouffon vert.

Parmi les enjeux d'origine des aventures de l'Homme-araignée figurait l'identité du Bouffon vert

Cette «dispute» fait partie de la légende Marvel mais, pour beaucoup, les «indices» laissés dans les numéros précédents dessinés par Ditko démontrent que la révélation de l'identité du Bouffon vert n'a rien d'incongrue et donc qu'elle ne serait pas le motif principal de ce divorce. Dès l'été 1964, Ditko montrait des signes d'agacement, qu'il a couchés sur papier. Dans «The Amazing Spider-Man Annual», n°1, il crayonne un échange avec Lee où ce dernier lance : «Nous allons faire douze cases par page». Ce à quoi Ditko, penché en arrière et la main sur la tête, comme blasé, répond : «Qu'entends-tu par nous ? C'est moi qui dessine et toi tu apposes ton nom partout». Difficile de faire plus explicite.

Romita succède à Ditko

Romita prend le relais de Ditko à l'été 1966. *«Quand Stan m'a appelé, je travaillais sur Daredevil»*, se souvient-il *«Je pensais juste dépanner sur Spider-Man. Cela a duré sept ans d'affilée et même trente par intermittence»*. Lee reconnaît que cette opportunité avait tout du cadeau empoisonné. *«Johnny travaillait depuis des années sur de la romance. Cela a dû être compliqué pour lui de changer de style et d'essayer d'imiter celui de Steve. Mais il s'en est magnifiquement sorti. Peter Parker est devenu un peu plus beau gosse, avec des yeux perçants et une mâchoire un peu plus carré, assumant son rôle de héros»*. Romita finit par appliquer à sa propre situation la phrase «de grands pouvoirs impliquent de grandes responsabilités» : *«Je sais que les gens rient quand je leur raconte cela mais je ne voulais pas faire Spider-Man. Je voulais rester sur Daredevil. Je me sentais obligé de suivre les traces de Ditko. Cela peut sembler naïf, mais j'étais persuadé qu'il allait revenir dans deux ou trois numéros. Je ne pouvais pas croire que quelqu'un osait quitter une œuvre qui avait autant de succès»*.

Le nouveau duo fonctionne, même si Romita se montre d'abord perplexe devant la «Méthode Marvel», qui consiste à ne pas écrire un script détaillé, laissant une marge de manœuvre au dessinateur. *«Quand je terminais une histoire de vingt pages, avant que les dialogues ne soient positionnés, je me disais souvent : «Comment va-t-il faire ? Je n'ai pas été assez précis». Mais quand Stan terminait le travail, c'était comme si nous avions tout planifié dans les moindres détails. Il rendait cela tellement naturel»*. Pour Todd McFarlane, qui deviendra plus tard l'un des artistes incontournables de l'Homme-araignée, *«John Romita est le Norman Rockwell de Spider-Man. Quand on pense au personnage, on pense à celui qu'il a dessiné. Quand j'ai commencé à la fin des années 80, tout le monde jusqu'ici avait reproduit un Spider-Man à la Romita. J'ai voulu faire sauter les règles anatomiques quand il portait le costume, avec des grands yeux et des positions bizarres, parce que je souhaitais qu'il soit une araignée»*.

NO!
I'VE GOT TO!
I'VE GOT TO!
OH!!!
YOU'RE THE CREEP WHO'S GOING TO PAY!
--YOU KILLED THE WOMAN I LOVE--
AND FOR THAT, YOU'RE GOING TO DIE!
THE NIGHT GWEN STACY DIED

« JOHN ROMITA EST LE NORMAN ROCKWELL DE SPIDER-MAN. QUAND ON PENSE AU PERSONNAGE, ON PENSE À CELUI QU'IL A DESSINÉ » TODD MCFARLANE

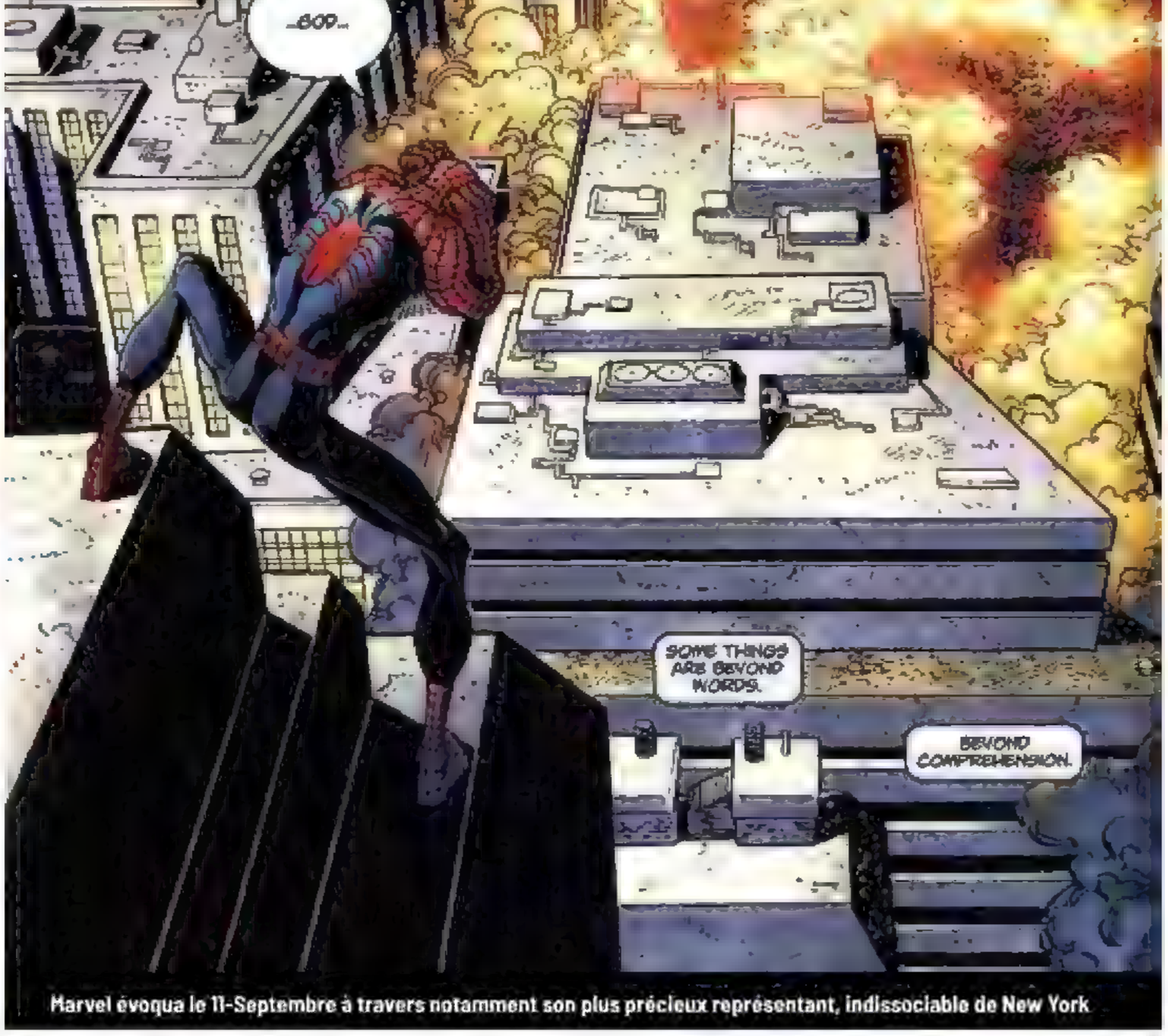
Parmi les péripéties marquantes, «The Amazing Spider-Man» n°50 offre une image évocatrice, à la fois forte et triste. Sous la pluie, de dos, Peter Parker s'éloigne après avoir jeté dans une poubelle son costume de Spider-Man. Cette double identité le pousse à concéder : «Seul un fou peut faire ce que je fais... Prendre les risques que je prends... Et pour quoi ? Tout devient clair... Je ne suis qu'un cinglé avide de gloire, voire pire ! Etre Spider-Man ne m'apporte que des ennuis. Pour combler ma soif d'émotions fortes, j'ai mis en péril tout ce qui compte vraiment». Il finira par «retourner sa veste», s'appuyant sur le credo «grands pouvoirs, grandes responsabilités» : «Je ne peux pas me défiler. Je dois me servir des pouvoirs que le destin m'a donnés. Même si le fardeau est pesant. Même si ma vie privée en pâtit».

Dilemme permanent

Spider-Man est le super-héros du dilemme, celui dont l'acte noble et courageux peut virer au cauchemar. Dans «The Amazing Spider-Man» n°121 (juin 1973), Gerry Conway, John Romita et Gil Kane concoctent un récit où le Bouffon vert kidnappe Gwen Stacy et la fait tomber du haut du pont George Washington (c'est ce que déclare Peter, mais les dessins montrent plutôt le pont de Brooklyn). En voulant la sauver avec sa toile, Spider-Man lui brise la nuque. La mort d'un personnage aussi important est un traumatisme pour certains lecteurs. *«À l'époque, Stan faisait encore des conférences sur les campus»*, rappelle Conway. *«Il était interpellé par les fans à ce sujet. Il répondait : «Ils ont dû manigancer cela quand j'étais absent. Jamais je ne me serais permis une telle chose !»*. L'auteur responsable d'une telle impudence soulignera le contexte d'alors pour justifier cette option radicale : *«C'était une époque sombre, des jeunes gens de mon âge se faisaient tuer dans une guerre que personne ne voulait, un président se retrouvait assiégé pour avoir autorisé des actes criminels... Les rues n'étaient pas sûres. Ce monde devenait fou. Alors, quand le moment est venu pour Spider-Man de sauver d'une mort certaine la fille qu'il aimait, cela m'a paru naturel qu'il échoue»*.

La période qui suivra ne sera pas la plus agréable de la carrière de Conway. *«Certains fans ont été choqués et l'ont fait savoir. Stan, qui considérait que nous avions agi dans son dos, ne m'a pas soutenu. C'était la première fois qu'un personnage aussi apprécié était tué. Je ne pouvais plus me rendre aux conventions»*.Dans le numéro suivant, il sera à nouveau question des problèmes de drogue de Harry Osborn, déjà évoqués deux ans auparavant. Dans ce même récit, la mort du Bouffon vert (tué par son propre planeur) sera celle choisie par Sam Raimi dans son premier film de 2002.

Dans les années 70, Spider-Man se frotte à de nouveaux adversaires, comme le vampire Morbius ou Frank Castle, alias Punisher, qui apparaît pour la première fois dans



Marvel évoqua le 11-Septembre à travers notamment son plus précieux représentant, indissociable de New York

Lors d'un crossover avec DC, Spider-Man eut l'occasion d'évoluer avec Superman

«The Amazing Spider-Man» n°129, en février 1974. Émergent ensuite des super-héroïnes telles que Felicia Hardy (Black Cat) ou encore Spider-Woman. C'est en 1976 qu'a lieu ce qui est célébré comme le combat du siècle, Marvel et DC se mettant d'accord pour que l'Homme-araignée et Superman se rencontrent. L'année suivante, Lee acceptera que Spider-Man soit publié au quotidien, dans différents journaux du monde entier (jusqu'à 500 paieront pour l'intégrer dans leurs pages), pour un «strip» qui perdure encore aujourd'hui.

Un costume noir

Au début des années 80, Frank Miller, qui explosera plus tard avec Daredevil et Batman, s'attaque brièvement au personnage. Cette décennie marquera aussi l'apparition du fameux costume noir, d'origine extraterrestre, et qui aboutira à la naissance de Venom, sorte de double maléfique de l'Homme-araignée, créé par David Michelinie et Todd McFarlane (dont le Peter Parker est beaucoup plus bodybuildé que précédemment). Ce dernier rendra hommage à Superman, en 1988, pour la couverture de «The Amazing Spider-Man» n°306, en reprenant la fameuse pose d'»Action Comics» n°1 où l'on voit l'Homme d'acier soulever une voiture à mains nues. En 1987, pour faire le lien avec ce qui se passe dans le comic, Stan Lee s'amusera à célébrer le mariage de Peter Parker et Mary-Jane Watson, devant 50 000 personnes, avant un match de baseball au sein du Shea Stadium de New York. Quelques années plus tard, la série tentera de se renouveler notamment en présentant des ersatz que sont Spider-Hulk ou Spider-Armor.

Lorsque le drame du 11-Septembre se produit en 2001, c'est avec Spider-Man que Marvel choisira d'en parler, confiant la tâche à J. Michael Straczynski et John Romita Jr. Celui-ci, qui avait déjà succédé à son père sur le personnage il y a plus de vingt ans, a renoué avec Peter Parker à l'aube des années 2000 : *«Je n'étais pas très satisfait de ce que j'avais fait au début des années 80 alors j'espérais avoir une deuxième chance. Je ne peux rivaliser avec mon père, avec John Buscema ou Jack Kirby. Certains dessinent mieux que moi et je dois l'accepter. Mais je suis assez rapide et je sais bien raconter des histoires. C'est d'abord ce qui compte. L'art vient après».*

Dans *Spider-Man 2*, Stan Lee s'adresse à Tobey Maguire : «Je pense qu'une personne peut faire la différence»

Le comic célébrera également l'élection de Barack Obama, fan de Spider-Man, avec un n°583 mettant en scène le président des États-Unis. Un opus qui contient une bulle amusante, faisant référence au cinéma, avec un Spider-Man lâchant : «Je m'y connais en imposteurs : clones, robots ou Tobey Maguire».

Tobey Maguire sera le premier à porter la tunique rouge et bleue de l'Homme-araignée sur grand écran (nous mentionnons les précédents passages du héros à la télévision dans le sujet consacré à Stan Lee et Hollywood). Après des années d'attente en raison d'un imbroglio judiciaire autour des droits (qui entraîna le départ de James Cameron, un temps intéressé par le projet), c'est à Sam Raimi que revient l'honneur de faire virevolter entre les buildings de New York ce Spider-Man arrivé juste à temps pour bénéficier des progrès du numérique. Le réalisateur signe, entre 2002 et 2007, une trilogie poignante et spectaculaire. *«Il y a énormément de matière dont on peut s'inspirer mais le personnage reste clair»*, juge le cinéaste. *«Ce n'est pas si dur de faire un film une fois que l'on a compris qui est Peter Parker»*. Stan Lee défend ce choix : *«J'avais déjà rencontré Sam quelques années auparavant, pour une adaptation de «The Mighty Thor», qui, comme beaucoup d'autres, n'a jamais vu le jour. Je savais qu'il serait parfait pour retranscrire l'essence du personnage»*.

« IL Y A ÉNORMÉMENT DE MATIÈRE DONT ON PEUT S'INSPIRER MAIS LE PERSONNAGE RESTE CLAIR »

SAM RAIMI

Une trilogie triomphante

Les préoccupations essentielles de Peter Parker sont développées, dont son questionnement autour de ses pouvoirs, qu'il définit ainsi : «C'est mon don et ma malédiction». Qu'a-t-il à gagner à être ce double qu'il n'a pas choisi ? *«Il veut être heureux mais faire aussi ce qui est juste»*, synthétise Raimi. L'ensemble s'appuie sur des séquences d'action mémorables (ce duel sur les murs de la banque face à Octopus reste un must) et des moments d'émotion subtilement dosés, à l'instar de ce passage où tante May fait comprendre à Peter qu'elle a compris qui il était sans pour autant l'exprimer de manière totalement explicite. Quand les deux se combinent, cela donne l'une des scènes les plus réussies de l'Histoire des adaptations de comics au cinéma : l'arrêt du métro où Spider-Man se sacrifie avant d'être porté par les passagers qu'il vient de sauver. Le dernier épisode sera décrié, certains n'appréciant pas ses excès, qu'il s'agisse

Parmi les meilleures scènes du genre super-héros au cinéma figure indiscutablement celle du métro dans *Spider-Man 2*

Dans *Spider-Man 3*, Peter Parker affronte de multiples ennemis dont l'Homme-sable

de ceux d'un Parker grisé par un nouvel accoutrement noir, ou la surenchère de vilains : une nouvelle incarnation du Bouffon vert, l'Homme-Sable et Venom.

Chaque opus atteint les sommets du box-office. Les trois longs-métrages cumulent des recettes de 2,5 milliards de dollars dans le monde. De quoi permettre à Raimi d'envisager un quatrième opus où il espère mettre en scène un autre méchant emblématique, le Vautour, rôle confié à John Malkovich. Sony ne donnera jamais le feu vert, optant en 2012 pour un précoce reboot et donc un nouveau visage pour Spider-Man. Fan absolu du super-héros, Andrew Garfield, révélé pour sa performance dans *The Social Network*, vit un rêve éveillé. Si son Peter Parker est un surdoué scientifique, hanté par le départ de ses parents alors qu'il était enfant, les balises émotionnelles restent similaires : la mort de l'oncle Ben (dans des circonstances quasi identiques) et la difficulté à gérer un costume qui l'oblige à éloigner ceux qu'il aime afin qu'ils ne deviennent pas des proies potentielles.

Avec *The Amazing Spider-Man* et sa suite, le metteur en scène Marc Webb tente de se démarquer de son prédécesseur sur des détails techniques (les lance-toiles ne sont pas organiques comme chez Raimi, mais mécaniques, renouant avec les origines du comic), personnels (Parker apparaît plus ironique et donc a priori moins fragile) ou visuels (une vision subjective des acrobaties entre les gratte-ciel). *«Spider-Man a été réinventé des dizaines de fois sur papier, pourquoi serait-il si compliqué de l'envisager au cinéma ?»*, promettait la productrice Laura Ziskin. Au final, cette interprétation souffre de la comparaison avec l'original. Obligée de respecter certains codes constitutifs de l'univers de Spider-Man, elle donne trop souvent l'impression d'une copie manquant d'espace pour respirer tant la précédente empreinte n'a pas encore eu le temps de s'effacer. Le choix de privilégier Gwen Stacy (parfaite Emma Stone) à Mary Jane Watson, et de traiter son tragique destin, évite une redondance supplémentaire et permet de s'arrêter sur un passage iconique du comic.

« SPIDER-MAN A ÉTÉ RÉINVENTÉ DES DIZAINES DE FOIS SUR PAPIER, POURQUOI SERAIT-IL SI COMPLIQUÉ DE L'ENVISAGER AU CINÉMA ? » LAURA ZISKIN

Un super-héros partagé

Malgré des résultats financiers plus que corrects (près d'1,5 milliard de dollars à l'international), Andrew Garfield avouera avoir été meurtri par un accueil plutôt mitigé. *«J'étais venu pour servir une histoire et ce héros que je vénère depuis que j'ai 3 ans. J'ai presque eu l'impression de ne pas lui faire honneur et cela m'a brisé le cœur»*. Ce n'est pas tant son interprétation qui est en cause (le personnage a de l'humour et du recul sur sa condition, à tel point qu'il pourrait passer pour un petit frère gentillet de Deadpool) que la faiblesse des méchants qui lui ont été opposés (un Lézard numérique raté et un Electro aux motivations proches du néant). Au même moment, après deux et demi à l'affiche sur Broadway, la comédie musicale «Spider-Man ; Turn Off the Dark» (avec une mise en scène de Julie Taymor et des chansons écrites par Bono et The Edge), victime d'un démarrage chaotique (avec des accidents liés à la complexité des cascades prévues), quitte l'affiche.

Pour éviter de laisser dormir trop longtemps son super-héros, Sony conclut un pacte avec Disney, propriétaire de Marvel. La Columbia autorise l'intégration du personnage dans le Marvel Cinematic Universe avec des clauses financières permettant aux deux parties d'y trouver leur compte. Disney voit en Spider-Man un moyen de densifier son univers partagé en le mêlant à des aventures collectives tandis que Sony remplit ses caisses grâce aux épisodes individuels. Avec des négociations et des compensations évidentes. Ainsi, si faire intervenir Robert Downey Jr. dans *Spider-Man : Homecoming* avait du sens d'un point de vue narratif, difficile d'imaginer que la présence de l'acteur dans le récit n'était pas une condition au «partage» de Peter Parker.

D'abord admirateur de l'Homme-araignée, Electro, incarné par Jamie Foxx, va changer de camp dans *The Amazing Spider-Man 2*

Le Spider-Man du MCU apparaît pour la première fois dans *Civil War*, volant le bouclier de Captain America

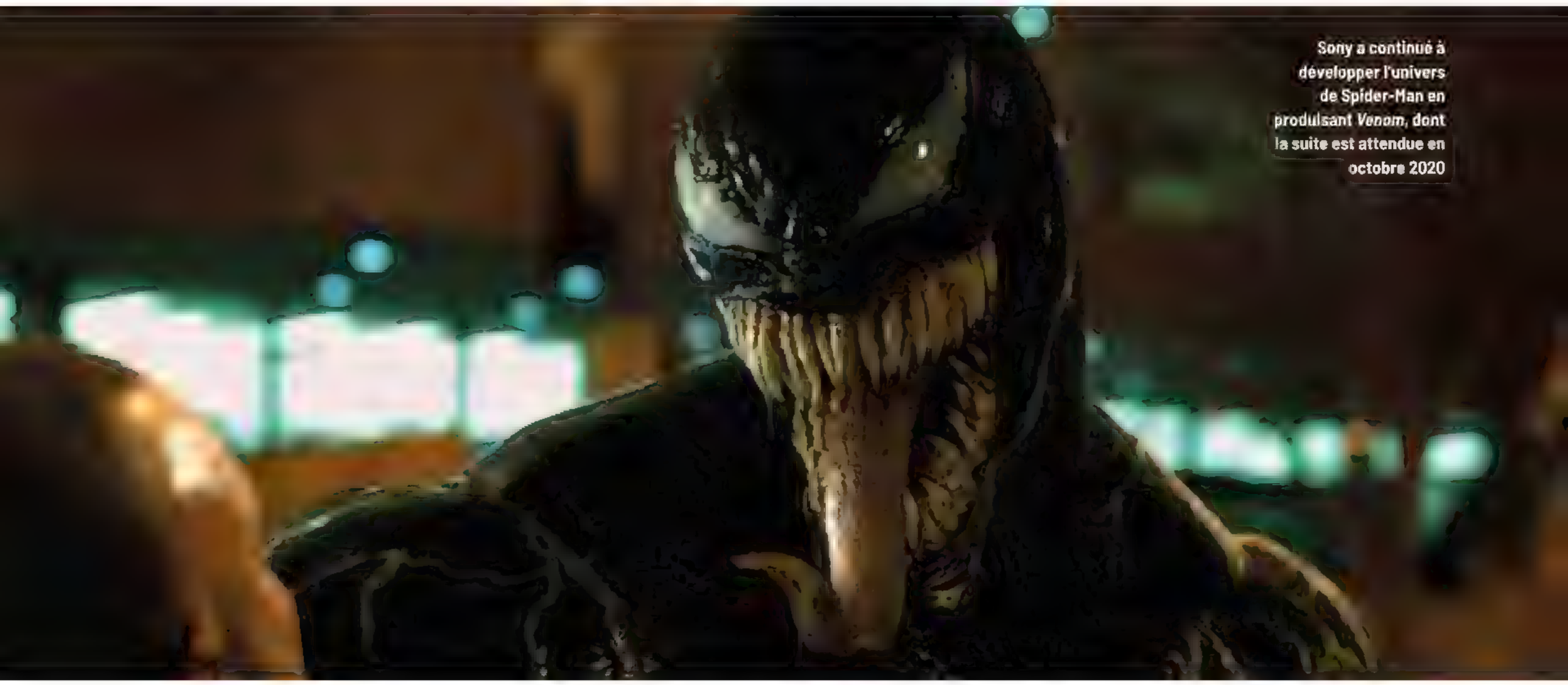
« ALORS QU'IL EST QUESTION DE SAUVER LE MONDE LORSQU'IL EST AUX CÔTÉS DES AVENGERS, IL DOIT AUSSI SE CONFRONTER À DES PROBLÈMES DE SA GÉNÉRATION » JON WATTS

En 2015, Tom Holland, vu notamment dans *Au cœur de l'océan* avec Chris «Thor» Hemsworth, est sélectionné parmi une flopée de prétendants. *Captain America : Civil War* dépeint un adolescent du Queens, dont la tante May (incarnée par Marisa Tomei) a pris un sacré coup de jeune. «Il n'y a pas qu'un seul modèle de tante», dit-elle, comme pour valider ce choix. La différence majeure avec les précédentes versions réside dans le fait que Peter Parker possède déjà ses pouvoirs quand il nous est présenté. Une astucieuse ellipse tant le public connaît désormais les origines du héros. Tony Stark s'improvise lui en une sorte de manager technologique (qui conserve son ton souvent moqueur), préconisant, pour le costume, «une mise à jour drastique, des pieds à la tête».

Tony Stark en mentor

Pour sa première apparition en rouge et bleu, Parker s'empare du bouclier de Captain America. Une entrée pour le moins fracassante. Puis, lors d'un gigantesque combat, il cite la scène sur Hoth de *L'Empire contre-attaque* (allusion habile maintenant que Lucasfilm appartient à Disney) lorsqu'il fait chuter Ant-Man (devenu géant) en l'entourant de sa toile. Il a aussi droit à la scène postgénérique, suivi du message «Spider-Man will return». Alors que le risque que tout sonne faux était réel, *Civil War* fait office de tremplin idéal pour l'Homme-araignée. En 2017, dans *Homecoming*, celui-ci est tiraillé entre sa vie de lycéen et les enjeux gigantesques auxquels il est mêlé. «Alors qu'il est question de sauver le monde lorsqu'il est aux côtés des Avengers, il doit aussi se confronter à des problèmes de sa génération», souligne le réalisateur Jon Watts. *«Et, bien sûr, il doit tout faire pour que son identité reste secrète».*

Holland, à la fois danseur et acrobate, prend réellement possession du personnage, notamment dans sa dimension physique. *«C'est exactement celui à qui j'avais pensé quand j'ai créé Spider-Man»*, commente Stan Lee. La présence centrale de Tony Stark dans l'intrigue permet d'introduire habilement la thématique de la responsabilité héroïque, le milliardaire s'improvisant mentor un brin moralisateur pour le bien de son élève. Reste l'indispensable vilain, à savoir le Vautour, Après avoir été Batman chez Tim Burton, puis avoir déjà porté des ailes de super-héros dans *Birdman* pour Alejandro Gonzalez Iñarritu, Michael Keaton se faufile dans l'univers Marvel. Si cette version se révèle assez éloignée de celle du comic, elle se fond parfaitement dans l'intrigue plus globale du MCU. Adrian Toomes, homme d'affaires pensant pouvoir gérer les conséquences des dégâts de la bataille menée par les Avengers à New York, voit son contrat rompu par la ville au profit de Tony Stark. Sa vengeance passera par un exosquelette à l'envergure démesurée.



Sony a continué à développer l'univers de Spider-Man en produisant *Venom*, dont la suite est attendue en octobre 2020

Le film d'animation *Spider-Man : New Generation* a réuni plusieurs versions du personnage dans un même récit

Engagé dans la lutte contre Thanos dans *Infinity War*, Spider-Man s'assume comme un réel Avenger, cette mission (où il se retrouve propulsé dans l'espace aux côtés d'Iron Man et de Doctor Strange) faisant office d'adoubement. Sa disparition (temporaire) lors du fameux claquement de doigts de Thanos souligne le lien puissant qu'il entretient avec Tony Stark, ce dernier vivant cet événement douloureux comme un terrible échec. *Far From Home*, premier long-métrage du MCU post-*Endgame*, reprend un schéma plus habituel (c'est à un numéro de funambule auquel se livre le lycéen, parti visiter l'Europe pour oublier Spider-Man, mais obligé d'agir) et s'appuie sur un méchant d'envergue, le manipulateur Mysterio, à qui Jake Gyllenhaal lègue son charisme.

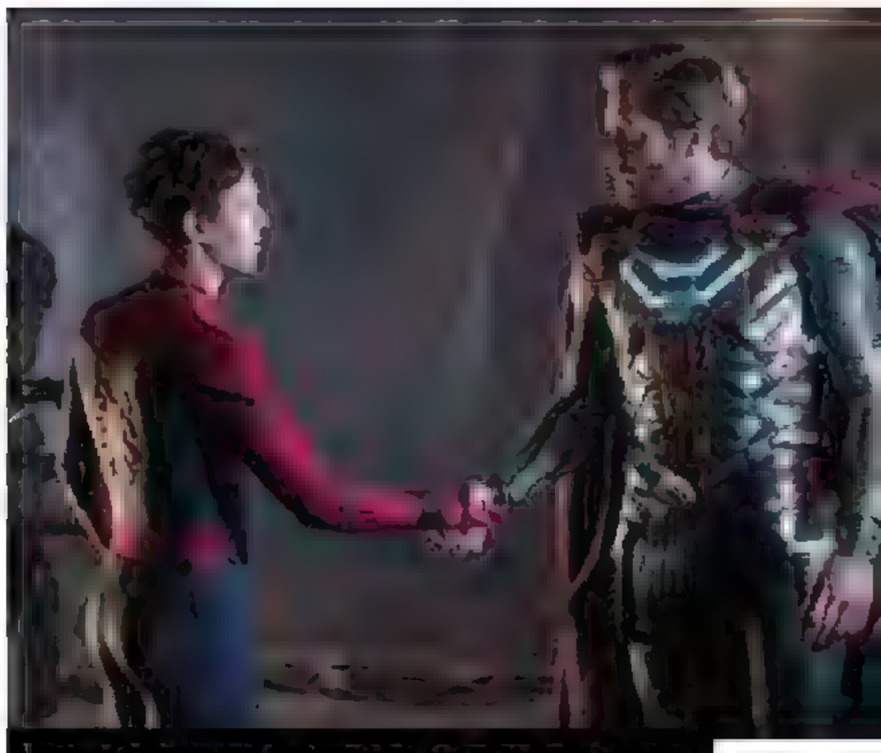
Sony veut garder la main

Entre-temps, l'animation aura offert le réjouissant *Spider-Man : New Generation*. Avec Miles Morales en vedette, nouvelle incarnation de l'Homme-araignée (qui en reprend les conventions tout en les modernisant) créée par Brian Michael Bendis et apparu pour la première fois en 2011. Le récit confronte plusieurs déclinaisons de Spider-Man (dont un Peter Parker trentenaire un peu usé). La plus improbable : Spider-Ham et son alter-ego, Peter Porker, né sur papier en 1983. Le film, d'une rare richesse visuelle, traite du rêve de tout fan de comics : la collaboration de plusieurs personnages évoluant normalement dans des univers séparés. Pourquoi ne pas l'envisager en live ? Avec une collaboration fantasmée entre Tobey Maguire, Andrew Garfield et Tom Holland. Le retour de J. Jonah Jameson, joué par J.K Simmons chez Sam Raimi, à la fin de *Far From Home*, a fait s'interroger les amateurs de théories les plus extravagantes.

L'annonce du retour de Spider-Man dans le giron de Sony (et donc son exclusion du MCU) a fait l'effet d'une bombe fin août. Ce changement de stratégie était-elle une réelle surprise ? Pas vraiment. Disney a, en quelque sorte, été victime de son succès. Cet été, *Far From Home* a été le premier film mettant en scène le tisseur à franchir la barre symbolique du milliard de dollars de recettes à l'international. De quoi inciter la Columbia à récupérer entièrement les droits sur le personnage. *«Nous savions que la présence de Spider-Man dans le MCU avait une durée limitée»*, avait alors réagi le grand ordonnateur de cet univers partagé, Kevin Feige, comme pour mieux insister sur le fait que cette parenthèse enchantée n'était autre qu'un petit miracle.

Venom et Morbius

Le succès, en 2018, de *Venom* (856 M$ de recettes mondiales), n'est probablement pas étranger à cette décision initiale de Sony. Déjà apparu chez Sam Rami dans *Spider-Man 3*, le personnage est exploité par Ruben Fleischer (*Bienvenue à Zombieland*), dont le traitement, très inégal, s'appuie essentiellement sur la prestation de Tom Hardy. Le comédien d'*Inception* et de *Mad Max : Fury Road* est à son aise quand il s'agit de camper le journaliste d'investigation Eddie Brock. Les affaires se corsent lorsqu'un symbiote extraterrestre s'empare de son corps. Les effets visuels, pas toujours du meilleur goût, prennent alors le relais dans une intrigue manquant hélas d'épaisseur. Mais, incontestablement, le potentiel du personnage est réel. Il fut d'ailleurs question qu'il fasse partie du MCU. Ainsi, Tom Holland aurait tourné une séquence prévue pour *Venom*, dont Disney aurait exigé la suppression. De quoi alimenter un début de bras de fer entre les deux studios ? En 2018, au Comic-Con de San Diego, le réalisateur Ruben Fleischer avait déclaré : *«Je serais le premier à aller voir un film avec Venom et Spider-Man»*. Ce à quoi Tom Hardy avait répondu : *«Me retrouver nez à nez avec Tom Holland ? Bien sûr que cela me plairait»*.



Dans *Spider-Man : Far From Home*, Peter Parker rencontre Mysterio, associé puis adversaire

Penser que *Venom 2*, qu'Andy Serkis va mettre en scène et dont la sortie est prévue pour octobre 2020, sera le théâtre de cette rencontre, semble prématuré. Mais Sony a évidemment parfaitement conscience des retombées possibles d'un tel face-à-face. D'autant qu'après avoir plus ou moins ployé le genou face au MCU, la Columbia semble se relever et cherche également à bâtir un nouvel ensemble. L'arrivée de *Morbius* (incarné par Jared Leto), en août 2020, n'est pas anodine.

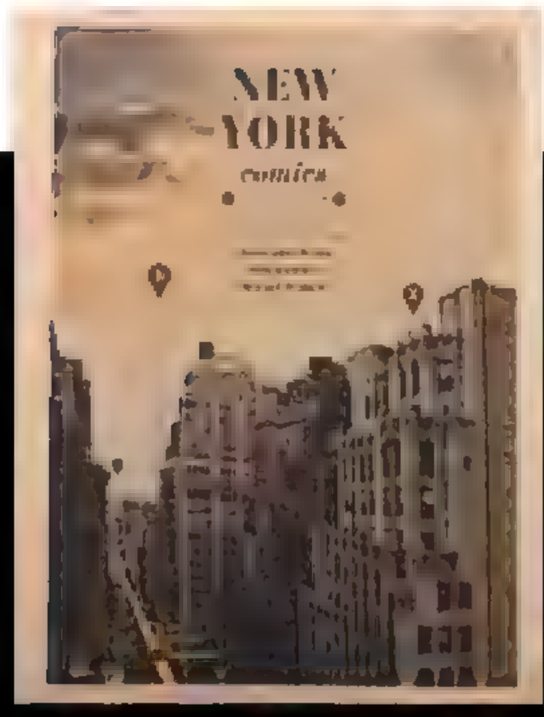
Fin septembre, Sony et Disney dévoilaient un nouvel accord, permettant à Peter Parker de rester dans le MCU, avec un film positionné dès l'été 2021. Ce contrat implique-t-il l'intégration de Venom dans l'univers partagé ? Personne ne peut prédire l'avenir de Spider-Man. Il a toujours su se renouveler dans les comics. En moins de vingt ans, les toiles tissées au cinéma ont jusqu'ici toutes fait honneur à la création de Stan Lee et Steve Ditko. Ses ayant-droits le savent : leurs grands pouvoirs impliquent de grandes responsabilités. ■

THOMAS GILBERT

NOS CONSEILS LECTURE

NEW YORK COMICS.

ECRIT PAR CHRISTOPHER IRVING, SETH KUSHNER, HOWARD WALLACH. EDITIONS GLÉNAT. 160 PAGES. 35 EUROS.



Stan Lee a choisi New York comme terrain de jeu principal pour ses super-héros. Cet ouvrage (disponible en français) se propose de visiter la ville par le prisme des comics (et pas uniquement des titres Marvel). Une virée où il question de Times Square que Captain America découvre après ses décennies d'hibernation ; de Namor s'en prenant à la Grosse Pomme ; de la résidence de Stephen Strange, au 177A Bleeker Street (qui était en fait l'adresse de Roy Thomas) ; de Daredevil et du Hell's Kitchen dessiné par Frank Miller ; de la maison d'enfance de Jack Kirby ; ou encore, évidemment, des nombreux lieux fréquentés par Spider-Man. Une sorte de guide de voyage pour sillonner New York de façon ludique.

THOR

UN DIEU DU TONNERRE

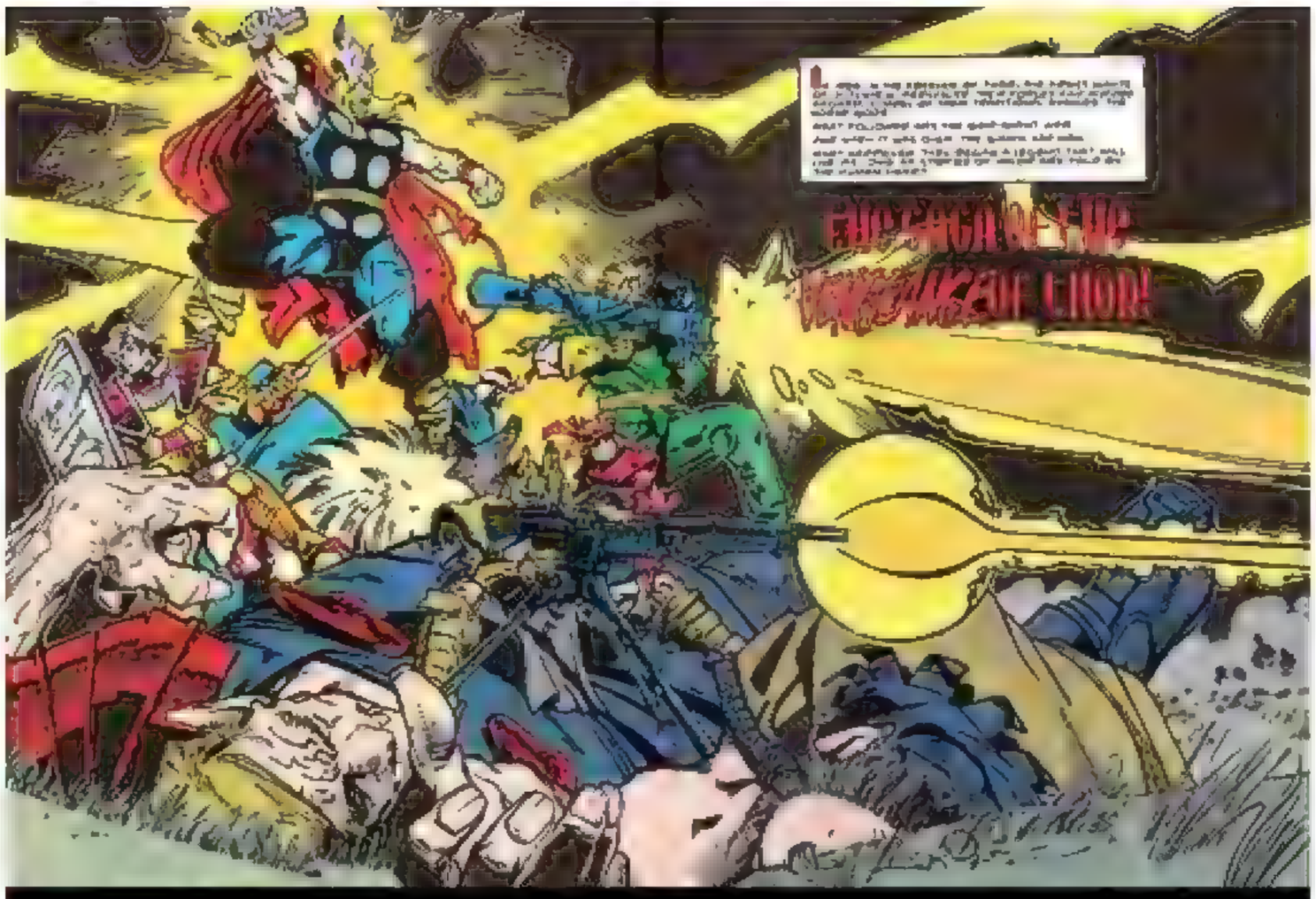
Plongeant dans les mythes nordiques, Stan Lee explore un autre territoire aux élans viking et shakespearien. Au cinéma, Thor est devenu l'un des super-héros les plus appréciés du Marvel Cinematic Universe.

Lorsqu'il apparaît dans «Journey Into Mystery» n°83 (août 1962), Thor, fils d'Odin, permet à Stan Lee d'investir les contes et légendes nordiques. *«J'aimais l'idée de piocher dans cette imagerie forte des Vikings, avec les longues barbes et les boucliers décorés»*. Et aussi dans le passé de Jack Kirby (lire le sujet que nous lui consacrons dans ce numéro pour plus de détails), qui a déjà dessiné plusieurs fois, au cours de sa carrière, un héros partageant de fortes similitudes. Notamment dans «Tales of the Unexpected» n°16 (août 1957) où la coïncidence n'est absolument pas permise puisque sont déjà mentionnés le marteau et le malin Loki.

Le deal signé avec le distributeur Independent News (la mise en vente de huit publications par mois) n'autorise pas, au début des années 60, chaque nouveau personnage à bénéficier de son titre personnel. Un mal pour un bien pour Lee car cette contrainte lui permet de tester, dans des comics «collectifs», la popularité de ses créations, avant de leur donner éventuellement plus d'importance. L'auteur apprécie le concept d'un dieu aux immenses pouvoirs devant parfois quitter son royaume pour œuvrer sur Terre. Il puise dans Shakespeare ou Alexandre Dumas pour lui donner un souffle épique. Mais il n'a pas le temps de s'y consacrer pleinement et confie l'écriture (notamment des dialogues) à son frère Larry Lieber puis à Robert Bernstein. *«J'ai laissé mon frère commencer mais j'ai fini par tellement aimer ce personnage que je m'y suis également consacré»*.

Don Blake, un chirurgien boiteux, se promène sur les côtes norvégiennes.Il est le témoin de l'arrivée impromptue d'un vaisseau extraterrestre d'où sortent des hommes de pierre. Se réfugiant dans une grotte, il y découvre un bâton, qui va le transformer en Thor. Son bout de bois est devenu un marteau sur lequel est indiqué : «Quiconque brandit ce marteau, s'il en est digne, recevra le pouvoir de Thor». Blake lance : «Thor, le légendaire Dieu du Tonnerre, le guerrier le plus puissant de la mythologie, ce serait donc moi ?». Il s'aperçoit qu'il reprend son apparence humaine quand il frappe le marteau au sol. Tel un boomerang, son arme revient à lui quand il la lance, comme si elle reconnaissait son unique propriétaire. A noter que si l'adaptation cinématographique de 2011 a préféré ne pas utiliser ce récit originel, le premier film fait une brève référence à Donald Blake quand Thor attrape un vêtement avec une étiquette portant ce nom. Jane

12¢
JOURNEY INTO MYSTERY
83
INTRODUCING THE MIGHTY THOR!
THE MOST EXCITING SUPER-HERO OF ALL TIME!!
BEGIN THE SAGA OF THOR IN THIS ISSUE!



Si le Thor que l'on connaît est apparu dans les années 60, d'autres versions avaient auparavant été dessinées par Jack Kirby

« IL FALLAIT, D'UNE FAÇON OU D'UNE AUTRE, QU'IL VOLE. MAIS, CONTRAIREMENT À SUPERMAN, JE VOULAIS UNE EXPLICATION « CRÉDIBLE » POUR CELA » STAN LEE

Foster l'arrache rapidement en disant : «C'était mon ex, parfait pour les patients, nul pour les sentiments».

Le vol du marteau

S'apparentant à une entité divine, Thor est conçu, parmi les super-héros Marvel de cette génération, comme un cousin éloigné de Superman. Lee assume le rapprochement dans une caractéristique à laquelle il tient : *«Il fallait, d'une façon ou d'une autre, qu'il vole. Mais, contrairement à Superman, je voulais une explication «crédible» pour cela. Dans ma quête perpétuelle d'une rigueur scientifique, j'ai pensé que Thor avait une lanière de cuir sur son marteau et que, s'il voulait s'envoler, il n'avait qu'à faire tourner très vite ce dernier au-dessus de sa tête puis ensuite attacher la lanière à son poignet pour profiter de la propulsion. Je suis surpris que la NASA n'ai pas fait appel à moi pour intégrer leur équipe scientifique»*. Dans Ragnarok, Thor essaie d'expliquer à Korg, une imposante créature de pierre, cette manière d'utiliser son célèbre Mjolnir (récemment détruit par sa sœur cachée, Hela). Sa démonstration est vaine, son interlocuteur concluant : «Tu t'envoies en l'air avec un marteau ?».

Dans le langage utilisé et les expressions employées, Lee se plaît à attribuer une posture shakespearienne à ses protagonistes. Il se justifie : *«Il fallait donner à Odin des expressions de divinité suprême. Il ne pouvait pas dire : «Oh, Thor, lâche-nous un peu, tu veux». Mais plutôt : «Je te mets en demeure de cesser, manant !»*. A partir du n°126, «Journey Into Mystery» est rebaptisé officiellement «The Mighty Thor». Parmi les artistes importants qui ont participé à l'émergence du Dieu du Tonnerre, citons l'encreur Vince Colletta, dont la rapidité de travail était admirée et permettait de respecter les délais tendus. Peu à peu, le double Don Blake s'effacera pour se concentrer sur les origines de Thor et donc de son peuple, vivant dans la cité d'Asgard. Le comic finira par révéler, dans le n°159 (décembre 1968) que Blake n'est qu'une identité fictive (Odin l'a enfermé dans ce corps de mortel fragile pour apprendre l'humilité à Thor), revisitant ainsi la première apparition du super-héros.

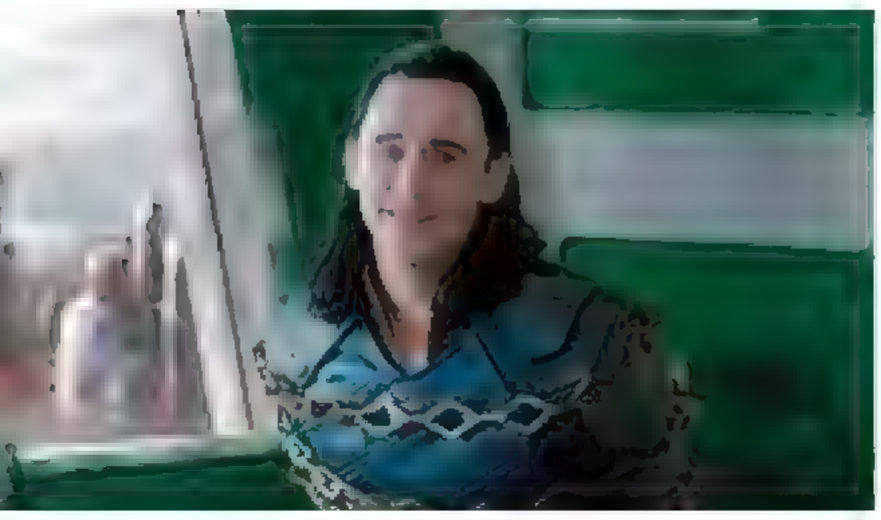
Les auteurs Gerry Conway, Roy Thomas, Bill Mantlo et Len Wein vont notamment se succéder. John Buscema sera lui l'un des dessinateurs majeurs du personnage. Les années 80 seront marquées par le stylo et les crayons de Walter Simonson, qui met plus encore l'accent sur le caractère mythologique des aventures de Thor, à qui le scénariste Tom DeFalco et le dessinateur Ron Frenz vont offrir des identités différentes. Parmi les artistes de l'ère moderne sollicités figure notamment le Français Olivier Coipel.

La révélation Chris Hemsworth

Sur grand écran, Thor a été le deuxième personnage à réellement s'imposer (il a précédé de quelques mois Captain America) dans le Marvel Cinematic Universe, marchant dans le sillage d'Iron Man. En 2011, Kenneth Branagh, grand spécialiste et adepte de Shakespeare (il a alors déjà adapté plusieurs œuvres du maître), est le candidat idéal pour donner vie à cet univers aux contours plus ouvertement fantastiques que les armures technologiques de Tony Stark. Le récit se charge néanmoins de nous ramener les pieds sur terre (au sens premier du terme) puisque Thor l'orgueilleux est condamné et exilé sur la planète bleue pour vivre au milieu des hommes. Alors qu'il s'apprêtait à être couronné roi d'Asgard, il a osé s'en prendre à un ennemi, mettant directement son peuple en danger. Thor jugeque son père ne protège pas son royaume avec suffisamment de fermeté. Ce à quoi Odin, agacé par l'arrogance de sa descendance, répond : «Tu es un enfant vaniteux, cupide et cruel». Le fils prononce alors ces mots lourds de conséquence, provoquant son bannissement : «Et vous, un vieillard et un fou».

« IL Y A DU BON EN LUI MAIS SA VISION DU MONDE EST FAUSSÉE PAR UN SENTIMENT DE SUPÉRIORITÉ ET L'IMPRESSION QUE TOUT LUI EST DÛ » CHRIS HEMSWORTH

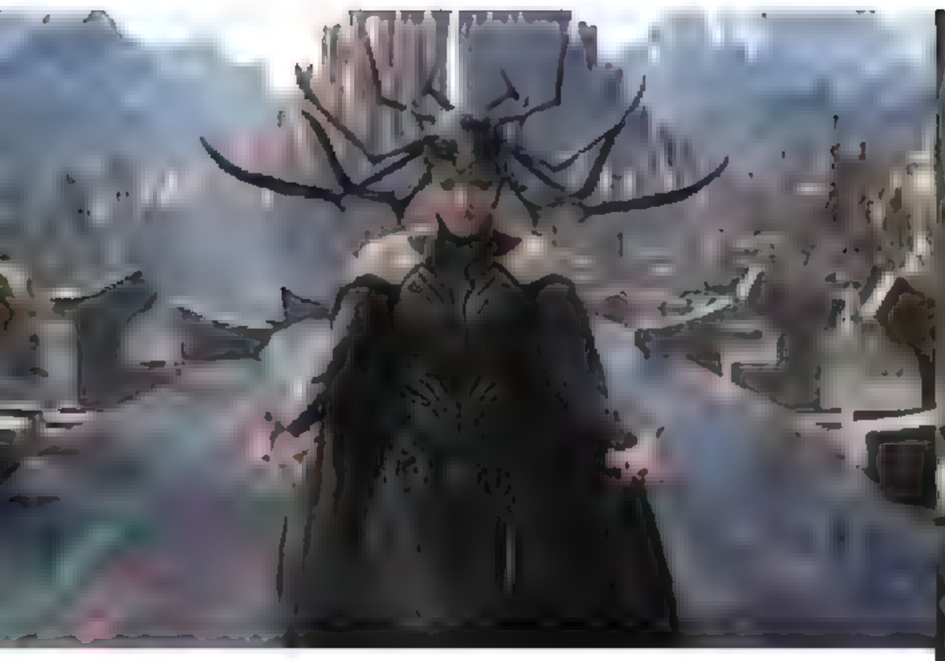
Sur Terre, Thor s'attache à Jane Foster, astrophysicienne qui voit tomber du ciel cet être massif et mystérieux. Si Natalie Portman fait exister son personnage en l'espace de quelques secondes, que dire de Chris Hemsworth, incarnation plus vraie que nature de l'Asgardien, aussi à l'aise quand il faut faire parler les muscles que dans les moments plus légers (que la saga multipliera par la suite). Sif, déesse et guerrière qui combat aux côtés de Thor, n'a qu'une place annexe dans cette transposition. Dans le comic, elle «fusionne» avec Jane Foster afin de sauver la mortelle d'une mort annoncée. Heimdall, son frère, est le gardien du Bifrost, pont aux couleurs de l'arc-en-ciel qui permet d'atteindre des points éloignés dans d'autres galaxies.



L'insaisissable Loki

Cet univers n'aurait pas le même attrait sans la présence du machiavélique Loki. Traumatisé quand il apprend qu'il a été adopté par Odin et qu'il n'est donc pas son fils naturel, il se sert de cette confession comme le révélateur de sa nature tortueuse. Elle s'incarne dans la façon dont il prend l'apparence de ses semblables puisque c'est imitant le physique d'Odin qu'il s'installera sur le trône. Impossible également d'oublier son «imitation» de Captain America dans *Le monde des ténèbres*, en 2013. Parce qu'il est insaisissable, Loki fascine, fait partie de ces individus que l'on adore détester. Il peut, qui plus est, se vanter d'être au cœur de certaines des meilleures scènes du MCU (difficile d'oublier le sort que lui réserve Hulk à la fin d'Avengers). *«Il y a du bon en lui mais sa vision du monde est faussée par un sentiment de supériorité et l'impression que tout lui est dû»*, analyse Hemsworth. Son formidable interprète, Tom Hiddleston, ne l'a pas encore totalement appréhendé : *«Il est rusé, imprévisible, versatile, et il est prêt à tout pour survivre. Cela fait des années que j'essaie de le cerner»*. Tout en travaillant pour ses propres intérêts, il semble se ranger du bon côté dans *Ragnarok* (où Matt Damon prend son costume dans une hilarante pièce de théâtre), en 2017. L'année suivante, *Infinity War* lui offre une sorte de rédemption définitive quand il tente de s'en prendre à Thanos, avant que ce dernier ne se montre sans pitié face à sa duperie. Disney a bien compris la richesse et la popularité du personnage et lui consacrera une série entière, attendue pour le printemps 2021.

C'est à cause de lui que les Avengers doivent unir leur force. La rencontre entre Thor et Iron Man n'est pas sans provoquer quelques étincelles. Ainsi, Tony Stark se moque ouvertement du look de l'Asgardien, le surnommant «Point Break», en référence au surfeur qu'incarne Patrick Swayze dans le film de Kathryn Bigelow. Une gentille pique qui s'étirera en longueur puisque dans *Ragnarok*, lorsque Thor désire s'emparer du Quinjet, c'est avec ce mot de passe que le milliardaire a verrouillé l'accès. Dans *L'ère d'Ultron*, le Dieu du Tonnerre propose à ses partenaires de soulever son célèbre marteau. Ceux qui en sont «dignes» sont censés y parvenir. Seul Captain America parvient légèrement à le faire trembler, ce qui préfigure le final d'-où Steve Rogers contrôle Mjolnir comme le ferait son réel propriétaire. Le fait de fréquenter régulièrement le monde des humains va permettre à Thor de se familiariser avec d'autres valeurs et donc de descendre d'un piédestal le rendant parfois suffisant.



Thor est au départ indissociable de son marteau. Il prouvera dans *Infinity War* qu'il peut exister sans

Le modèle Kirby

C'est sur Sakaar, dans *Ragnarok*, qu'il touche le fond. Après avoir combattu le démon Surtur, il ne peut rien faire face à la fureur de sa sœur cachée Hela, et est expédié sur une planète qui le transforme en gladiateur, l'opposant à Hulk. *«Il est privé de son marteau, détruit par Hela, ce qui l'amène à tout remettre en question. Nous le voulions le mettre à nu tant sur le plan physique qu'émotionnel»*, explique Hemsworth. Le ton souvent décalé et le design coloré sont fièrement assumés. *«Taika* (Waititi, le réalisateur) *a soumis l'idée d'un opéra-rock cosmique, une sorte de Thor version heavy metal»*, souligne le producteur Brad Winderbaum. *«La direction dans laquelle il voulait emmener la franchise était très originale et faisait écho à la folie des comics»*. Difficile de ne pas s'arrêter sur le numéro de Jeff Goldblum en Grand Maître. Mais pour Kevin Feige, artisan en chef du Marvel Cinematic Universe, cette orientation plastique est un retour aux sources. *«L'esthétique de Sakaar rend hommage au talent artistique de Jack Kirby. Taika tenait à se rapprocher le plus possible du style que nous retrouvons dans les comics. Une fois les décors construits, nous avions l'impression d'entrer dans un dessin de Kirby»*. Une approche qui ravit le production designer Dan Hennah : *«Nous avons pu nous éloigner d'Asgard, et proposer un monde déjanté, fantaisiste et psychédélique»*.

Le rôle de Thor évolue encore dans *Infinity War*. Après avoir vu son vaisseau (qui transportait les survivants de son peuple) attaqué par Thanos, il intègre temporairement l'équipe des Gardiens de la Galaxie (ce qui donne lieu à une scène hilarante avec Star-Lord, dont la virilité est moquée). Cheveux courts, un œil en moins, il se forge une nouvelle arme pour réapparaître lors de la bataille décisive du Wakanda. Semblant arriver tel le sauveur que tout le monde attend, il commet la faute ultime en ne portant pas le coup fatal à Thanos. Ce dernier peut ainsi mettre son plan à exécution en claquant des doigts pour faire disparaître la moitié de l'humanité.

Une métamorphose dans *Endgame*

Une erreur qui va durablement le traumatiser. *Endgame* le présente avec une trentaine de kilos en plus, bedonnant, totalement négligé, et, surtout, cherchant à éviter au maximum à entrer en contact avec les super-héros survivants d'un drame dont il se sent responsable. Certains ont pu être choqués d'un tel traitement. Comment oser dégrader à ce point un personnage censé incarner la toute puissance ? Si l'humiliation peut sembler excessive, elle est à la hauteur du fardeau que Thor transporte. Choisir d'en faire également un ressort comique n'a rien de surprenant. Dès le premier film, le personnage ne connaissait pas que des moments de gloire. Quand il s'en prend aux médecins et aux infirmiers à l'hôpital, il lance avec emphase : «Vous n'êtes rien face au Divin...». Juste avant de s'endormir à cause d'une piqûre. Le virage a été clairement pris avec *Ragnarok*. Le dispositif intégré dans son cou par Valkyrie le ridiculise constamment. Mais il n'a parfois même pas besoin de ce dernier, à l'instar de ce cri de fillette qu'il pousse juste avant d'être présenté au Grand Maître.

Si Captain America et Iron Man, tels que nous les connaissons, ont quitté la scène, Thor n'a pas encore dit son dernier mot. En 2014, avec l'auteur Jason Aaron et le dessinateur Russell Dauterman, le comic lança un nouveau cycle, où le marteau est désormais porté par une femme. C'est ce parti pris qui sera privilégié dans *Thor : Love and Thunder*, attendu pour novembre 2021, et qui sera incontestablement l'un des temps forts de la phase 4 du MCU. Toujours signé Taika Waititi, le long-métrage marquera le retour de Natalie Portman, dont l'absence depuis *Le monde des ténèbres* laissait penser que la rupture était définitive. Le fait de pouvoir, cette fois-ci, avoir un rôle conséquent en héritant de Mjolnir, donne du sens à cet excitant come-back. Si ce revirement laisse planer le doute sur l'avenir de la version originelle de Thor, celui-ci s'affiche désormais comme le premier super-héros de la saga à bénéficier d'un quatrième film à son nom. Ni Tony Stark ni Steve Rogers ne peuvent en dire autant. ■

THOMAS GILBERT

RENCONTRE AVEC UNE LÉGENDE

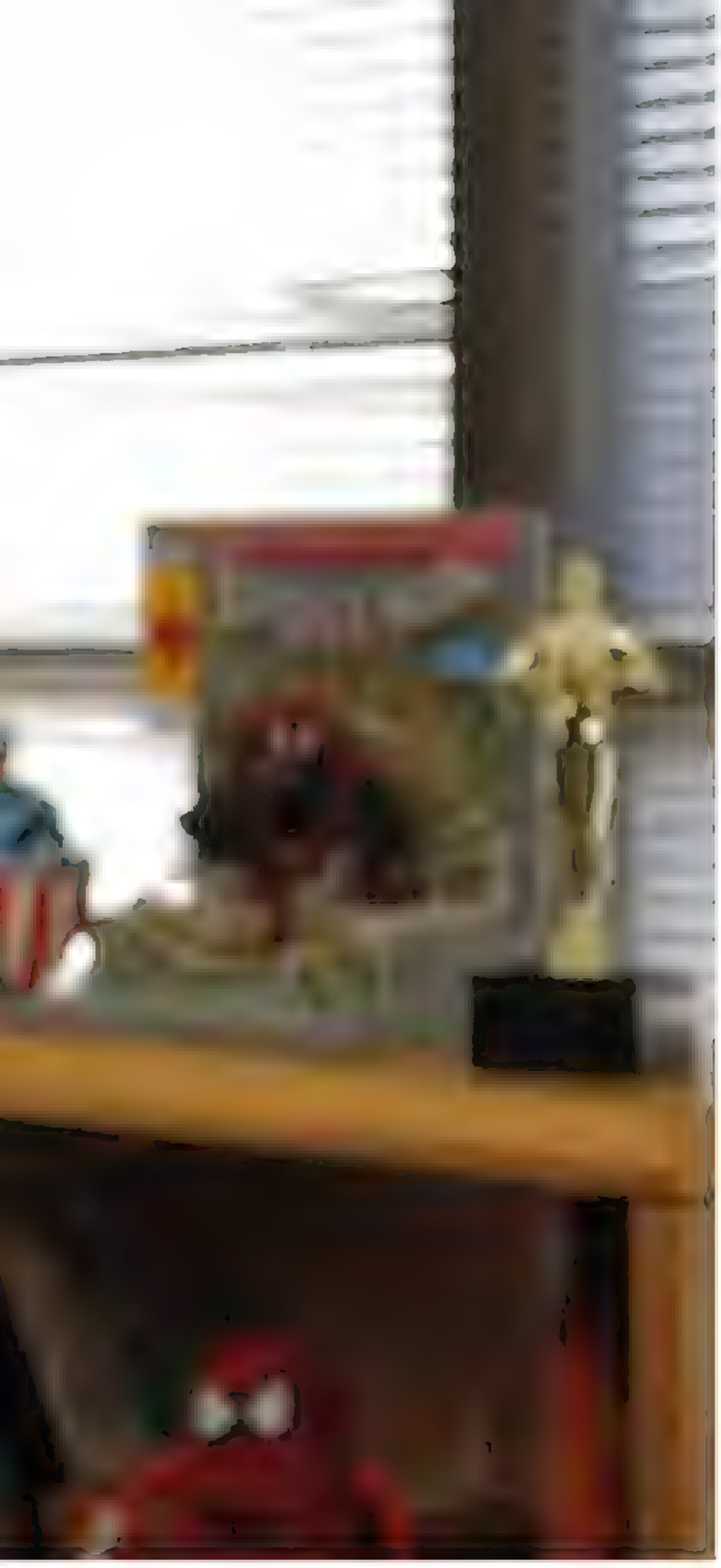
En février 2013, nous avons eu la chance de nous entretenir avec Stan Lee. Il s'est notamment livré sur ses sources d'inspiration, ses collaborateurs et sur la place qu'occupent ses créations dans la culture moderne.

Rencontrer Stan Lee en chair et en os, c'est se mesurer à une légende vivante, un être quasi-mythologique que l'on n'imaginait pas pouvoir exister dans le même pan de réalité que le nôtre. Et se rendre compte que l'artiste que l'on admire tant et dont l'œuvre a bercé nos plus jeunes années est un être humain affable, généreux, délicieux et plein d'humour procure un sentiment de profonde allégresse. L'entretien qui suit a été réalisé le 1erfévrier 2013, alors que le vénérable Stan Lee avait déjà atteint l'âge respectable de 90 ans. Le regard pétillant, la voix un peu éraillée et le sourire aux lèvres, le père de la mythologie Marvel nous a accueillis dans son bureau de Los Angeles, véritable caverne d'Ali Baba où surgissent pêle-mêle une statue grandeur nature de Spider-Man, de nombreux jouets inspirés de ses créations, une figurine imitant ses propres traits, une infinité de livres et de comic books, plusieurs récompenses prestigieuses et d'impressionnantes photos le montrant poser aux côtés des grands de ce monde.

Atteindre Stan Lee n'est pas simple, tant l'homme est sollicité par une horde de fans aux quatre coins du globe. Mais lorsqu'enfin le contact est établi, la récompense n'en est que plus grande. Cette «rencontre du troisième type» avec le grand Stan a été rendue possible grâce à l'opiniâtreté de Jean-Jacques et Diane Launier, conservateurs du musée Art Ludique qui luttent pour que les arts souvent considérés «mineurs» (dont le cinéma et la bande dessinée font partie) soient reconnus au même titre que les disciplines artistiques plus «nobles». Les propos qui suivent ont initialement été recueillis pour un documentaire produit par Disney, mais ils n'ont encore jamais été publiés dans leur intégralité. Il s'agit donc d'une exclusivité que les lecteurs de L'Écran Fantastique se devaient de découvrir à l'occasion de ce numéro hors-série exceptionnel.

Lorsque vous avez créé les personnages de l'univers Marvel au début des années soixante, les super-héros étaient déjà très présents dans les comic books. Avez-vous essayé d'entrer en rupture avec ce qui existait déjà pour vous démarquer et défendre une certaine originalité ?

On m'a souvent demandé si, quand j'ai créé Spider-Man, les Quatre Fantastiques, Hulk, les X-Men et tous les autres, je voulais amener quelque chose de nouveau à la bande dessinée. La réponse, bien sûr, c'est oui. Mais je crois que n'importe quelle personne chargée d'écrire une histoire, n'importe où dans le monde, essaiera toujours d'apporter quelque chose de nouveau. Aucun auteur ne veut refaire ce qui a déjà été écrit. Aucun orateur ne veut répéter un discours qu'il a déjà entendu ou dit lui-même. Aujourd'hui, j'espère que je ne vais pas vous raconter des choses que j'ai dites par le passé dans d'autres



interviews. Vous espérez que ce que vous racontez ou ce que vous créez sera un peu différent, et si vous avez de la chance, sera un peu meilleur que ce que font les autres. Donc cette quête de nouveauté et d'originalité m'a toujours guidé lorsque j'imaginais des personnages et des péripéties.

Selon vous, les préoccupations de la société des années soixante étaient-elles propices à la création d'une nouvelle génération de super-héros ?
Dans les années soixante, il y avait vraiment de quoi être inquiet. Tout le monde avait peur de la bombe atomique. Or mon travail consistait à écrire des bandes dessinées. Je me suis donc efforcé d'imaginer des récits qui feraient oublier aux gens leurs problèmes de tous les jours, des intrigues qu'ils auraient plaisir à lire pendant quelques minutes et qui les transporteraient ailleurs. Je suppose que tout ce que j'ai écrit a été influencé par ce qui se passait dans le monde à l'époque. Cependant j'ai essayé de ne pas en faire des histoires politiques. Je voulais avant tout qu'elles soient distrayantes et qu'elles aient un effet positif sur ceux qui les lisaient. Prenons un jeune lecteur, qui aurait beaucoup de problèmes pour trouver du travail, ou qui ne s'en sortirait pas bien à l'école, bref, qui serait préoccupé par toutes sortes de choses. Je voulais qu'il puisse prendre un de mes comics, le lire, en tirer du plaisir et passer un bon moment et que peut-être, en se sentant mieux, il puisse résoudre ses problèmes personnels.

Une relecture des légendes d'antan

Ce qui fait la grande différence entre vos personnages et ceux des autres comics, c'est l'importance que vous accordez à leur vie personnelle. Leurs petits tracas quotidiens prennent autant d'importance que leurs actes héroïques.
J'ai toujours pensé qu'il n'était pas intéressant de lire des histoires de super-héros s'ils passaient la majeure partie de leur temps à affronter les méchants. Je voulais savoir ce que faisait le héros quand il vivait sa vie normale. Où vivait-il ? Quels problèmes personnels avait-il ? Qui étaient ses amis, ses ennemis ? Comment gagnait-il sa vie ? Comment payait-il le loyer ? Si j'étais capable d'imaginer des super-héros possédant une vie personnelle aussi intéressante que leur vie héroïque, j'en concluais qu'ils étaient bien définis, qu'ils n'étaient pas de simples personnages de papier mais des personnes presque réelles capables de susciter l'intérêt. Le principe est le même que Sherlock Holmes. Il est célèbre pour avoir résolu des énigmes apparemment insolubles et pour ses affrontements réguliers avec le professeur Moriarty. Mais les histoires d'Arthur Conan Doyle ne se contentent pas de montrer cette partie de sa vie. Vous le voyez aussi chez lui, en train de lire et d'étudier, ou même de se livrer à son addiction à la drogue. Du coup, vous vous intéressez autant à sa vie personnelle qu'à son travail de détective. Voilà ce qui, selon moi, définit un héros intéressant.

On peut trouver beaucoup de points communs entre vos héros et ceux des anciennes légendes. Les Avengers par exemple ressemblent à une relecture moderne des Chevaliers de la Table Ronde. Pendant votre enfance, étiez-vous intéressé par les histoires de chevalerie et la mythologie ?
Oui. Quand j'étais jeune, j'aimais lire des histoires de chevaliers, celles du Roi Arthur, du Roi Richard, des Chevaliers de la Table Ronde, de Camelot. J'adorais toutes sortes de légendes. Quand j'ai commencé à écrire des comics, mes super-héros présentaient donc quelques ressemblances avec les chevaliers d'autrefois, parce qu'ils s'efforçaient d'aider les gens et de faire le bien. Ils ne combattaient pas des dragons, mais des super-vilains tous très puissants et très dangereux. Ils le faisaient simplement parce que c'était ce qu'il fallait faire, pas pour en tirer un profit quelconque. Donc on peut dire qu'effectivement les anciens mythes ont eu une grande influence sur ce que j'ai écrit.

Vous semblez d'ailleurs avoir porté une attention au moins aussi importante à la création des super-vilains qu'à celle des héros. Sont-ils des éléments cruciaux à vos yeux ?
Bien sûr. Il n'est pas très intéressant de lire une histoire de super-héros s'il n'affronte pas un méchant ! Et ce n'est pas non plus intéressant si le méchant n'est pas puissant. Nous avons donc créé des super-vilains, autrement dit des adversaires à la hauteur des pouvoirs des super-héros. C'est ce qui rend l'ensemble excitant. D'une certaine manière, les super-vilains ont leur propre code de conduite, qu'on pourrait résumer ainsi : «Nous faisons ce que nous voulons, peu importe s'il y a des victimes». Certains super-vilains veulent juste gagner beaucoup d'argent, d'autres veulent dominer le monde… Ils ont tous des motivations différentes. Quoiqu'il en soit, il est important que les super-vilains soient aussi intéressants que les super-héros. C'est ce qui fait une bonne histoire.

Des valeurs positives

Les nombreux dessinateurs avec lesquels vous avez régulièrement collaboré se sont-ils intéressés comme vous aux légendes médiévales et mythologiques ?
En fait, je n'ai jamais vraiment discuté avec Jack Kirby, Steve Ditko ou tous les autres dessinateurs pour savoir s'ils étaient intéressés par les légendes d'antan. Je n'ai pas de souvenir de ce type de conversation avec eux. Mais c'était presque implicite, parce qu'à l'époque tous les artistes et tous les auteurs lisaient ces histoires. Donc bien qu'ils ne me l'aient jamais dit ouvertement, je suis sûr qu'ils étaient eux aussi des grands amateurs des contes et des mythes.

« QUAND J'ÉTAIS JEUNE, J'AIMAIS LIRE DES HISTOIRES DE CHEVALIERS, CELLES DU ROI ARTHUR, DU ROI RICHARD, DES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE, DE CAMELOT » STAN LEE

Avez-vous essayé de retrouver à travers les valeurs défendues par vos héros une certaine idée du code de la chevalerie ?
Je n'irai pas jusqu'à dire que j'ai cherché à donner aux super-héros un code d'honneur particulier, ou quoi que ce soit de ce genre-là. Mais j'ai essayé de faire de chacun d'entre eux quelqu'un de bien, tout simplement. Ce sont des gens qui ont la volonté d'utiliser leurs capacités extraordinaires pour aider les autres. C'est leur façon de voir : puisque je possède ce pouvoir, je dois l'utiliser pour faire le bien. C'est généralement le comportement que j'ai donné à chacun d'entre eux.

Ce sens du devoir découle-t-il directement des propres valeurs que vous aimez défendre à titre personnel ?
J'aimerais penser qu'en faisant de ces super-héros des gens si honorables et si chevaleresques, je transmettais mes propres valeurs, parce que je pense que si j'étais un super-héros, je serais très honorable et très chevaleresque ! J'aiderais ceux qui en ont besoin. Mais je dois avouer que je ne me suis jamais vraiment considéré comme un super-héros !

Mais si vous deviez citer celui dont vous vous sentez le plus proche, lequel choisiriez-vous ?
C'est une question très difficile. Pour être honnête, je crois ne ressembler à aucun des super-héros que j'ai inventés. D'ailleurs eux-mêmes ne me ressemblent pas du tout ! Il faut voir la vérité en face : je n'ai aucun super-pouvoir, je ne sors pas dans la rue pour affronter les malfrats ! À vrai dire, j'aurais bien aimé être comme Iron Man, parce que c'est un très bel homme dont toutes les filles sont amoureuses. J'aurais aussi aimé être comme Spider-Man, parce que pouvoir grimper aux murs et se balancer d'un immeuble à l'autre doit être grisant. Bien sûr j'aurais également aimé avoir la force de Hulk, ou pouvoir voler avec mon marteau comme Thor. Mais honnêtement, je n'ai aucun point commun avec ces héros, hélas ! Même si j'ai sans doute - consciemment ou non - injecté un peu de ma personnalité dans chacun d'entre eux.

Si vous ne pouviez choisir qu'un seul super pouvoir, lequel prendriez-vous ?
Ma réponse va peut-être vous surprendre. Je ne voudrais pas de la force ; je ne voudrais pas savoir voler ou grimper aux murs. Le pouvoir que je voudrais, c'est avoir de la

« J'AIMERAIS PENSER QU'EN FAISANT DE CES SUPER-HÉROS DES GENS SI HONORABLES ET SI CHEVALERESQUES, JE TRANSMETTAIS MES PROPRES VALEURS » STAN LEE

« JE DOIS ADMETTRE QU'EN CE QUI CONCERNE LES COSTUMES DES SUPER-HÉROS, J'AI LAISSÉ BEAUCOUP DE LIBERTÉ AUX DESSINATEURS » STAN LEE

chance en toutes circonstances. Parce que si vous avez de la chance, vous obtenez tout ce que vous voulez. Si vous êtes chanceux, vous réussissez dans tout ce que vous entreprenez. Tout ce qui vous arrive est parfait ! Voilà donc le super-pouvoir que je choisirais, sans hésiter ! Vous ne vous attendiez pas à cette réponse, n'est-ce pas ?

Un processus d'identification

Les costumes des super-héros jouent un rôle déterminant dans vos histoires. Pendant votre collaboration étroite avec les dessinateurs, avez-vous eu une influence importante sur le choix de ces panoplies, de leurs couleurs, de leurs formes ?
Je dois admettre qu'en ce qui concerne les costumes des super-héros, j'ai laissé beaucoup de liberté aux dessinateurs. Généralement, ce sont les super-pouvoirs qui induisaient le look des personnages, en suivant une certaine logique. Pour Spider-Man par exemple, j'ai simplement demandé à Steve Ditko d'imaginer un costume qui soit parfait pour quelqu'un possédant des pouvoirs d'araignée. D'où le résultat que vous connaissez : un collant rouge et bleu aux grands yeux blancs avec un motif de toile et un logo d'araignée sur la poitrine. Pour Iron Man, j'ai demandé à Don Heck de dessiner un costume simple qui s'inspire des armures de fer du moyen-âge. Cette armure a beaucoup évolué au fil du temps. Au début elle était grise, puis jaune, puis rouge et or. Pour Hulk, j'ai dit à Jack Kirby que je voulais quelqu'un qui ressemble à un monstre sympathique. Il ne porte pas de costume, puisque les monstres n'en ont pas, mais il devait avoir l'air plus fort que n'importe qui, plus grand que n'importe qui, et un peu effrayant. Et pour le puissant Thor, j'ai demandé à Jack Kirby de concevoir un costume qui lui donne l'air d'un dieu, le dieu nordique du tonnerre, sans pour autant qu'il ne dénote trop avec les costumes des autres super-héros. Jack m'en a proposé quelques-uns et à un moment donné, je lui ai dit : «C'est celui-là». Le design des costumes, c'était donc surtout l'affaire des dessinateurs. Je me contentais de leur dire ce à quoi je voulais que les héros ressemblent.

À votre avis, pourquoi avons-nous besoin de super-héros ?
Je pense que tout le monde, dès son plus jeune âge, imagine des super-héros. Quand vous lisez «Jack et le Haricot Magique», Jack est un super-héros pour vous. Tous les enfants veulent devenir le gentil qui triomphe du méchant. Je crois qu'il est important que nous ayons tous des modèles. Tant qu'à faire, autant que les modèles des enfants soient des personnages héroïques qui cherchent à faire le bien et à aider autrui. C'est mieux que s'identifier à des criminels, des assassins ou des trafiquants de drogue ! Voilà pourquoi il est important que les héros de nos histoires soient ceux auxquels les lecteurs veulent ressembler. Si nous y parvenons, notre mission est accomplie.

Pensez-vous que vos histoires et vos personnages vont se perpétuer pendant des années voire des siècles, comme une sorte de mythologie moderne ?
Je n'en ai aucune idée, mais ce serait formidable. Je ne serai plus là pour le vérifier ! Il y a des histoires qui ont le pouvoir d'influencer les gens. J'aimerais penser que nos super-héros en font partie, de la même manière que Robin des Bois et le Roi Arthur m'ont influencé. Ce serait merveilleux parce que je pense que nos super-héros sont des gens bien. Et s'ils influençaient les gens dans les années à venir, ce serait une influence bénéfique. Je pense que ce serait extraordinaire !

Vos super-héros auraient-ils leur place dans un musée ?
Ce serait tout à fait envisageable, et ça me rendrait très heureux. Après tout, j'ai vu des statues de Jupiter, Apollon ou Samson dans les différents musées que j'ai eu l'occasion de visiter. Alors pourquoi ne pas imaginer dans le futur des musées exposant des statues de Thor, Captain America, Iron Man, la Torche Humaine ou Hulk ? Ce serait génial ! ■

PROPOS RECUEILLIS ET TRADUITS PAR
GILLES PENSO

IRON MAN

DE CHAIR ET D'ACIER

Légèrement en retrait parmi les grandes créations des années 60, Iron Man s'est imposé comme le cœur battant du Marvel Cinematic Universe. Les tourments de Tony Stark et sa forte personnalité ont contribué à son énorme popularité, au moins autant que les armures qui l'ont transformé en super-héros.

Un magnat à la Howard Hughes, telle est la première image qui vient à l'esprit de Stan Lee quand il pense à ajouter un protagoniste à son catalogue. Il précise son approche : *«J'ai créé un personnage qui représentait ce que Eisenhower appelait le «complexe militaro-industriel». C'est un fabricant d'armes qui fournit l'armée américaine. Je trouvais amusant d'imposer un héros à première vue détestable et d'obliger le lecteur à l'aimer. On découvre en fait que Tony Stark est un type formidable»*. Martin Goodman, qui dirige Marvel, n'est pas exactement de cet avis. *«Quand je lui ai présenté le concept, il a trouvé que j'étais fou»*. Lee ne s'arrête pas à un tel jugement. Il confie les dialogues à son frère Larry et s'associe à l'illustrateur Don Heck. Jack Kirby s'en mêle en concevant notamment la première armure.

Dans sa première aventure, parue dans «Tales of Suspense» n°39 (mars 1963), le nouveau héros est décrit ainsi : «Anthony Stark est un snob et un scientifique. Un célibataire milliardaire, à l'aise dans un laboratoire comme dans la haute société». Vendeur d'armes, Stark voyage dans le sud du Vietnam (le numéro sort avant que l'engagement des États-Unis ne devienne un objet de conflit social) pour tester un nouvel armement. Blessé et fait prisonnier, il parvient à s'échapper en fabriquant une armure qui le transforme en Iron Man. Gerry Conway, scénariste qui travaillera pour Marvel dans les années 70, remet en perspective la prétendue prise de risque

IRON MAN IS BORN!
WATCH HIS AWESOME APPROACH! LISTEN TO HIS PONDEROUS FOOTSTEPS AS HE LUMBERS CLOSER... CLOSER... FOR TODAY YOU ARE DESTINED TO ENCOUNTER-- THE INVINCIBLE IRON MAN!!
PLOT: STAN LEE
SCRIPT: LARRY LIEBER
ART: DON HECK
LETTERING: ART SIMEK

L'armure des débuts d'Iron Man était grise. Elle évoluera ensuite vers son célèbre design rouge et or

« QUAND LE PERSONNAGE A ÉTÉ CRÉÉ, ÊTRE UN MARCHAND D'ARMES N'ÉTAIT PAS SI MAL VU. ET C'ÉTAIT AVANT QUE LE VIETNAM NE DEVIENNE UN DÉSASTRE » GERRY CONWAY

énoncée par Lee : *«Quand le personnage a été créé, être un marchand d'armes n'était pas si mal vu. Et c'était avant que le Vietnam ne devienne un désastre»*. Des éclats d'obus menaçant de toucher son cœur, Stark doit porter un réacteur indispensable à sa survie. *«Ce n'est peut-être pas correct d'un point de vue scientifique, mais on parle ici d'un super-héros et je ne suis pas cardiologue»*, balaie Lee.

Tout l'intérêt du personnage réside dans l'épiphanie qui le pousse à s'interroger sur le sens de ses activités. Et sur ses prodigieux dons d'ingénieur qu'il met désormais au service d'une cause plus noble. *«D'apparence, Iron man est un être invulnérable. Mais, à l'intérieur, c'est un homme blessé»*, souligne Conway. *«Il a littéralement le cœur «brisé» mais c'est une métaphore qui le rend intéressant»*. Pour Joe Casey, auteur qui collaborera avec Marvel à partir de la fin des années 90, *«Tony Stark n'est pas facile à traiter car il est bien plus brillant que n'importe quel scénariste. Il a de telles connaissances scientifiques. Et il est issu d'un milieu raffiné qu'aucun auteur de comics n'a fréquenté»*. Ce côté play-boy et séducteur n'est pas sans rappeler un certain James Bond, dont la première mission vient alors d'arriver dans les salles obscures.

Une armure changeante

Cherchant son style durant quelques aventures, Iron Man (sa cuirasse grise devient ensuite dorée) trouvera son esthétique rouge et or grâce à Steve Ditko (dans «Tales of Suspense» n°48). Il dessine une armure, qui a certes depuis évolué, mais clairement identifiable. *«Je n'ai jamais été satisfait de l'armure»*, reconnaît Lee. *«Si vous regardez les premières aventures, vous verrez qu'elle a changé mille fois»*. C'est aussi Ditko qui soumettra l'idée de faire des fentes transparentes pour les yeux (une esthétique qui sera largement adaptée par d'autres dessinateurs) afin que le héros puisse exprimer des émotions malgré sa couche de métal. Pas question en revanche pour le milliardaire de dévoiler son identité. *«J'aimais l'idée que l'on fasse passer Iron Man pour le garde du corps de Tony»*, explique Lee. *«Cela permettait de justifier sa présence permanente auprès de lui»*. L'adaptation cinématographique optera pour une autre stratégie. Juste avant une conférence de presse, alors que l'agent Coulson lui tend des fiches contenant la version qu'il est censé faire gober aux journalistes, il déclare : «Cette histoire de garde du corps, ce n'est pas un peu léger ?».

À l'été 1963, Iron Man devient l'un des membres fondateurs des Avengers, qui se réuniront régulièrement chez Tony Stark pour élaborer leurs plans face aux dangers qui se présentent. L'ennemi le plus emblématique de l'Homme de fer sera le Mandarin, apparu en 1964 et dont les pouvoirs sont issus principalement des anneaux qu'il porte aux doigts. *«J'aime que le Mandarin soit le vilain le plus coriace pour Iron Man car ce sont deux philosophies qui s'opposent : la technologie face au mysticisme»*, explique Casey. D'autres personnages célèbres commenceront leur carrière sur papier en tant qu'antagonistes avant d'évoluer : la Veuve noire (Black Widow), née dans «Tales of Suspense» n°52 (avril 1964), et Œil-de-Faucon (Hawkeye) dont l'arc et les flèches ont œuvré cinq numéros plus tard. Parmi son entourage proche, Stark (qui deviendra également l'un des premiers membres actifs de l'agence de renseignement du S.H.I.E.L.D.) peut compter sur Happy Hogan, son assistant et chauffeur qui épousera (avant de divorcer) Pepper Potts, secrétaire du milliardaire.

FOR OVER THE YEARS, HE HAD BECOME A SUPERHERO, AND WHETHER BATTLING ALONE--
--OR AS THE LEADER OF THE WORLD'S MIGHTIEST HEROES, THAT HAD BEEN A ROLE WHICH HAD SUITED HIM WELL.
HE HAD CONTINUALLY REFINED HIS WEAPONRY, UNTIL AT LAST HE HAD PERFECTED AN ARMOR OF SOLAR-POWERED, DIAMOND-HARD, MICRO-CIRCUITED MESH.
AND HE, HIMSELF, HAD CHANGED AS WELL. THE SHRAPNEL HAD BEEN REMOVED, THE DAMAGED TISSUE REPLACED BY SYNTHETIC WHICH, IF NOT AS STRONG AS THE ORIGINAL, AT LEAST ELIMINATED THE NECESSITY OF CONSTANT BOOSTING FROM HIS ELECTRONIC CHEST PLATE.
AND WITH HIS IRON MAN ALTER EGO, HE HAD PUSHED STARK INDUSTRIES--LATER STARK INTERNATIONAL--TO THE FOREFRONT OF WORLD ECONOMICS AND POLITICS, A JOURNEY THAT HAD BEEN FROUGHT WITH PERSONAL TRAGEDY--BUT ONE WHICH HE HAD SURVIVED, VALIANTLY.

Le Mandarin est l'un des ennemis récurrents du comic

AH, CRUD. I DUNNO WHY I'M BEIN' SO MOROSE.
¡GULP!
AN' I DON'T KNOW WHY PEOPLE SAY ALCOHOL DULLS THE BRAIN. IT'S CLEARED THINGS UP REAL SWELL FOR ME. YEP, I CAN SEE THE ANSWER.
SINCE TONY STARK IS BEHIND ALL MY PROBLEMS, I'LL JUST STOP BEING TONY STARK!

La version papier confrontera Tony Stark à l'alcoolisme, un sujet tout juste effleuré au cinéma

« JE ME SENTAIS PLUS PROCHE DE SPIDER-MAN OU DAREDEVIL. LE FAIT QU'IL SOIT TORTURÉ PAR SES DÉMONS INTÉRIEURS PERMET D'EN FAIRE UN HÉROS PARTICULIER » JONH ROMITA JR.

En 1966, Gene Conlan prend la relève de Don Heck sous le pseudonyme d'Adam Austin. *«C'était un défi de le dessiner car il n'avait ni nez, ni pupilles et pourtant il fallait faire passer des émotions»*, concède-t-il. *«J'ai fait quelques entorses aux règles. Pour que l'on devine un sourire ou une expression, afin de suggérer au lecteur ce qui se passait. Quand il était en colère, je traçais des traits sur son front»*. Le dessinateur s'intéresse plus à Stark, qu'il base sur Clark Gable, qu'à Iron Man. Le personnage bénéficie d'un premier numéro à son nom en 1968, au moment-même où Colan émigre vers Captain America et Doctor Strange. Lui succèdent le scénariste Archie Goodwin et les illustrateurs George Tuska et Johnny Craig.

Le démon de l'alcool

Alors que l'inévitable Thanos (créé par Jim Starlin) se dévoile dans «Iron Man» n°55 (février 1973), la fin des années 70 marque l'arrivée d'artistes comme Bob Layton, David Michelinie ou John Romita Jr. *«Même si je n'étais qu'un encreur, Dave Michelinie appréciait mes suggestions et m'a proposé de participer à l'élaboration des scénarios»*, admet Layton. *«Je n'avais pas vraiment d'affinités avec le personnage»*, avoue, quant à lui, Romita Jr. *«Je me sentais plus proche de Spider-Man ou Daredevil. Le fait qu'il soit torturé par ses démons intérieurs permet d'en faire un héros particulier. Je me posais également des questions logistiques du point de vue du dessin de l'armure : est-elle flexible ?, y a-t-il des joints dont je dois tenir compte ?. Mais j'ai pris énormément de plaisir à travailler dessus. C'était comme gravir mon premier sommet»*.

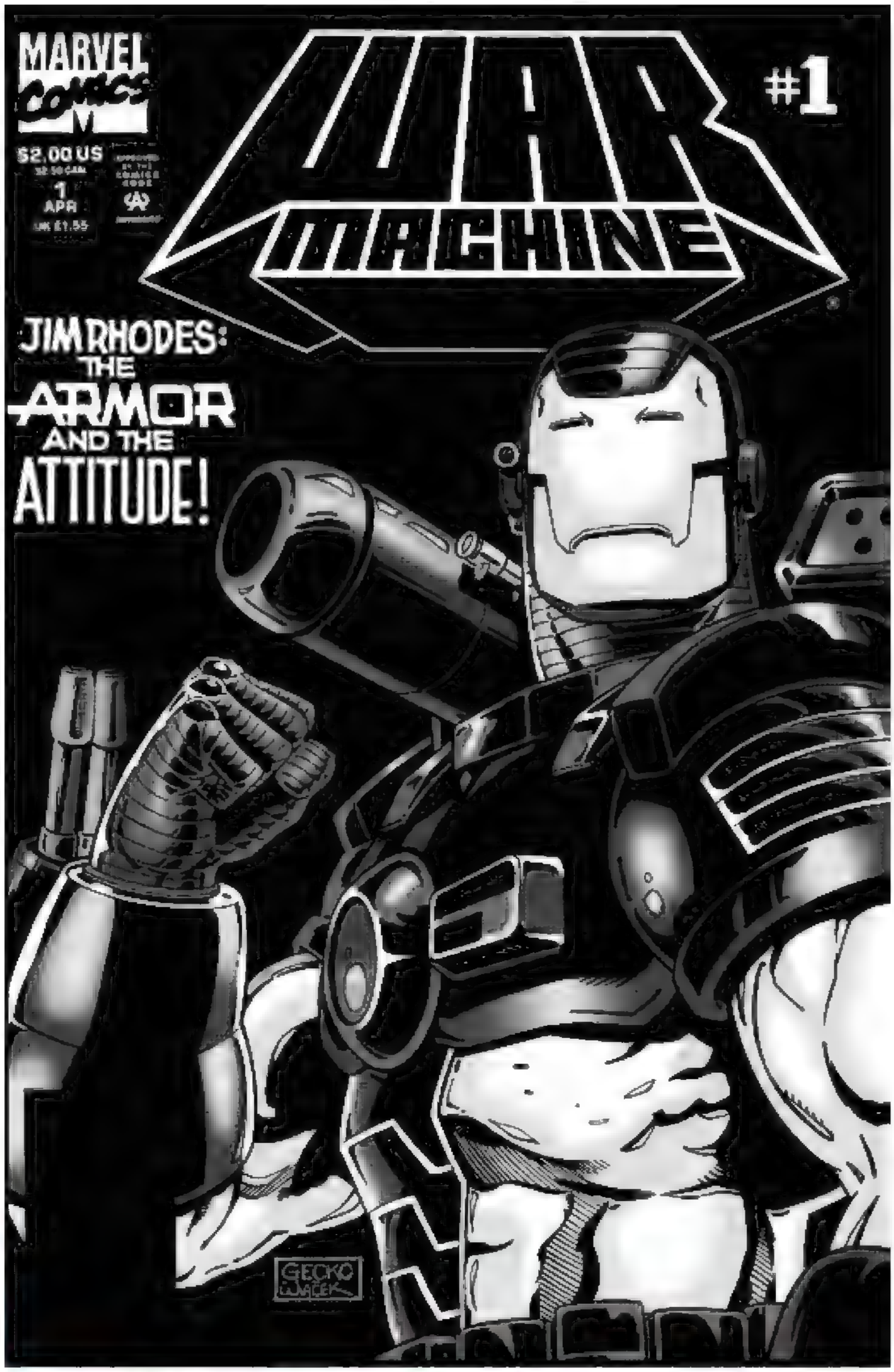
À l'époque, Iron Man n'est pas l'un des fleurons de l'écurie Marvel. *«Quand Dave Michelinie et moi avons pris la série en 1979, les numéros se vendaient à moins de 90 000 exemplaires, ce qui pouvait laisser penser qu'elle allait s'arrêter»*, détaille Layton. *«Je suppose qu'ils nous ont laissé faire ce que nous voulions car il y avait peu de chances pour que nous abimions quoi que ce soit»*. Intéressé par les champs logistique et technologique, il aimera particulièrement faire évoluer l'armure : *«Pour moi, l'histoire fonctionnait si le costume était convaincant, si l'armure semblait en mesure de fonctionner. Vous ne fabriquez pas une voiture de la même façon selon son utilisation. Nous raisonnions ainsi pour les tenues portées par Tony»*.

Dans le numéro 128 (novembre 1979), le récit intitulé «Demon in a Bottle» (Le diable en bouteille) s'arrête sur les problèmes d'alcool de Tony Stark (qui ne seront jamais vraiment traités au cinéma à l'exception d'une courte scène dans le deuxième volet). *«Nous ne tenions pas à faire passer un message particulier. Le méchant, dans cette histoire, c'est l'alcool»*, résume Michelinie.

Layton confirme : *«À l'époque, on n'imaginait pas être en train d'écrire l'histoire de la BD. C'était seulement un épisode de plus dans la vie de Tony Stark. David et moi sentions que nous devions lui créer un problème personnel, un problème qui soit cohérent avec le monde des affaires dans lequel il évoluait. Vu ses passions et ses comportements compulsifs, l'alcool nous a semblé un choix naturel»*. Après avoir bu et gagné par l'euphorie, Iron Man se rend sur le site d'un accident ferroviaire et ne fait qu'aggraver la situation. Stark apparaît comme un personnage fragile, qui a besoin d'aide. Le comic pose le constat suivant : «Tony Stark livre la plus rude bataille de sa vie. Ses mains tremblent, sa bouche salive. Il sait qu'il suffit d'un verre pour être enfin en paix».

L'allié James Rhodes

Dans ce combat, il trouve en James Rhodes, pilote de l'US Air Force, un allié essentiel. *«C'est celui en qui Tony a une confiance absolue, il protège ses arrières»*, affirme Layton. L'alcool reviendra fréquemment hanter Stark, Rhodes allant jusqu'à porter l'armure d'Iron Man pour compenser les faiblesses de son ami. War Machine, nom qui sera donné à Rhodes une fois équipé d'un costume de métal, ne sera créé que plus tard, en 1992 (et aura même droit à sa propre série). Le passé des deux hommes (lié au Vietnam) sera en partie révélé dans «Iron Man» n°144 (mars 1981). Au panthéon des opus marquants figure le n°232 (juillet 1988), que Barry Windsor-Smith dessine et scénarise (avec David Michelinie). Il achève l'arc baptisé «Stark Wars» (connu aussi sous le nom «La guerre des armures»), et montre comment Stark se débat avec ses traumatismes : «Tous les gens qui ont souffert à cause de mes inventions. Meurtris, mutilés par des armes que j'ai fabriquées. Je me jugeais assez fort pour combattre la culpabilité mais elle me ronge comme une bête. Je dois l'accepter comme une partie de moi, me résigner. Et continuer de vivre, du mieux que je peux». Dans les années 90, le dessinateur John Byrne prend les choses en main, avant que la décennie suivante ne soit notamment marquée par le style photoréaliste d'Adi Granov, en particulier avec l'intrigue «Extremis» de Warren Ellis. Impossible, en 2006, de passer à côté du monument qu'est «Civil War», écrit par Mark Millar, et où Iron Man s'oppose idéologiquement à Captain America.



Robert Downey Jr. vivra une deuxième carrière grâce à Tony Stark, un personnage dans lequel il se reconnaît

Au cinéma, il fut question en 1998 que Tom Cruise porte l'armure. L'acteur s'était alors associé avec New Line, qui venait de récupérer les droits du personnage à la Fox, pour produire et jouer dans le film. Quentin Tarantino fut même envisagé pour en prendre les commandes. En 2000, un scénario fut écrit par le duo Ted Elliott et Terry Rossio (spécialisés alors dans l'animation et à qui l'ont doit la saga *Pirates des Caraïbes*), relayés par Tim McCanlies. À l'été 2001, Joss Whedon, futur metteur en scène des *Avengers*, fut sollicité. Occupé par une autre franchise, celle de *Mission : Impossible*, Cruise s'éloigna peu à peu du projet.

La renaissance de Robert Downey Jr.

Difficile aujourd'hui d'imaginer un autre acteur que Robert Downey Jr. pour incarner Tony Stark et son double d'acier. Pourtant, quand le comédien auditionne, au milieu des années 2000, ce choix n'a rien d'évident. L'acteur, qui a connu une descente aux enfers (alcool, drogue, prison), a entamé sa résurrection avec *Kiss Kiss Bang Bang* de Shane Black (qui le fera tourner ensuite dans le troisième épisode de la franchise) et *Zodiac* de David Fincher. Mais peut-il porter sur ses épaules un blockbuster qui doit marquer le début du Marvel Cinematic Universe et donc aux enjeux colossaux ? *«Cela pouvait sembler risqué d'embaucher Robert mais je considérais que ne pas le prendre l'aurait été encore plus»*, juge Kevin Feige, qui ne mesure alors pas encore l'ampleur que va prendre la stratégie qu'il est en train de mettre en place et qui consiste à réunir sous une même bannière les super-héros Marvel. *«Avec Iron Man, nous étions aux commandes. Il y avait beaucoup de pression mais j'étais à l'aise avec cela. Car même si nous avions échoué, cela aurait été avec les meilleures intentions»*.

Il serait caricatural de voir dans le parcours rédempteur de Stark un écho à la courbe personnelle du comédien. Il serait aussi malhonnête d'ignorer ce calque. Downey Jr. parvient avec une aisance rare à camper toutes les facettes de ce personnage multiple. *«Ce rôle était fait pour moi»*, lance l'intéressé. *«Je m'y suis identifié. Cela rend la chose plus facile si j'ai l'impression d'être concerné. J'ai aussi connu ces questions existentielles quand vous atteignez la moitié de votre vie»*. Derrière l'héritier paresseux du royaume paternel (l'image du père ne cesse de le poursuivre) se cache un bourreau de travail. Derrière le golden boy irritant se dissimule un génie des nouvelles technologies et de la science en général. Derrière le cynique exploiteur des conflits internationaux se dresse un être prêt à se remettre en cause pour défendre des valeurs plus positives. Et, en toutes circonstances, il y a cet humour et cette répartie (difficile d'oublier les bons mots qu'il adresse régulièrement à Thor ou Captain America pour se moquer de leur «théâtralité») qui le rendent immédiatement sympathique. Sans oublier un ego assumé qui le pousse, là où la plupart des super-héros font des efforts surhumains pour masquer leur identité secrète, à révéler que Tony Stark et Iron Man ne font qu'un. Dans le discours final du film de 2008 (confié à Jon Favreau, aujourd'hui touche-à-tout de Disney), il ne peut jouer les hypocrites très longtemps : «Je n'ai rien d'un héros. La liste de mes défauts est longue et mes erreurs sont largement publiques. La vérité, c'est que... je suis Iron Man».

« CE RÔLE ÉTAIT FAIT POUR MOI, JE M'Y SUIS IDENTIFIÉ. CELA REND LA CHOSE PLUS FACILE SI J'AI L'IMPRESSION D'ÊTRE CONCERNÉ » ROBERT DOWNEY JR.

À l'instar du Bruce Wayne de Christopher Nolan, Stark a construit ses super-pouvoirs grâce à son argent et à son intelligence, se fabriquant des armures toutes plus perfectionnées et sophistiquées les unes que les autres. Son charme repose aussi dans cette faculté à améliorer sans cesse ses «jouets». Ce besoin d'associer le plaisir au danger ne l'empêche pas d'être un leader dans l'âme. Marvel ne s'est pas trompé en lui donnant un rôle central dans *Avengers* puis dans *L'ère d'Ultron*, en faisant de son orgueil technologique le nerf du récit, puisqu'il conçoit un robot qui va se retourner contre son créateur. *«Tony est un visionnaire»*, précise Feige. *«Il se sent responsable de tout et il estime qu'il doit inventer une solution à tous les problèmes»*.

Un fardeau à porter

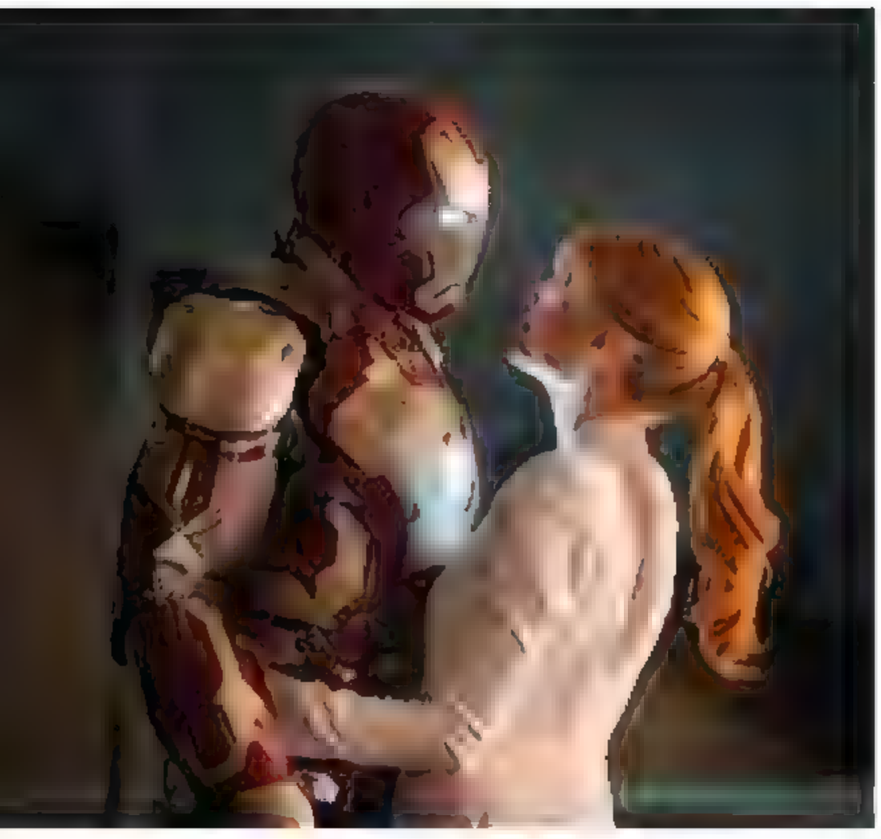
Dans *Iron Man 2*, il n'hésite pas à se présenter comme celui qui a permis aux États-Unis d'être épargnés par la guerre. Convoqué devant un comité sénatorial qui estime qu'Iron Man doit appartenir à l'armée, il lance : «J'ai privatisé la paix mondiale. Que vous faut-il de plus ?». L'autre enjeu tourne autour du réacteur indispensable à sa survie mais qui empoisonne également son sang. Jarvis, son ordinateur central,

Tony Stark ne cessera d'innover avec ses armures. Celle d'*Iron Man 2* tient dans une valise

Dans *Civil War*, Tony Stark et Steve Rogers s'opposent sur le rôle que doivent tenir les super-héros

synthétise la terrible réalité : «L'utilisation prolongée de l'armure accélère le processus... Ce qui vous maintient en vie vous tue également». Cette suite permet d'offrir un premier vrai rôle à Nick Fury et de découvrir les talents de la Veuve noire. James Rhodes (Don Cheadle remplace Terrence Howard) inaugure lui son nouveau statut de War Machine.

Plus le temps passe, plus Stark semble porter son rôle de super-héros comme un fardeau. Déjà marqué par les dégâts provoqués par le combat face à Loki à New York (le troisième opus le voit privé de son laboratoire, l'obligeant à réagencer ses priorités), il est mis face à ses responsabilités au début de *Civil War*. Avouant qu'il a besoin de soulager sa conscience, il se montre généreux envers des étudiants en finançant leurs projets. Une attitude qu'une femme qu'il croise dans un couloir analyse ainsi : «On dit qu'il y a un lien entre la générosité et la culpabilité». Elle lui révèle que son fils est mort durant la bataille de Sokovie (racontée dans *L'ère d'Ultron*), estimant Stark responsable de ce drame. Un témoignage qui va le pousser à se ranger du côté des politiques, qui cherchent à contrôler les actions des super-héros. *«On peut voir sa position comme une tendance conservatrice, un retour à des racines patriotiques»*, analyse Downey Jr. Pour le coréalisateur Anthony Russo, *«Tony a vécu déjà tellement d'événements dramatiques qu'il comprend la nécessité de protéger politiquement les Avengers»*. Chris Evans, alias Captain America, qui s'oppose idéologiquement à Iron Man (une rupture profonde symbolisée par un duel final d'une rare violence), aime cette paradoxale dichotomie. *«Vous avez Steve Rogers, un soldat construit par le gouvernement, avec une loyauté à toute épreuve, alors que Tony a toujours envoyé paître les institutions»*.



« TONY A VÉCU DÉJÀ TELLEMENT D'ÉVÉNEMENTS DRAMATIQUES QU'IL COMPREND LA NÉCESSITÉ DE PROTÉGER POLITIQUEMENT LES AVENGERS » ANTHONY RUSSO

C'est aussi dans cette optique de «rachat» qu'il se mue en mentor de Peter Parker. Dans *Spider-Man : Homecoming*, tout en gardant son ton ironique, il éduque son protégé : «Si tu ne sens pas capable de vivre sans ton costume, c'est que tu ne mérites pas de le porter». Tom Holland, héritier du costume de l'Homme-araignée, suggère *«une relation père/fils»* entre son personnage et *«Tony, qui n'a pas d'enfant. À cet instant de sa vie, Peter n'a pas de figure paternelle à laquelle il peut se raccrocher. On peut aussi le voir d'une autre façon, comme un grand frère protecteur»*. L'attachement est réel, comme le prouve l'émotion dégagée dans le final tragique d'*Infinity War*. Le traumatisme est tel que Tony Stark estime qu'il n'a d'autre choix que de se retirer des affaires pour tenter de vivre aussi paisiblement que possible avec sa fille et sa compagne, à savoir Pepper Potts. Présentée dans le film d'origine comme son indispensable assistante, elle est rapidement nommée présidente de Stark Industries. Dès le départ, le récit laisse planer peu de doutes quant au fait que leur relation ne sera pas que professionnelle. Ainsi, quand Pepper doit installer un nouveau réacteur dans la poitrine de son patron, Stark lui lance une phrase lourde de sens : «Je n'ai que vous». Celle qu'il prononce, au début d'*Endgame*, «C'est toi, cela a toujours été toi», quand il enregistre dans l'espace ce qu'il pense être un message d'adieu, est une copie conforme des mots choisis dans *Iron Man* quand Tony offre à Pepper la chaise de présidente.

S'il était attendu, le sacrifice ultime d'Iron Man (pourtant d'abord réticent à aider ses semblables à défaire le mal causé par Thanos) représente un climax dans un Marvel Cinematic Universe qui devra désormais apprendre à vivre sans lui. Les super-héros sont suffisamment nombreux et charismatiques pour compenser son absence. Comme le dit la formule : personne n'est irremplaçable. Mais certains le sont un peu plus que d'autres. ■

THOMAS GILBERT

NOS CONSEILS LECTURE

JE SUIS...

COLLECTIF. EDITIONS PANINI COMICS.
320 PAGES. 26 EUROS.

Panini Comics a eu la bonne idée de lancer la collection «Je suis...». Son objectif : réunir dans un même ouvrage les comics les plus emblématiques d'un super-héros (Thanos et Stan Lee figurent aussi dans la liste), le tout accompagné de quelques textes d'analyse ou servant de repères historiques. Iron Man, Hulk ou encore Spider-Man y ont évidemment droit. Certains volumes, comme ceux consacrés à Daredevil ou aux Quatre Fantastiques, sont hélas déjà épuisés. S'ils constituent une porte d'entrée idéale pour les novices, le côté «best of» et la qualité esthétique du produit ravira également les spécialistes

AVENGERS

RÉUNION AU SOMMET

Prenant exemple sur le rival DC, Marvel associe certains de ses meilleurs représentants pour fonder les Avengers, union de super-héros appelés à la rescousse quand la menace rôde. Ce sont eux qui ont permis au Marvel Cinematic Universe d'atteindre d'inimaginables cimes.

En 1946, Timely (l'un des précédents noms de Marvel) tente une association en faisant partager l'affiche à Captain America (et son comparse Bucky), la Torche Humaine, Toro, Sub-Mariner, Whizzer et Miss America. Ensemble, ils forment le All Winners Squad dans «All Winners Comics». *«Je trouvais l'idée géniale»*, juge Stan Lee. *«Mais les ventes n'ont pas décollé. Je ne sais toujours pas pourquoi. Nous avons arrêté après deux numéros»*. Au début des années 60, DC exploite ce concept de réunion de super-héros avec sa Justice League of America. Marvel répondra avec les Quatre Fantastiques avant que le n°1 des «Avengers» ne soit lancé à l'été 1963. Les membres fondateurs ont pour nom : Thor, Ant-Man, la Guêpe, Hulk et Iron Man. C'est à un appel de Rick Jones, compagnon récurrent du Géant vert, que les Avengers doivent leur formation. Au départ, ce dernier sollicite d'abord les Quatre Fantastiques mais ceux-ci répondent : «Nous ne sommes pas disponibles Rick mais d'après mes calculs, ton message devrait être intercepté par d'autres qui pourront t'aider». Ce à quoi Johnny Storm rétorque : «Tu plaisantes Reed ? Qui pourrait bien faire aussi bien que nous ?».

Comme dans le futur film de 2012, Loki fait office de premier opposant. L'aventure se termine par les mots suivants : «Ainsi naît une des plus formidables super-équipes de tous les temps. Puissante, imprévisible. Réunis par un étrange caprice du destin, les Avengers prennent le départ pour la gloire de la galaxie Marvel». Si le titre s'appuie sur des valeurs sûres, il doit sa pérennité à un principe aussi simple qu'inévitable : les changements réguliers des membres du groupe permettent de proposer une variété infinie de récits, tout en évitant de mettre à l'arrêt les péripéties individuelles des super-héros réquisitionnés. *«C'était très pratique»*, reconnaît Lee. *«Nous pouvions par exemple libérer Iron Man et le remplacer par Captain America»*.

THOR! ANT MAN! HULK! IRON MAN!
THE AVENGERS
EARTH'S MIGHTIEST SUPER-HEROES!
THE AVENGERS
COME AND GET HIM!
COME! PREPARE FOR BATTLE!
THE AVENGERS, EH? I'LL DESTROY YOU ALL!

Thor, Hulk, Iron Man, Ant-Man et la Guêpe sont les membres fondateurs des Avengers

L'homme au bouclier s'offrira un retour marquant (il était déjà intervenu dans «Stranger Tales» n°114 de novembre 1963, mais il se révélera être un vilain déguisé se mesurant à la Torche Humaine) dans le volet n°4 (mars 1964) des «Avengers», où la bande s'oppose à Namor. Congelé depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, Steve Rogers est réanimé. Une bulle suffit à expliquer cet édifiant postulat : «Par un hasard fantastique, j'ai dû être gelé dans une banquise et puis trouvé par des esquimaux qui m'auront pris pour un objet surnaturel ! Toutes ces années d'animation suspendue m'auront sans doute empêché de vieillir». Il n'a rien perdu de son leadership. Quand Rick Jones le rencontre, il pense : «Le voilà qui agit comme un type qui sait se faire obéir».

Le retour de Captain America

Si, dans les années 50, le personnage a vécu quelques aventures, il est expliqué qu'il ne s'agissait pas du «vrai» Captain America mais que son costume a été porté par des remplaçants. Lee se satisfait d'une telle version et apprécie surtout ce que ce retour implique pour le revenant : *«Captain America se sentait anachronique. Il avait conscience de raisonner comme quelqu'un de la fin des années 30, début des années 40, mais il vivait désormais dans les années 60 et estimait qu'il ne serait jamais tout à fait sur la même longueur d'onde que les autres»*.

En 1965 sera créé le S.H.I.E.L.D. (pour Strategic Homeland Intervention, Enforcement and Logistics Division, même si le détail de l'acronyme a évolué au fil des ans), agence secrète d'espionnage dirigée par Nick Fury (apparu auparavant sous une autre forme dans «Sgt. Fury and his Howling Commandos» ou encore dans «Fantastic Four»), avant que ce dernier ne bénéficie de sa propre publication en 1968. Sur grand écran, le personnage sera à l'origine de la réunion des super-héros sous la même bannière. Sur papier, parmi les artisans majeurs des Avengers figure Roy Thomas, qui collaborera avec des dessinateurs de renom : John et Sal Buscema, Gene Conlan, Barry Windsor-Smith, Neal Adams... En 1971 et 1972, la guerre Kree-Skrull marquera les esprits. Steve Englehart reprendra le flambeau avec des illustrateurs comme Bob Brown (pour un crossover avec les Défenseurs, à l'origine composés dans le comic en 1971 de Doctor Strange, Hulk et Namor) ou George Tuska. Gerry Conway, Jim Shooter ou David Michelinie rédigeront également des récits. Les décennies suivantes verront se multiplier les artistes dans un univers propice à se réinventer de par la nature intrinsèque de ses nombreux intervenants. Des variantes naîtront dont les West Coast Avengers, mais aussi Uncanny, Undercover, Secret, New, Mighty, Young, Ultimates...

La série s'affiche comme un bon moyen de présenter de nouveaux personnages et de développer ceux qui ne peuvent s'appuyer sur leur propre titre. C'est le cas par exemple de Hawkeye (Œil-de-Faucon) ou encore de la Vision, créée en 1940 et que Roy Thomas ressuscite (le robot Ultron en est à l'origine en 1968) à l'aide de John Buscema. Citons également Quicksilver (Vif-argent) et sa sœur Scarlet Witch (la Sorcière rouge, de son nom civil Wanda Maximoff), plus démoniaque dans le comic qu'au cinéma. Celle-ci apprend notamment que son père est Magneto (un lien que n'a pu exploiter le Marvel Cinematic Universe en raison des droits des X-Men, propriété jusqu'ici de la Fox) et que ses enfants sont issus du démon Méphisto. Quant à Adam Warlock, il est une créature cosmique en partie humaine, plus tourmentée encore que le Surfeur d'argent. Il sera d'une aide indispensable aux Avengers pour mettre fin aux agissements du puissant Thanos, introduit par Jim Starlin, dans «Iron Man» n°55, en 1973.

MARVEL
#1 IN A FOUR-ISSUE LIMITED SERIES
WEST COAST AVENGERS
WHO WILL ANSWER HAWKEYE'S CALL TO JOIN THE NEW TEAM?
AVENGERS ASSEMBLE!

Nick Fury en rassembleur

Quand, au milieu des années 2000, Marvel gagne son indépendance sur grand écran (qui ne durera que quelques années, le rachat par Disney intervenant en 2009), le but avoué est ambitieux : présenter les super-héros dont la marque a conservé les droits d'adaptation (à savoir le quatuor Iron Man, Hulk, Thor et Captain America) pour les réunir sous l'étendard des Avengers. Le discours de Nick Fury, dans la scène postgénérique d'*Iron Man* en 2008, ne laisse planer aucun doute : «Monsieur Stark, vous venez d'entrer dans un univers que vous ne soupçonnez pas». Lorsque Loki menace la Terre, Fury n'a d'autre choix que de rassembler ces forces disparates, en tentant de convaincre ses supérieurs : «Ils sont peut-être seuls, voire déséquilibrés, mais je crois pouvoir les formater selon nos besoins».

« JE TROUVAIS L'IDÉE GÉNIALE, MAIS LES VENTES N'ONT PAS DÉCOLLÉ. JE NE SAIS TOUJOURS PAS POURQUOI. NOUS AVONS ARRÊTÉ APRÈS DEUX NUMÉROS » STAN LEE

En 2012, Marvel lance les Avengers au cinéma. La réussite du film sera aussi celle du MCU

Nick Fury, incarné par Samuel L. Jackson, réunit les super-héros sous une même bannière

Considéré comme «imprévisible, narcissique, mauvais équipier», Tony Stark n'a, a priori, pas les qualités requises pour en faire partie. Il va pourtant devenir le leader de ce groupe. L'agent Coulson, bras droit de Fury, le sollicite d'ailleurs plusieurs fois, ainsi que Pepper Potts, afin qu'il débriefe auprès du S.H.I.E.L.D. l'enlèvement dont il a été victime en Afghanistan. La Veuve noire (qui, en 2020, aura enfin droit à son propre film) et Hawkeye, dévoilé brièvement dans *Thor*, viennent compléter la formation originelle. L'archer sera d'abord infecté et contrôlé par Loki, comme pour rappeler ses origines dans le comic, où il a évolué parmi les méchants avant de se ranger de l'autre côté de la barrière.

En 2015, la suite, *L'ère d'Ultron*, adapte un récit où le scientifique Hank Pym façonne un robot qui va acquérir sa propre conscience et s'en prendre à l'humanité. Au cinéma, cette erreur de jugement est commise par Tony Stark. Sont notamment intégrés durablement au Marvel Cinematic Universe la Sorcière rouge et la Vision, dont la relation va rapidement évoluer. Impossible d'oublier également l'apparition du Hulkbuster, gigantesque armure que revêt Stark pour s'opposer au double de Bruce Banner.

Thanos en vilain ultime

Si, en 2016, *Civil War* (une intrigue née sous la plume de Mark Millar en 2006) n'est pas considéré comme un *Avengers* officiel, il en possède l'essence, mettant en avant la difficulté pour cette union (sans cesse grandissante, puisque viennent ici se greffer Ant-Man, Black Panther ou encore Spider-Man, alors que des personnages comme le Faucon et Bucky Barnes ne peuvent rester à l'écart) à maintenir sa stabilité. Après l'attaque de New York ou encore les dégâts provoqués en Sokovie (pays imaginaire où a lieu le final de *L'ère d'Ultron*), les Nations Unies décident qu'il faut contrôler les actions des super-héros. Pour justifier cette position, la Vision dresse ce bilan : «Huit ans après que M. Stark a pris le nom d'Iron Man, le nombre d'optimisés s'est accru de façon exponentielle. Durant la même période, le nombre des situations cataclysmiques a augmenté en proportion. Notre force est un défi. Le défi induit le conflit. La supervision n'est pas une idée à écarter». Selon Stark, «il n'y a pas de débat, on doit être contrôlés. Si on n'accepte pas de limites, on ne vaut pas mieux que nos ennemis». Captain America se dresse comme son principal opposant, en s'appuyant sur cet argument : «Signer, c'est renoncer à notre droit de choisir». Un droit fondamental pour lui. Si elle se range initialement du côté d'Iron Man, la Veuve noire est elle plus partagée et tente de convaincre Steve Rogers : «Le plus important c'est que l'on reste unis, peu importe la façon».

Cette rupture laissera une marque durable chez les Avengers. La réconciliation commencera dans *Infinity War*. Le puissant Thanos sert de vilain fédérateur. Son but : rétablir l'équilibre dans l'univers (et faire disparaître la moitié de ses résidents) en mettant la main sur les six pierres d'infinité (appelées aussi les gemmes de l'infini). *«Thanos veut imposer un nouvel équilibre»*, explique le scénariste Christopher Markus. *«Quand il se rend compte que les pierres d'infinité peuvent lui permettre de le faire en un claquement de doigts, il en fait sa priorité»*. Apparu dans la scène postgénérique d'*Avengers*, il a signalé sa présence dans *Les gardiens de la galaxie* et *L'ère d'Ultron*. Les fameuses pierres étant éloignées les unes des autres et impliquant différents mondes, il fait figure de méchant idéal pour unifier les nombreux univers Marvel (viennent ici logiquement se greffer Star-Lord et sa bande, ainsi que Stephen Strange), les obligeant à faire cause commune.

Thanos, personnage créé dans les années 70, est le vilain central des premières années du MCU

Loki, demi-frère de Thor, est le premier ennemi qu'affrontent les Avengers sur grand écran

Hollywood à leurs pieds

Surtout, Thanos (qui doit aussi s'accommoder d'affaires de famille impliquant ses filles Gamora et Nebula) incarne la minutie et la patience du MCU, qui, depuis des années, éparpille des indices dans ses longs-métrages pour enfin révéler les tenants et les aboutissants d'une stratégie plus globale. Elle prend tout son sens à travers le prodigieux «final» que constitue *Endgame*, qui s'appuie surtout sur les six Avengers originels (Captain Marvel, après l'énorme succès de ses aventures en solitaire, fait évidemment acte de présence), comme pour mieux revenir à la source, tout en assumant une conclusion qui préfigure l'avènement d'une nouvelle ère.

Le challenge paraissait impossible à relever. Car si le comic avait réussi à réunir des personnages aussi différents qu'Iron Man, Thor ou Captain America, rendre cette fusion crédible sur grand écran représentait un pari plus périlleux encore. Pourtant, plus de sept ans après leur première réunion, les Avengers se sont non seulement imposés comme des protagonistes incontournables de la pop culture, mais ils ont remodelé l'industrie hollywoodienne, écrasant tout (ou presque) sur leur passage. Un phénomène (en tout cas dans son ampleur) comme le septième art en a rarement connu. À elles quatre, les œuvres estampillés *Avengers* ont amassé, rien que dans les salles, près de 8 milliards de dollars de recettes. Des chiffres démesurés. Cet été, *Endgame* s'est offert le titre (sans tenir compte de l'inflation), devant *Avatar*, du film ayant récolté le plus d'argent dans le monde.

Si la phase 4 du Marvel Cinematic Universe (en 2020 et 2021) laissera se reposer les Avengers, certains de ses adhérents ne resteront pas inactifs et profiteront du lancement de la plateforme Disney+ pour poursuivre leur parcours à la télévision. Les personnages dits «secondaires» (comme le Faucon, le Soldat de l'hiver, Hawkeye, la Sorcière rouge, la Vision...) vont trouver sur le petit écran, à partir de l'an prochain, un terrain d'expression idéal. Si l'union fait la force pourrait être la devise des Avengers, diviser pour mieux régner est une maxime qui convient parfaitement à la stratégie audiovisuelle de Marvel. ■

THOMAS GILBERT

NOS CONSEILS LECTURE

THE LITTLE BOOK OF...

ÉCRIT PAR ROY THOMAS.
EDITIONS TASCHEN. 192 PAGES. 8 EUROS.

Reprenant une maquette similaire à celle de «L'ère des comics Marvel», ces livres au format de poche se penchent sur sept créations majeures du catalogue Marvel : les Quatre Fantastiques, Hulk, Spider-Man, Captain America, Iron Man, les Avengers et les X-Men. Après un petit texte d'introduction signé Roy Thomas (traduit en français, le reste de l'ouvrage étant en anglais), chaque livre, joliment illustré, s'intéresse chronologiquement à l'évolution du super-héros concerné avec de courts commentaires rendant la lecture à la fois simple et agréable. Le prix réduit de 8 euros pourrait laisser penser que Taschen a sacrifié son habituelle exigence esthétique pour publier cette collection. Absolument pas. Les couvertures avec un vernis sélectif sont du plus bel effet.

X-MEN

SUPER-HÉROS EN MUTATION

Sur papier, les mutants ont dû attendre les années 70 pour exploser. Au cinéma, le premier *X-Men* a marqué en 2000 l'entrée dans une ère des super-héros qui bat encore son plein.

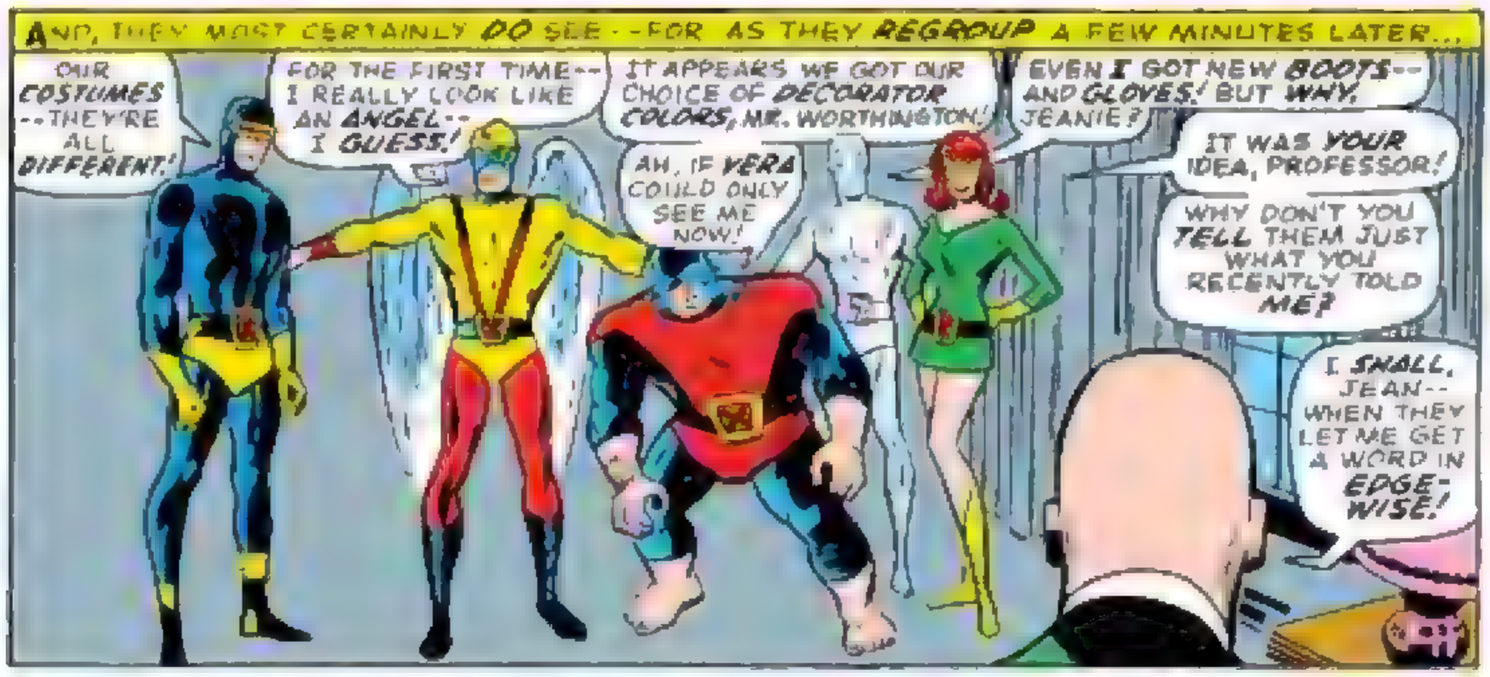
Chaque super-héros créé nécessite d'expliquer les raisons de l'acquisition de super-pouvoirs. Stan Lee comprend qu'un tel exercice l'expose (ainsi que les lecteurs) à une forme de répétition propice à la lassitude. Pourquoi la nature (et les gènes qui vont avec) ne serait-elle pas responsable de cette métamorphose ? Un concept est né. Il rappelle furieusement celui de «Stranger Tales» n°31 (août 1954). Dans ce récit, des scientifiques parcourent le monde à la recherche d'individus «spéciaux» pouvant se mettre au service de l'humanité. Si le titre «The Mutants» paraît le plus évident, il n'est pas du goût de Martin Goodman (fondateur de ce qui deviendra Marvel), qui validera pourtant le moins explicite «X-Men».

X pour Charles Xavier, professeur chauve en chaise roulante qui, à New York, «éduque» à sa façon d'étranges élèves : Cyclope (Scott Summers) et ses yeux lançant des lasers ; Angel (Warren Worthington III) et ses ailes blanches ; le Fauve (Hank McCoy), à la peau bleue et très agile ; Iceberg (Bobby Drake) capable de contrôler le froid ; Marvel Girl (Jean Grey) et ses pouvoirs télékinésiques. Dans le n°1 (septembre 1963), les cinq premiers mutants ne s'affranchissent pas encore totalement d'origines impliquant une «manipulation» scientifique. Pendant la Seconde Guerre mondiale, leurs parents ont été irradiés alors qu'ils travaillaient (sur le Projet Manhattan) à la fabrication d'une bombe atomique américaine.

Des les premiers numéros, la fameuse «Salle des dangers» devient un lieu-clé des X-Men, là où ils peuvent s'entraîner aux futures menaces à affronter. *«C'était un concept que Jack Kirby a inventé»*, avoue Lee. *«Je trouvais cela très malin car cela permettait de commencer les histoires directement avec une scène d'action»*. Rapidement se dessine une opposition de points de vue avec Magneto. Alors que ce dernier considère que les mutants sont une espèce supérieure et doivent prendre le pouvoir, Xavier privilégie l'intégration avec les humains. Une divergence idéologique qui va faire des X-Men le titre le plus «politique» de Marvel. Difficile de ne pas voir dans ces individus qui se cherchent une place collective la métaphore des luttes sociales qui animent à l'époque les États-Unis. Les mutants incarnent ces minorités qui veulent se faire entendre, tiennent à ce que leurs droits soient reconnus. Ainsi, si «X-Men» n°14 (novembre 1965) est essentiel dans la mythologie de cet univers, c'est parce qu'il ne fait pas mystère de l'analogie qu'il draine. Bolivar Trask (qui va créer les Sentinelles, robots géant devant neutraliser les mutants) symbolise à lui-seul les dirigeants qui ont œuvré dans les siècles et décennies précédents pour l'esclavagisme ou la déportation.

Un succès tardif

Entre 1963 et 1970, malgré leur originalité, les mutants ne figurent pas parmi les meilleures ventes de Marvel. *«Nous avons réalisé que la série ne prenait pas l'ampleur que nous avions souhaitée»*, concède Lee. *«Jack avait d'autres engagements et a demandé à ne plus dessiner les X-Men. Peu après, j'ai moi-même été trop occupé et j'ai*


AND, THEY MUST CERTAINLY DO SEE--FOR AS THEY REGROUP A FEW MINUTES LATER...
OUR COSTUMES --THEY'RE ALL DIFFERENT!
FOR THE FIRST TIME-- I REALLY LOOK LIKE AN ANGEL-- I GUESS!
IT APPEARS WE GOT OUR CHOICE OF DECORATOR COLORS, MR. WORTHINGTON!
AH, IF VERA COULD ONLY SEE ME NOW!
EVEN I GOT NEW BOOTS-- AND GLOVES! BUT WHY, JEANIE?
IT WAS YOUR IDEA, PROFESSOR!
WHY DON'T YOU TELL THEM JUST WHAT YOU RECENTLY TOLD ME?
I SHALL, JEAN-- WHEN THEY LET ME GET A WORD IN EDGE-WISE!

« NOUS AVONS RÉALISÉ QUE LA SÉRIE NE PRENAIT PAS L'AMPLEUR QUE NOUS AVIONS SOUHAITÉE » STAN LEE

arrêté d'écrire pour ce comic». Jim Steranko fera partie des artistes acceptant de s'y coller. Il concevra, en 1968, un nouveau logo qui deviendra incontournable. À son sujet, Bill Everett dira : *«C'était un génie. Il avait développé une technique légèrement différente, ce que nous voulions tous faire. Cela nous rendait fous parce que Stan acceptait son travail et refusait le nôtre»*. Pas suffisant cependant pour que les X-Men n'existent par la suite autrement que par des rééditions.

Marvel se refuse néanmoins à abandonner, comprenant que le meilleur est encore à venir pour cette tribu à part. Roy Thomas, Mike Friedrich et Dave Cockrum mijotent un retour. D'après Thomas, c'est Al Landau, alors président franchement désigné de Marvel, qui suggéra de constituer une équipe provenant de différentes parties du globe. Le trio phosphore autour de cette résurrection, avant que ce projet ne soit à nouveau remisé dans les cartons durant plusieurs mois. Un quatrième mousquetaire, Len Wein, va lui faire prendre l'air. Au printemps 1975 paraît «Giant-Size X-Men» n°1. Naissent Colossus, Tornade (Storm) ou encore Diablo (Nightcrawler), aux origines ethniques variées. Et surtout le Canadien Wolverine.

S'appuyant sur un pouvoir de guérison immédiate (qui le rend presque immortel) et des griffes rétractables, celui que l'on appelle également Logan (et même Serval dans la version française), croise d'abord les poings du Géant vert (sa première apparition date d'octobre 1974, dans les numéros 180 et 181 de «The Incredible Hulk», où il est un agent canadien censé mettre fin aux agissements du monstre) et la bande des Quatre Fantastiques avant d'intégrer le giron des X-Men (il participera aussi à quelques missions des Avengers). Wolverine est considéré comme une création collective, Roy Thomas, Len Wein, John Romita et Herb Trimpe en partageant la paternité. En 1983, ce dernier dédicaça la dernière planche du n°180 de «The Incredible Hulk» et l'offrit à un fan. Le trésor (dans sa version non colorisée) fut vendu en 2014 pour plus de 600 000 euros. Alors que Frank Miller l'enverra au Japon en septembre 1982, le passé du personnage sera révélé par bribes, notamment en 1991 avec le récit et les visuels de Barry Windsor-Smith, autour du programme Weapon X qui «offrira» à Wolverine son squelette en adamantium.

Le littéraire Roy Thomas révélera l'origine du mot : *«Dans ma bibliothèque, en première page d'une traduction de la tragédie d'Eschyle, «Prométhée enchaîné», il y a le mot «adamantin», un adjectif appliqué au métal qui enchaîne Prométhée au rocher»*.

La patte Chris Claremont

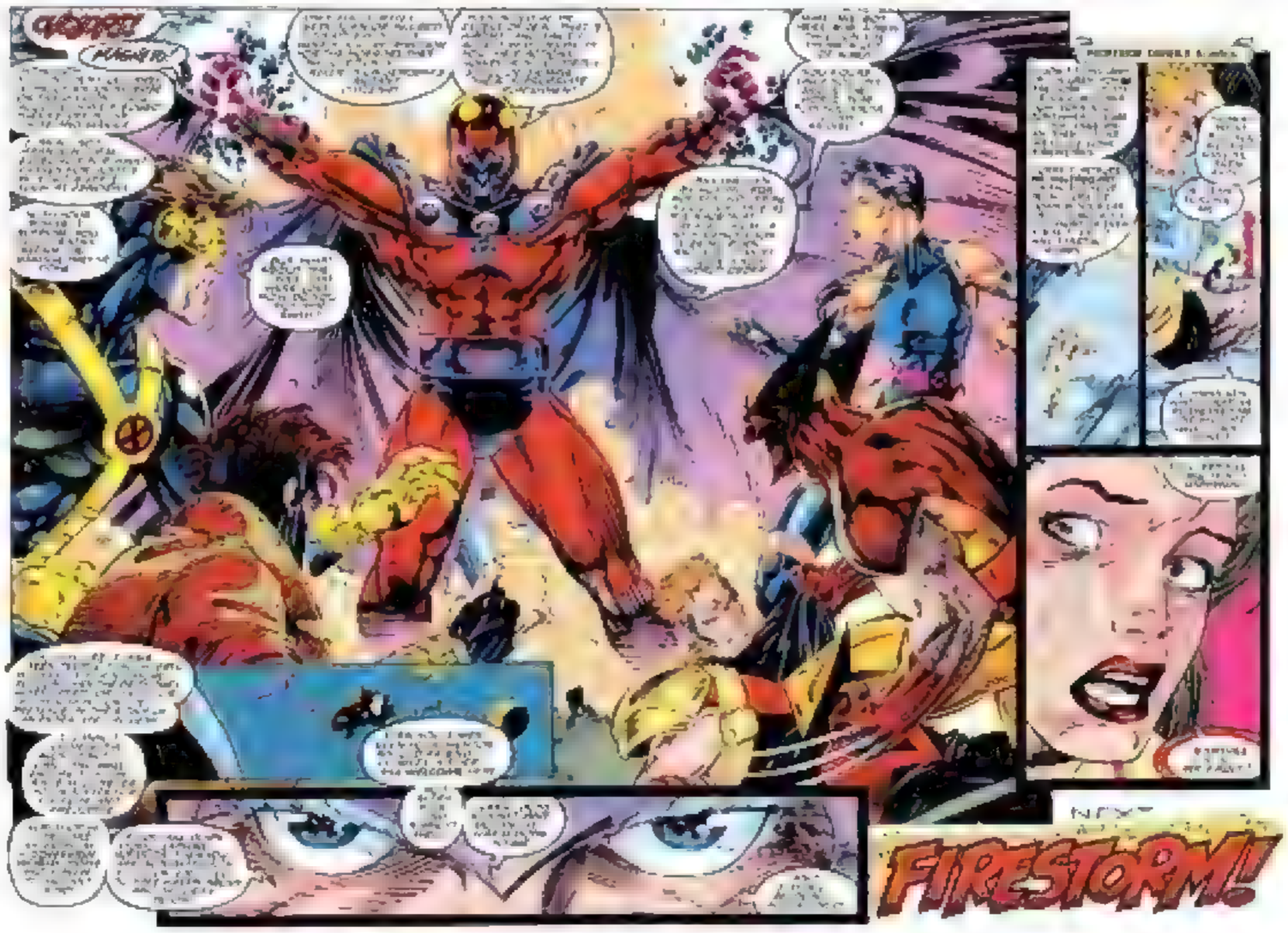
Avec «X-Men» n°94, (l'adjectif «Uncanny» ne sera ajouté au titre que plus tard), en août 1975, la nouvelle équipe est définitivement lancée. S'il n'en est pas à l'origine, Chris Claremont va l'amener au sommet. *«J'ai dit oui tout de suite»*, admet l'auteur. *«Mais ce n'était pas un titre-phare. Je pensais que je m'occuperais de six numéros et que ce serait terminé. À l'époque, je voyais les comics comme une industrie mourante. Tout le monde se moquait de ce qu'on faisait. Nous étions là pour en profiter, en étant persuadés que nous devrions chercher un jour un vrai travail»*. Il collabore avec des illustrateurs comme Dave Cockrum, John Byrne, Paul Smith, John Romita Jr. ou Marc Silvestri.

Avant de devenir un X-Men, Wolverine fera sa première apparition sur papier dans «The Incredible Hulk»

Si un équilibre est trouvé entre l'action, des situations entre les protagonistes lorgnant vers le «soap opera» et des thèmes forts, Byrne résume ainsi les préférences de Claremont. *«Un numéro idéal de «X-Men» pour Chris était des personnages habillés en civil et qui passaient leur temps à discuter»*. Si le propos paraît outrancier, celui qui en est la cible ne dément pas complètement : *«Pour moi, les combats n'amenaient rien»*.

Cette nouvelle génération (avec notamment des rôles féminins forts comme Kitty Pride, Mystique, Malicia, Emma Frost...) va devenir le joyau de la couronne Marvel, lui permettant de garder la tête hors de l'eau grâce à des ventes record. *«Les X-Men sont comme des personnes réelles pour moi»*, affirmera alors Claremont. *«Je vis avec elles 24 h sur 24. Elles occupent en permanence mes pensées malgré tous les efforts que je fais pour parfois m'en éloigner. Cela peut sembler étrange d'autant que cela peut inhiber le scénariste, l'empêcher d'écrire des choses qui seraient pourtant très fortes d'un point de vue dramatique. Vous ne voulez pas blesser ces personnages, encore moi les tuer. Ils sont vos amis»*. C'est pourtant par un sacrifice que la saga va accroître sa popularité.

Dans «X-Men» n°101, en 1976, Jean Grey renaît à travers une entité appelé le Phénix. Quatre ans plus tard, l'oiseau devient «noir» («dark» en v.o.), l'héroïne ne pouvant plus contrôler les pouvoirs cosmiques qu'elle a acquis. En juin 1980, dans le n°137, les X-Men s'interrogent sur le sort qu'il faut réserver à cet être schizophrène. Le Fauve dit : «Jean serait-elle Satan incarné, il faut qu'elle puisse recourir à la loi... Jean doit avoir une chance de se défendre». Pour Tornade, «le Phénix noir représente tout ce que j'abhorre. Mais je ne peux oublier qu'il s'agit de Jean. Je l'aime, jamais je ne la trahirai. Je suis prête à user de mes pouvoirs élémentaux jusqu'à la mort pour la défendre». Cyclope, très proche de Jean, ne sait quoi penser : «Ce dilemme m'a tenu éveillé toute la nuit. Et je n'ai toujours pas de réponse. En existe-t-il une ?». Même les différents artistes qui participent au numéro ne sont pas d'accord. Vaincue par son double maléfique, Jean Grey ne trouvera pas le chemin de la rédemption. Claremont sera qualifié d'assassin par de nombreux fans. Il recevra des lettres de menaces de mort. Pourtant, avec Byrne, le scénariste avait envisagé une fin plus douce, le personnage parvenant à se débarrasser de l'influence du Phénix. C'est le rédacteur en chef de l'époque, Jim Shooter, qui estimera, après tous les massacres commis, que Jean ne pouvait survivre.

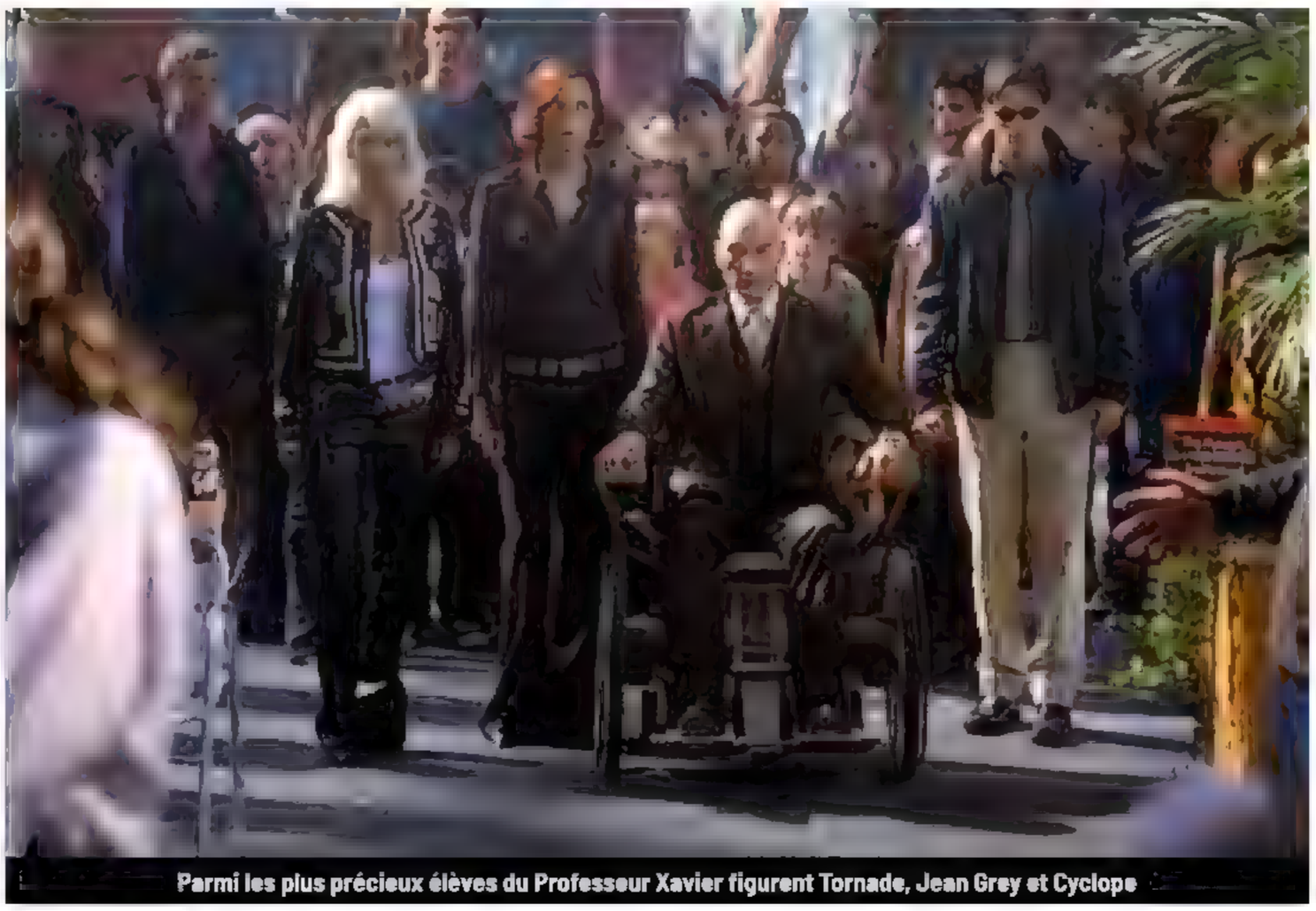


« LES X-MEN SONT COMME DES PERSONNES RÉELLES POUR MOI, JE VIS AVEC ELLES 24 H SUR 24 » CHRIS CLAREMONT

Une vente record

L'année suivante, les n°141 et 142 offrent le puissant récit «Days of Future Past». Dans un futur postapocalyptique, seuls quatre X-Men sont encore en vie : Wolverine, Kitty Pryde, Tornade et Colossus. Franklin Richards, fils de Reed Richards et Sue Storm, le couple des Quatre Fantastiques, complète le groupe. Pour modifier le cours du destin, l'esprit de Kitty Pryde est envoyé dans le passé. Toujours en 1981, le n°150 s'attarde sur Magneto, évoquant notamment son passé de survivant des camps nazis. Le succès des mutants est tel que les dérivés et autres prolongements se multiplient : «New Mutants» (mars 1983), «Cloak & Dagger» (juillet 1985 après un premier passage trois ans auparavant chez Spider-Man), «X-Factor» (février 1986), «Excalibur» (décembre 1987), «Generation X» (novembre 1994), «Ultimate X-Men» (février 2001)... D'autres participants majeurs de cet univers voient le jour à l'instar de Gambit/Remy LeBeau à l'été 1990, ou de Deadpool/Wade Wilson en février 1991.

Quelques mois plus tard, une nouvelle série redémarre la numérotation. «X-Men» n°1 (octobre 1991), avec Jim Lee au dessin, est tiré à plus de huit millions d'exemplaires, et considéré comme la plus grande vente de l'histoire des comics. Bien aidé par cinq couvertures différentes (les années 90 verront fleurir ce genre de genres de unes «collector» qui finiront par inonder le marché et le déstabiliser) que s'arrachent les passionnés. Claremont choisira de claquer la porte peu de temps après ce lancement. Le responsable éditorial des X-Men, Bob Harras, lui préfère Jim Lee et demande à Claremont de se contenter de rédiger les dialogues. Un affront impossible à supporter. Alors que les mutants se montrent à la télévision dès 1992 grâce à la série animée *«X-Men : The Animated Series»* (suivie, quelques années tard, de *«X-Men : Evolution»*), le comic verra œuvrer, au début du XXIe siècle, des scénaristes tels que Grant Morrison, Mark Millar, Brian K. Vaughan, Robert Kirkman, Brian Michael Bendis... Mais également le cinéaste Joss Whedon. Après un passage chez DC, le dessinateur français Olivier Coipel intègre Marvel et s'illustre notamment avec «House of M», crossover impliquant les mutants (dont il sera un artiste récurrent) et bien d'autres super-héros



Parmi les plus précieux élèves du Professeur Xavier figurent Tornade, Jean Grey et Cyclope

du catalogue Marvel. À noter qu'à l'été 2008, le n°500 de «The Uncanny X-Men» est célébré par une couverture signée Alex Ross.

Kathryn Bigelow sur les rangs

À cette époque, les X-Men ont déjà conquis le grand écran. Un retour en arrière s'impose. Dans les années 80, les droits d'adaptation sont possédés par Orion Pictures. Mario Kassar et Andrew Vajna ont alors de l'ambition. Par l'intermédiaire de leur société Carolco, ils misent sur James Cameron. Le cinéaste est ainsi lancé dans la mise en place de *Terminator 2* (1991). Il se verrait bien confier la caméra à sa femme, Kathryn Bigelow. Avec *Aux frontières de l'aube* (1987), *Blue Steel* (1990) et le futur *Point Break* (1991), elle n'est pas que l'épouse de. Chris Claremont se souvient d'une rencontre : *«J'ai été impliqué dans le processus de discussion. Larry Kasanoff* (cofondateur avec le cinéaste de Lightstorm Entertainement), *Cameron, Stan* (Lee) *et moi avons pu échanger»*.

Il est question de confier le rôle de Tornade à Angela Bassett. L'actrice apparaîtra finalement quelques années plus tard dans *Strange Days* (1995), dirigé par Bigelow. Quant à Wolverine, le choix se porte sur… Bob Hoskins ! À posteriori (et surtout comparé à Hugh Jackman), tout porte à croire à une mauvaise blague. Mais Claremont est persuadé qu'il serait parfait. Le (regretté) comédien n'est pas que le détective rondouillard de *Qui veut la peau de Roger Rabbit*. Il a aussi offert de formidables performances dans des polars britanniques. Sa marque de fabrique : une rage contenue qui finit par déborder et éclater. Claremont parie sur cette expérience et ce caractère pour coller au Wolverine qu'il aime. Quant au poids (un attribut physique modifiable) de l'interprète (la calvitie est un autre problème annexe), il rappelle que le Logan qu'il aime est râblé, les deux pieds bien ancrés au sol.

Les différentes parties concernées exposent leur point de vue. Jusqu'à ce que Stan Lee *«évoque Spider-Man»*, révèle Claremont. *«Les yeux de Cameron se sont alors mis à briller. Ils ont commencé à en parler. Encore, et encore. Au bout de vingt minutes, les gars de Lightstorm et moi nous sommes regardés et nous avons compris que le deal que nous étions en train de négocier à propos des X-Men s'était évaporé»*. Le metteur en scène met de côté les mutants. En 1993, il se réservera un peu de temps pour livrer une ébauche de scénario sur l'Homme-araignée. Il n'ira pas plus loin, Peter Parker étant coincé dans une toile judiciaire que Cameron n'aura pas la patience de voir se démêler.

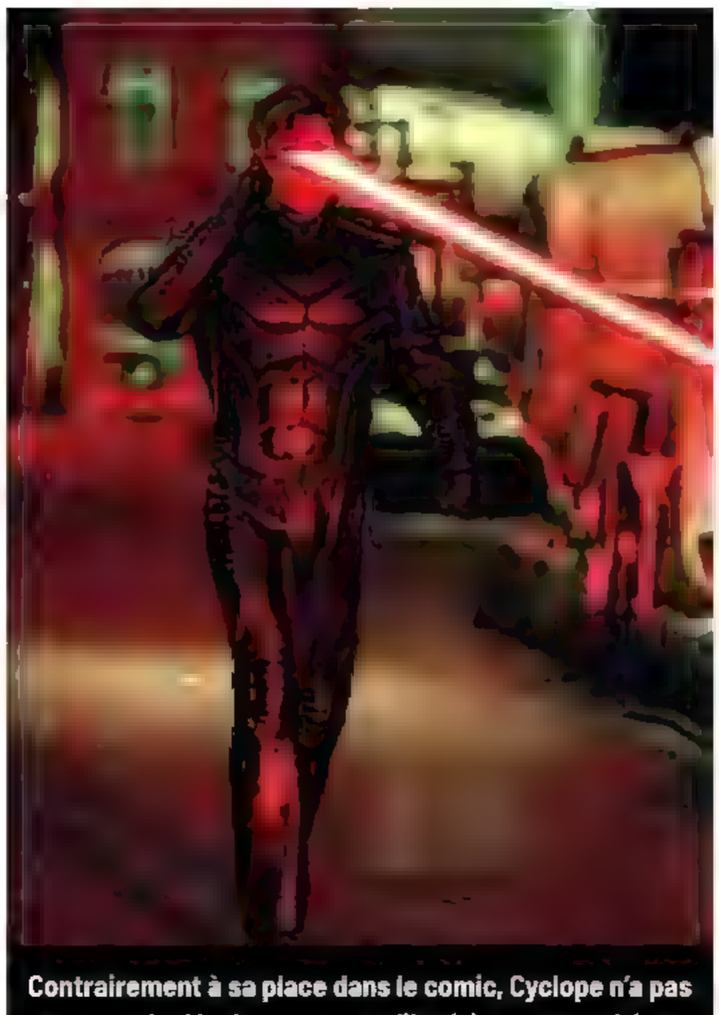
Une adaptation «réaliste»

La Fox achète les droits des X-Men en 1994 (un an avant la faillite de Carolco). L'éventualité d'une adaptation renaît. Un scénario est commandé par la productrice Lauren Shuler Donner à Andrew Kevin Walker, dont le script de *Seven* est sur le point d'être mis en scène par David Fincher. D'autres auteurs vont se succéder : John Logan, qui n'a pas encore été révélé par le phénomène *Gladiator* ; Joss Whedon, qui, avant de se voir confier *Avengers*, s'était déjà illustré aussi bien à la télévision (*«Buffy contre les vampires»*) qu'au cinéma (*Toy Story, Alien la résurrection*) ; Ed Solomon, qui travaille alors sur une autre future franchise à succès, *Men in Black*… Christopher McQuarrie est également sollicité grâce à la brillante intrigue de *Usual Suspects*. Un film qui attire les regards sur son réalisateur. Alors que la Fox pense d'abord à Robert Rodriguez (le cinéaste vient de marquer les esprits, en 1995, avec *Desperado*, et concocte, pour l'année suivante, *Une nuit en enfer*), Bryan Singer, tout juste 30 ans, devient le centre de l'attention. À l'été 1996, les négociations avancent. Même si le metteur en scène ne s'en cache pas : *«Je n'ai jamais été un grand lecteur ou un grand amateur de comics»*.

C'est le producteur Tom DeSanto (le temps que *X-Men* se monte, Singer collaborera avec lui sur *Un élève doué* en 1998) qui se charge de le convaincre. *«La science-fiction m'intéressait»*, reconnaît le réalisateur. *«C'était un bon moyen de mettre un pied dedans. Tom a organisé une réunion avec Lauren Shuler Donner, l'équipe de Marvel et moi-même. Stan Lee s'est joint à nous»*. Le metteur en scène impose son angle d'attaque : *«Je me devais de prendre cet univers au sérieux. Si cela n'avait pas été le*

D'abord secondaire, Mystique deviendra un personnage majeur dans sa version rajeunie

Le cinéma a fondé une grande partie des enjeux de la saga sur le face-à-face entre Charles Xavier et Magneto



Contrairement à sa place dans le comic, Cyclope n'a pas encore eu le développement qu'il mérite sur grand écran

« ON A D'ABORD PENSÉ EN FAIRE UN FILM DE LYCÉENS. CELA RESSEMBLAIT TROP À *TWILIGHT* ET AUX FILMS DE JOHN HUGHES » SIMON KINBERG

cas, j'aurais commis un crime à l'encontre de ce monde extrêmement dense». Ralph Winter, producteur de la saga, confirme : *«Bryan s'est démené pour raconter cette histoire de manière réaliste, éviter toute loufoquerie. C'était son obsession»*. L'opposition entre Charles Xavier et Magneto est au cœur du récit. Tout comme des figures fortes comme Wolverine, Jean Grey, Cyclope et Tornade.

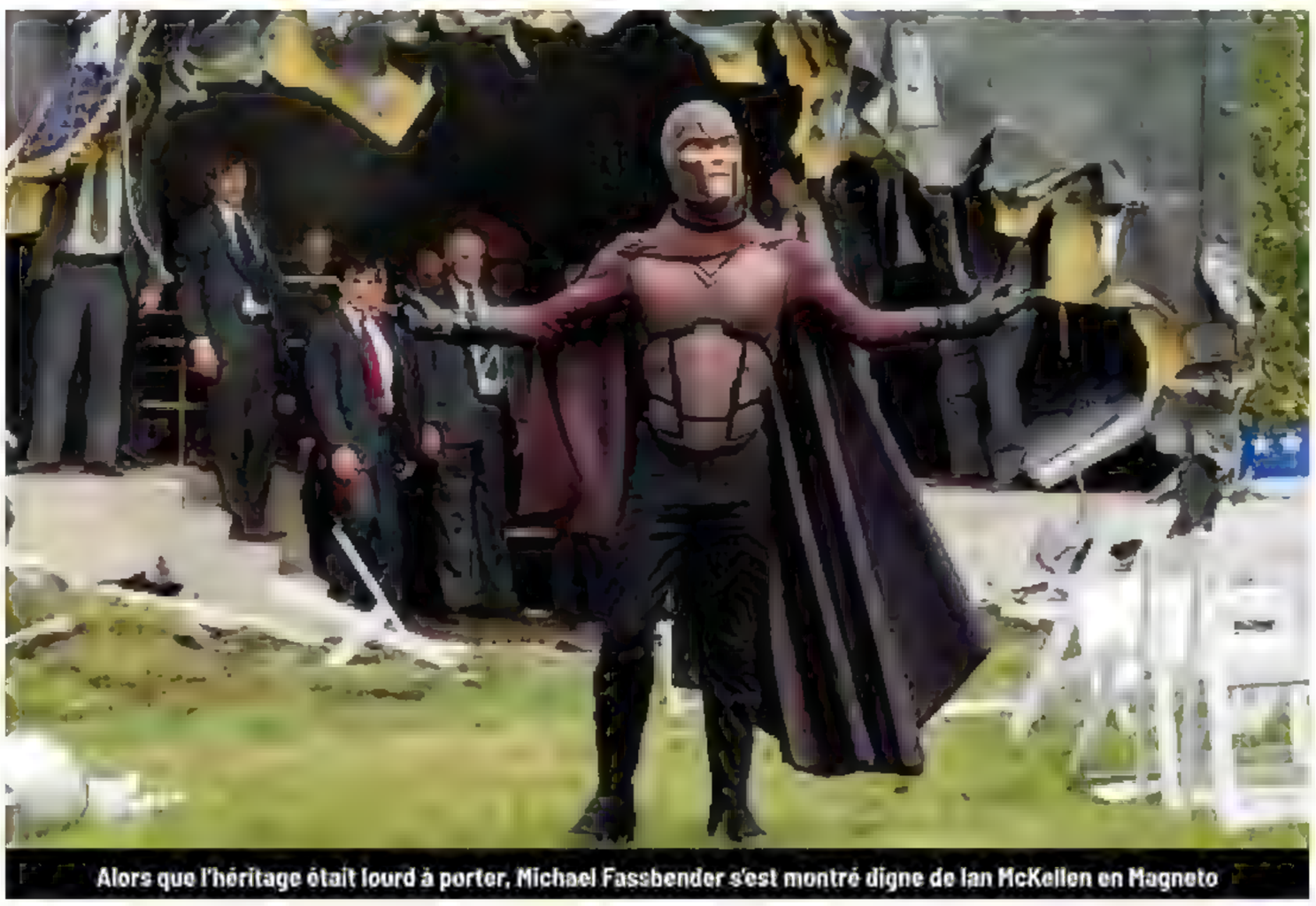
Si *Blade* avait déjà entrebâillé la porte deux ans auparavant, *X-Men*, en 2000, va réellement marquer l'avènement de l'ère des super-héros à Hollywood. Le film devient le huitième succès de l'année outre-Atlantique. Trois ans plus tard, la suite enfonce le clou. Si, en 2006, *X-Men : l'affrontement final*, signé Brett Ratner (Singer a cédé sa place pour se pencher sur *Superman Returns*), est moins bien accueilli par la critique, les recettes restent sur une pente ascendante. En 2011, la saga joue la carte du prequel avec *Le commencement*, dirigé par Matthew Vaughn. Un habile retour en arrière qui prouve que lorsque la formule est habilement exploitée, elle n'est pas qu'un simple outil marketing. *«On a d'abord pensé en faire un film de lycéens. Cela ressemblait trop à* Twilight *et aux films de John Hughes»*, raconte le scénariste et producteur Simon Kinberg, *«L'attention s'est concentrée sur Erik et Charles»*. À savoir Magneto et le Professeur X, désormais incarnés par Michael Fassbender et James McAvoy, aussi talentueux que leurs glorieux aînés, Ian McKellen et Patrick Stewart. *«Ils devaient avoir entre 20 et 30 ans, donc le début des années 60 correspondait. C'était l'apogée de la guerre froide»*, explique Singer, de retour en tant que producteur. *«Nous pouvions exploiter ce concept contemporain dans un contexte historique. La crise des missiles de Cuba s'est imposée»*. La volonté de placer le récit au centre d'une réalité historique assoit plus encore, derrière le divertissement, la conscience politique (ou tout du moins sociale) d'une fresque générationnelle.

Malgré le charisme de son interprète Halle Berry, Tornade a jusqu'ici été sous-exploitée au cinéma

De par le potentiel narratif qu'elle présente, Jean Grey a été particulièrement mise en avant dans la franchise

Le sommet *Days of Future Past*

Une approche reprise dans *Days of Future Past*, qu'il n'est pas interdit de considérer comme le meilleur opus de la saga. En 2014, un pont est dressé entre les deux époques grâce au voyage dans le temps. L'avenir funeste qui nous est présenté (les centaines de morts sans nom font écho aux horreurs des camps de concentration évoquées dans la jeunesse de Magneto) n'est que le crépuscule à une renaissance. Le Wolverine de 2023 télétransporte sa conscience (en lieu et place de Kitty Pride dans le comic) dans son double de 1973. Il doit convaincre Charles Xavier et Magneto d'empêcher Mystique de commettre un acte qui va précipiter la chute des mutants. Deux ans plus tard, *Apocalypse* opte pour une vision plus spectaculaire et directe, en mettant en avant Sabah Nur, né il y a 5000 ans en Egypte, et considéré comme le plus vieux des mutants. Loin d'être un échec, le film récolte à l'international 200 M$ de moins que son prédécesseur, qui, avec 747,8 M$ dans le monde, reste l'une des plus grosses réussites de la Fox.



Alors que l'héritage était lourd à porter, Michael Fassbender s'est montré digne de Ian McKellen en Magneto

Si la série a su trouver son public, elle le doit en grande partie à la force de ses protagonistes principaux. Parmi eux, l'incontournable Magneto. *«Je suis une sorte de mutant»*, lance son interprète Ian McKellen. *«En tant que gay, la société me croit souvent dangereux ou anormal. D'où mon intérêt pour ce thème»*. Emprisonné par les nazis dans le camp d'Auschwitz durant la Seconde Guerre mondiale, Erik Magnus Lehnsherr (en fait un pseudonyme que l'intéressé utilisera lorsqu'il s'installera en Israël) y découvre sa capacité à manipuler le métal. Dans *X-Men : le commencement*, son don ne lui permettra pas de sauver la vie de sa mère, tuée par Sebastian Shaw, un mutant auquel il va vouer une haine féroce. *«Il a vu, par le passé, comment les minorités ont été massacrées»*, précise Singer. *«Sa famille a été tuée dans un camp de concentration. Il nourrit de la rancune vis-à-vis de l'humanité»*. L'idéologie de Charles Xavier est elle pacifiste. Sa capacité à repérer tous les mutants évoluant sur Terre grâce à la machine Cérébro symbolise cette notion d'union. L'opposition entre les deux hommes sera souvent comparée à celle différenciant Malcolm X de Martin Luther King. S'attardant sur les raisons qui ont forgé ces caractères (et sur les origines physiques : c'est une balle déviée par Magneto qui va rendre Xavier paraplégique), la saga exploite cette richesse psychologique en offrant des circonstances atténuantes et des tourments intérieurs à Magneto, et en présentant un Professeur X aux certitudes

« J'AI TOUJOURS CRU QUE LE PLUS DUR ÉTAIT DE JOUER QUELQU'UN DE CÉLÈBRE ET VIVANT. INCARNER WOLVERINE EST UNE RESPONSABILITÉ PEUT-ÊTRE ENCORE PLUS GRANDE » HUGH JACKMAN

Dans *X-Men Origins : Wolverine*, film décrié par les fans, Logan s'oppose à Dents de sabre

parfois chancelantes. Jusqu'ici considéré comme le point d'équilibre des X-Men, Xavier est décrit dans *Days of Future Past* comme un homme perdu, torturé, qui a tourné le dos à ses idéaux.

La star Wolverine

Au sommet trône Wolverine. Être mystérieux, rongé par un passé qu'il ignore, il contrebalance sa vulnérabilité par un furieux instinct animal. Et des griffes qui font fuir le moindre opportun qui se dresse sur sa route. Pour lui donner corps sur grand écran, Bryan Singer pense à Russell Crowe. Mais l'acteur, qui vient d'achever le tournage de *Gladiator* pour Ridley Scott, ne se voit pas s'engager dans un nouveau rôle physique. Dougray Scott en hérite, avant que les prises de vues de *Mission : Impossible 2* ne l'empêchent d'honorer son contrat. Hugh Jackman fait office de solution d'urgence. L'Australien ne prendra la mesure de ce qu'il a accepté que progressivement : *«J'ai toujours cru que le plus dur était de jouer quelqu'un de célèbre et vivant. Incarner Wolverine est une responsabilité peut-être encore plus grande. Pour certains, il est aussi cher qu'un membre de la famille»*.

La popularité du personnage est telle qu'il bénéficie de ses aventures personnelles. En 2009, *X-Men Origins : Wolverine* revient notamment sur les événements évoqués en flash-back dans *X-Men 2* et sur les rapports conflictuels que Logan entretient avec son frère Dents de sabre. Si la réussite financière est de nouveau au rendez-vous, les fans ne sont pas tendres avec l'œuvre de Gavin Hood. Ils auront plus d'indulgence (justifiée) vis-à-vis de *Wolverine : le combat de l'immortel*, qui envoie Hugh

Jackman au Japon, dans une intrigue qui a l'intelligence de ne pas trop en faire pour mieux se recentrer sur son atout majeur, son héros. L'apogée crépusculaire a lieu en 2017 avec *Logan*, qui oublie les codes du genre pour le faire glisser vers un western moderne. Alors que le réalisateur James Mangold avait déjà comparé Wolverine à Clint Eastwood dans le volet précédent, Jackman file la métaphore en citant *Impitoyable*.

Caché près de la frontière mexicaine, au milieu du sable et sous un soleil de plomb, Logan subsiste en s'étant reconverti en chauffeur de limousine. Il veille sur Charles Xavier, lui aussi à bout de souffle et dont les pouvoirs, qu'il ne maîtrise plus comme il le souhaite, l'obligent à se terrer. Le quotidien du héros va être bouleversé par l'arrivée de Laura, âgée d'une dizaine d'années. L'enfant, elle aussi munie de griffes, est poursuivie par le bras armé d'une organisation ayant mis sur pied un programme visant à faire muter des mineurs. Difficile pour Logan de ne pas y voir un écho à son passé et à ce que le colonel Stryker (qui a transformé ses os en métal) lui a fait subir. Barbu, désabusé, abîmé par le temps, Wolverine n'est plus que l'ombre de lui-même. La facette du loup solitaire, de l'ermite, a déjà été abordée auparavant. Mais elle prend ici une autre dimension comme le souligne son interprète : *«Il n'a plus d'espoir. Il aurait aimé n'avoir jamais existé»*. Cette dernière mission inattendue lui offre une forme de rédemption. Et un magnifique cadeau d'adieu pour Jackman, qui, à 49 ans, range les griffes.

Une nouvelle génération attendue

Impossible, dans la grande famille des X-Men, de ne pas s'arrêter sur l'impact de ses membres féminins. Dont Mystique. Féline, intelligente, séductrice, elle rejoint la cause de Magneto, estimant que mutants et humains ne peuvent durablement cohabiter. Plutôt secondaire dans la première génération, elle prend une place plus importante par la suite lorsque le cinéma en fait la sœur adoptive de Charles Xavier. Son rôle est central dans *Days of Future Past*. C'est elle qui, en tuant Bolivar Trask, créateur des Sentinelles, scelle le futur des siens. Dans cet épisode, elle est un peu la Sarah Connor sans pitié de *Terminator 2*, persuadée qu'il faut agir à la source. Elle devient une icône dans *Apocalypse*. Non seulement elle a été, en 1973, la première mutante à se dévoiler au grand jour, mais elle a aussi stoppé Magneto, poussant les journaux à titrer : «Une mutante sauve la présidence». Les jeunes la voient désormais comme une guide, un rôle qu'elle semble avoir du mal à accepter, avant de l'assumer.

Comme dans le comic, Jean Grey a inspiré le grand écran. Au carrefour de plusieurs enjeux et provoquant des tensions impliquant tour à tour Cyclope, Wolverine, le Professeur X et Magneto, elle est considérée comme l'une des mutantes les plus puissantes. Son sacrifice à la fin de *X-Men 2* ne l'empêche pas d'être l'attraction centrale de *L'affrontement final*. Réincarnée en Phénix, elle se range aux côtés de Magneto avant d'exhorter Wolverine à la tuer pour éviter le pire. Enfant, on la découvre déjà capable de soulever toutes les voitures de son quartier. Xavier réagit ainsi : «Ton pouvoir dépasse l'imagination. La question : le contrôleras-tu ou en seras-tu l'instrument ?». Apparaissant brièvement dans *Wolverine : le combat de l'immortel* et *Days of Future Past*, elle est en revanche beaucoup plus active dans *Apocalypse*, qui revient aux origines du personnage. Avec *Dark Phoenix*, Simon Kinberg passera derrière la caméra et reprendra la trame narrative déjà traité dans le troisième opus, justifiant ainsi ce reboot déguisé : *«D'abord, l'arc narratif du Dark Phoenix a toujours été mon favori dans les comics. Pour être honnête, j'avais l'impression que nous n'avions jusqu'ici pas complètement rendu hommage à toutes les facettes de ce personnage. Selon moi, il y avait encore de la place pour explorer des choses»*. Le public ne sera pas du même avis. Aux États-Unis, avec seulement 65,8 M$ de gains, le long-métrage sera, de très loin, le plus gros échec de la saga. Comme un chant du cygne, accompagnant dans sa chute *Les nouveaux mutants*, dont la sortie est sans cesse repoussée et qui pourrait ne jamais être exploité en salles.

Depuis le rachat de la Fox par Disney, Wolverine et compagnie savent qu'ils vont bientôt écrire un autre chapitre de leur histoire. Car s'il semble assez probable que Ryan Reynolds ait droit à sa chance dans le Marvel Cinematic Universe en Wade Wilson (les deux *Deadpool*

Dans *X-Men : Apocalypse*, l'ennemi, incarné par Oscar Isaac, est considéré comme le plus ancien des mutants

En 2011, avec *Le commencement*, la Fox parvint à relancer la saga en changeant de génération

ont rapporté plus d'1,5 milliard de dollars dans le monde), les X-Men vont s'appuyer sur des nouvelles incarnations pour devenir à coup sûr, dans quelques années, l'un des moteurs de la stratégie Marvel au cinéma. Si la télévision s'est aussi emparée du phénomène (avec des séries comme *«Legion»*, *«The Gifted»*, *«Cloak & Dagger»*), le grand écran reste l'écrin privilégié des mutants, prêts pour le prochain stade de leur évolution. ■

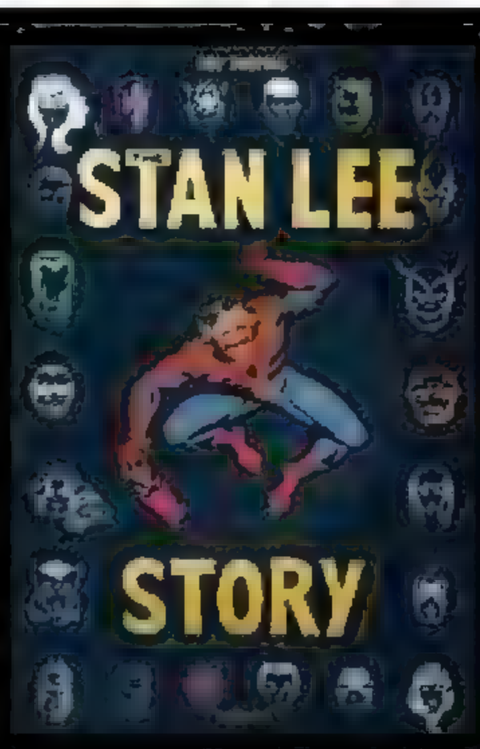
THOMAS GILBERT

NOS CONSEILS LECTURE

THE STAN LEE STORY

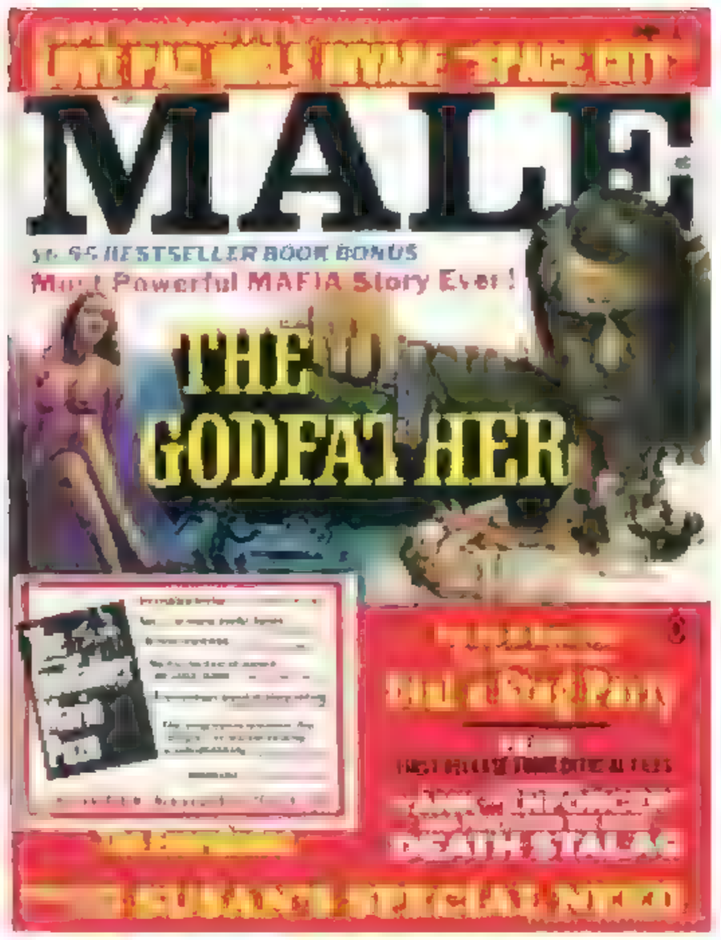
ÉCRIT PAR ROY THOMAS.
EDITIONS TASCHEN. 624 PAGES. 150 EUROS.

C'est le livre de référence à s'offrir ou à se faire offrir à l'occasion des fêtes de fin d'année. Un ouvrage de luxe comme Taschen sait les confectionner. En anglais certes mais accompagné d'un livret contenant la traduction française. Roy Thomas, associé de Stan Lee durant de longues années, se penche sur la carrière de la légende, le tout magnifiquement illustré. Certains pourraient penser que le livre surfe de manière morbide sur la mort de son sujet mais le projet a été mis en chantier (et même terminé) bien avant sa disparition. L'an passé, une version collector, limitée à 1000 exemplaires (dans un format légèrement plus grand que l'édition normale) et signée de la main de Stan Lee, avait été mise en vente. En France, il fallait débourser 1250 € pour y avoir accès. Tous les exemplaires de cette historique parution ont trouvé preneurs en quelques jours



UN IMMENSE HÉRITAGE

Si l'homme a pu diviser, difficile de ne pas reconnaître le rôle central qu'a joué Stan Lee dans l'affirmation de la pop culture. Au-delà du débat sur la paternité de ses créations, son infatigable rôle d'ambassadeur a certes servi sa propre légende mais a aussi contribué à faire grandir un art jugé mineur. Telle une mythologie moderne, les super-héros occupent désormais le sommet de la pyramide du divertissement. Lee, soutenu par d'autres artistes majeurs, en a posé les premières pierres.



Dans moins de deux ans, les Quatre Fantastiques fêteront leurs 60 ans. Les défenseurs du clan DC souligneront que Superman et Batman sont déjà octogénaires. S'ils ont fait office de pionniers, la trajectoire des super-héros n'aurait pas été la même sans l'incroyable effervescence connue chez Marvel au début des années 60. *«Je ne pensais pas que les super-héros dureraient»*, promet le dessinateur John Romita, impressionné par la dimension du phénomène. *«J'imaginais qu'ils seraient populaires pendant seulement quelques années. Jamais je n'aurais cru faire ce métier si longtemps»*.

Rappelons que juste avant de se lancer dans la conception de Reed Richards, Susan Storm, Ben Grimm et Johnny Storm, Stan Lee s'était décidé à quitter l'éditeur qui fera de lui une star, envisageant, à l'aube de la quarantaine, de déserter un milieu lui apportant certes une sécurité financière mais une bien maigre reconnaissance artistique. Le monde de la pop culture aurait un visage différent aujourd'hui si l'auteur était allé au bon de sa démarche. Ce dernier, de son vrai nom Stanley Martin Lieber, a toujours affirmé avoir choisi son pseudonyme pour conserver sa «véritable» identité pour plus tard. Pour, dit-il avec une ironie qui ne dissimule pas complètement une certaine amertume, *«le grand romain américain que j'allais un jour écrire»*. Dans son autobiographie, «Excelsior !», il déclare qu'à 19 ans, avec l'arrogance et l'assurance de la jeunesse, il était *«ce gars qui n'avait presque rien fait mais qui avait décidé qu'il serait le prochain Hemingway»*.

Un écrivain frustré ?

Mais, le destin l'ayant «obligé» à évoluer dans une industrie où les récits se veulent courts et reviennent périodiquement, son esprit a fini par se forger une méthode incompatible avec les exigences du roman. *«S'arrêter sur une même histoire pendant des mois, en planifiant tous les rebondissements, c'est trop de travail pour moi»*, reconnaît-il. *«L'idée d'avoir 300 pages uniquement composées de texte m'a toujours rebuté, moi qui ai tendance à m'ennuyer rapidement. Je n'ai jamais pu m'astreindre à la discipline du roman»*. Conscient de la place qu'il a acquise dans la culture populaire, Lee peut s'autoriser cette lucidité tranchante. Non seulement l'homme n'est pas du genre à s'encombrer de remords, mais son immense succès a compensé la potentielle frustration liée aux «limites» de sa plume.

L'intéressé ne se voit pas en écrivain raté, que la vie a poussé sur un chemin qui n'était pas forcément le sien. Pour autant, lorsqu'il enclenche le mode «What if ?» (série de comics décrivant des réalités alternatives), il concède : *«J'aurais aimé prendre le temps d'écrire un livre, plusieurs scénarios ou même une pièce pour Broadway. Je pense que j'aurais pu faire mieux. Je n'ai jamais ressenti le besoin compulsif d'écrire des comics. C'était avant tout un moyen de vivre»*. L'art qui a fait sa légende est aussi celui qui l'a empêché d'envisager d'autres possibles. Telle une prison dorée dont il n'a jamais vraiment cherché à limer les barreaux. Était-il jaloux d'un certain Mario Puzo, qui fut l'un des employés de Marvel, dans sa branche magazine, durant les années 60 ? Alors qu'il envisagea de se lancer dans les comics (il y reviendra quelques années plus tard en participant au script du *Superman* de 1978), il abandonna l'idée pour se consacrer au roman qui changera sa vie : «Le Parrain», dont les premiers extraits seront publiés en 1969 dans la revue «Male», propriété de Martin Goodman, patron de Marvel. Si Lee a rapidement fait le deuil d'une carrière dans la «grande littérature», c'est qu'il a vite compris qu'il incarnait l'énergie et la légèreté de l'industrie qu'il défendait. Bruce Jay Friedman, écrivain et scénariste ayant brièvement croisé le chemin de Marvel dans les années 50, disait de lui : *«Il m'apparaissait comme un grand ado. Il était difficile d'imaginer que j'avais sous les yeux une future légende»*.

« IL M'APPARAISSAIT COMME UN GRAND ADO. IL ÉTAIT DIFFICILE D'IMAGINER QUE J'AVAIS SOUS LES YEUX UNE FUTURE LÉGENDE » BRUCE JAY FRIEDMAN

La figurine de Stan Lee, produite par la marque Hot Toys, se négocie à plus de 600 euros.

Une image de marque

Propulsé à 18 ans rédacteur en chef du rayon comics de Marvel, Stan Lee est devenu indissociable de la marque. Plus encore lors de la grande époque de la naissance des Quatre Fantastiques, Hulk, Spider-Man et autres Thor. Si différents propriétaires se sont succédés, l'auteur est, invariablement, resté son plus grand représentant. Sans Stan Lee, pas de Marvel. Sans Marvel, pas de Stan Lee. *«Je me sens profondément attaché à cette compagnie»*, avouera-t-il. *«Il m'est très difficile de séparer mes propres sentiments de ceux de Marvel»*. Et ce même dans les périodes plus compliquées, notamment lorsque DC prenait un temps d'avance dans la conquête du septième art.

L'homme a évidemment tiré profit d'une condition le voyant devenir presque aussi célèbre que ses super-héros. En 2004, il lança Stan Lee Collectibles, lui permettant de vendre des produits dérivés à son effigie, certains d'entre eux étant signés par le maître pour accroître leur valeur. Les collectionneurs sont aujourd'hui prêts à débourser des sommes conséquentes pour s'offrir des objets rares consacrés à leur auteur favori. Ainsi, l'une des figurines de Stan Lee fabriquées par la marque Hot Toys se négocie actuellement à plus de 600 euros. Son avatar issu de la série *«Les Simpson»* a été commercialisé, et il a même eu droit à un jouet inspiré des Maîtres de l'univers, et baptisé Standor, «Comic Creator of Power». Au milieu des années 2000, il prit part au phénomène de la téléréalité avec l'émission «Who Wants to Be a Superhero ?» où des candidats se forgeaient une autre identité à base de super-pouvoirs.

Une exploitation lucide

Comprenant que cette propension à se mettre en avant pouvait en agacer certains, Stan Lee a toujours tenu à faire preuve d'autodérision. Elle s'est incarnée notamment en 2006 quand le Français Olivier Coipel dessina une histoire mettant en scène l'auteur et que Lee écrivit lui-même. Il fait notamment dire à son double de papier : «Ma modestie légendaire m'empêche de me vanter de mes incroyables talents». Alors qu'il fait la cuisine, il reçoit la visite de Spider-Man qui s'interroge sur le sens de ses actions. Le super-héros lance : «Moi aussi, j'aimerais rester chez moi à me faire des gâteaux». L'Homme-araignée va jusqu'à affirmer : «J'aurais mieux fait de demander conseil à quelqu'un de DC !». Ce à quoi, sans vergogne, Lee répond : «Si tu arrêtes, pense à tous les gens que tu vas mettre au chômage. Les fabricants de t-shirts, de figurines, les concepteurs de jeux vidéo, les sociétés d'animation, les studios ciné, les dessinateurs, les éditeurs de comics. Tu n'es pas qu'un super-héros. Tu soutiens toute une industrie. À toi seul, tu maintiens notre économie à flot». Il y a évidemment de l'ironie dans un tel discours mais aussi beaucoup de vrai. Lee n'a jamais minimisé le fait qu'il avait mis ses œuvres à

« JE ME SENS PROFONDÉMENT ATTACHÉ À CETTE COMPAGNIE. IL M'EST TRÈS DIFFICILE DE SÉPARER MES PROPRES SENTIMENTS DE CEUX DE MARVEL » STAN LEE

Avec la collection «1963», Alan Moore a rendu hommage aux comics Marvel du début des années 60

la disposition d'un rouleau-compresseur marketing avide d'exploiter leur puissance de frappe multiple. Mais il a aussi toujours fait en sorte de respecter leur intégrité et leur essence.

D'ailleurs, même ses détracteurs, ou des artistes éloignés de son style, ont fini par lui reconnaître des mérites. Ainsi, la collection «1963» d'Alan Moore, éditée par Image Comics, offre une sorte de parodie de «l'école Stan Lee», où l'on retrouve, entre hommage et moquerie, ses marques de fabrique : les allitérations à outrance, les surnoms donnés aux artistes, le courrier des lecteurs... Moore, plutôt orienté vers des comics noirs et tragiques, souligne le côté lumineux et coloré de la grande époque. Dans les années 60, Marvel fut une incontestable source d'inspiration pour des enfants se forgeant des rêves qui serviront de fondation à leur vie d'adulte. Le jeune George R.R. Martin, qui n'a alors pas encore en tête «Le trône de fer», verra l'une des ses lettres publiées parmi les nombreuses missives des fans. Son contenu : *«Après avoir lu le n°32 des «Fantastic Four» et le n°9 des «Avengers», auxquels je suis abonné, je me suis finalement décidé à les couler dans le bronze et à les poser sur un piédestal au milieu de mon salon»*.

Une seconde jeunesse

L'éternel concurrent, DC, ira jusqu'à transcender la précieuse rivalité en sollicitant Lee pour un amusant exercice, preuve que l'auteur est un emblème du milieu, au-delà de la marque qu'il représente. En 1999, la collection «Just Imagine» lui propose de réinventer les super-héros DC, de Batman à Superman, en passant par Wonder Woman et Green Lantern. Un dessinateur différent s'y colle à chaque fois : Scott McDaniel, Joe Kubert, Dave Gibbons, John Byrne, John Buscema, Jim Lee... *«J'étais un peu inquiet car je savais à quel point les fans tenaient à ces personnages»*, certifie Lee. *«Mais le résultat était excellent. Et personne n'a brûlé d'image à mon effigie. Pas à ma connaissance en tout cas !»*.

Alors qu'il atteignait les 80 ans, le phénomène des super-héros au cinéma lui a permis de retrouver une seconde

Dans *Ragnarok*, Stan Lee, aux côtés de Taika Waititi et Chris Hemsworth, devient le coiffeur de Thor

jeunesse. Ces apparitions furtives dans la plupart des longs-métrages labellisés Marvel ont servi de clins d'œil adressés aux passionnés autant qu'elles ont permis de renforcer sa notoriété auprès du grand public. Elles ont aussi validé une forme de conquête ultime pour celui qui a toujours été convaincu du potentiel de ses personnages sur grand écran. *«La carrière d'une personne n'est pas comme un film»*, dira-t-il. *«Tant que vous êtes en vie, il n'y a pas de fondu au noir dramatique, une musique de fin et un générique»*. Jusqu'au bout, il tenta de conserver cette énergie communicative, profondément ancré dans un caractère généreux (certains préféreront le terme clinquant) et résolument tourné vers l'avenir. *«Stan a toujours plus pensé au futur qu'à son passé, si glorieux soit-il»*, confirme son associé Roy Thomas. *«Il était toujours occupé à son prochain projet»*.

Un empire à gérer

Sa disparition, le 12 novembre 2018, à 95 ans, a évidemment bouleversé le milieu de la pop culture et du divertissement. Sur les réseaux sociaux, les hommages se sont multipliés, notamment des acteurs ayant incarné sur grand écran les super-héros qu'il a inventés. Le générique habituel des productions Marvel sera modifié et

VOUS COMPRENEZ POURQUOI JE VEUX ARRÊTER ?
AVANT ! JE NE VOIS QU'UN SUPER-HÉROS ÉCONTE !
COMMENT POUVEZ-VOUS DIRE ÇA ?
PARCE QUE C'EST VRAI !
MINCE ! J'AURAIS MIEUX FAIT DE DEMANDER CONSEIL À QUELQU'UN DE CHEZ DC !
PAS QUESTION ! ALORS, ÉCOUTE, JE VAIS TOUVRIR LES YEUX...!
SI TU T'ARRÊTES, PENSE À TOUS LES GENS QUE TU METTRAS AU CHÔMAGE !
LES FABRICANTS DE T-SHIRTS !
LES BOÎTES D'ANIMATION !
LES FABRICANTS DE FIGURINES !
LES STUDIOS CINÉ !
AMAZING SPIDER-MAN
LES ÉDITEURS DE COMICS !
LES DESSINATEURS !
LES CONCEPTEURS DE JEUX VIDÉO !
TU N'ES PAS QU'UN SUPER-HÉROS...
... TU SOUTIENS TOUTE UNE INDUSTRIE !
À TOI SEUL, TU MAINTIENS NOTRE ÉCONOMIE À FLOT !

entièrement consacré au défunt à l'occasion de la sortie de *Captain Marvel*, en mars 2019. Au début des années 60, il était impossible de concevoir la place que prendraient ces créations dans la culture actuelle. La secrétaire de Marvel, Flo Steinberg, révéla que, pour faire de la place, de nombreux dessins originaux furent détruits. Cumulés, ces trésors auraient valu aujourd'hui plusieurs millions de dollars. Une anecdote qui alimente le mythe. Comme Stan Lee savait si bien le faire. Avec cette conception que l'Histoire retient plus souvent la légende que les faits. Peut-on lui donner tort ? Pas vraiment. Surtout, quand, il y a plus de cinquante ans, il déclarait : *«Nous essayons d'élever ce medium, de le rendre aussi respectable que possible. Notre but est qu'un jour, un adulte cultivé ne soit pas gêné à l'idée de se promener dans la rue avec un comic book à la main»*. Cet art est désormais partout, en premier lieu sur les écrans, grand et petit. D'aucuns le jugent envahissant, freinant l'émergence d'autres formes de narration. Stan Lee lui-même comprenait que l'on puisse dénoncer cette «overdose» de super-héros. Mais, en ambassadeur infatigable, il ne pouvait que se réjouir d'une telle exposition, qu'il a appelée de ses vœux durant des décennies.

Reste à savoir désormais comment son héritage va être traité. À l'instar d'un George Lucas ou d'un Walt Disney, Stan Lee a construit un empire si gigantesque que les frontières en sont difficilement définissables. Celui-ci a grossi depuis des années sans que son initiateur ne soit au cœur des décisions. Ce dernier avait appris à laisser les rênes à d'autres, préférant assumer un rôle de représentant enjoué, plutôt que de s'ennuyer autour d'enjeux industriels le dépassant. La trace qu'il laisse est immense. Celle de ses créations l'est bien plus encore. Ce sont elles, qui durablement, perpétueront sa légende. ■

THOMAS GILBERT

BULLETIN D'ABONNEMENT*

à retourner sous enveloppe affranchie à L'Ecran Fantastique
Service abonnement - 12350 Privezac - Tél. : 05.65.81.54.86. - Mail : contact@bopress.fr

Oui, je m'abonne, ou me réabonne à FANTASTIQUE
- ❑ **Pour 1 an** (11 numéros + 4 hors série) au prix de 89 €
- ❑ **Pour 1 an** (11 numéros) au prix de 62 €
- ❑ **Pour 6 mois** (6 numéros) au prix de 35 €

Tarif France Métropolitaine. Autres : nous contacter

❑M. ❑Mme

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

Code postal : .....Ville : .....

Tél. Fixe :..... Mobile :.....

Date de naissance : .....

e-mail : .....

Offre valable jusqu'au 12/12/19 sur la France métropolitaine uniquement. Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros chez votre marchand de journaux au prix de 8,75 € l'exemplaire.

*Peut être photocopié

MODE DE RÈGLEMENT

Ci-joint :

❑ Chèque bancaire ou postal à l'ordre de : Financière de loisirs.

❑ CB, Visa, Mastercard

N° : .....

Expire fin :..... Cryptogramme* :.....

*3 derniers chiffres situés au dos de votre CB

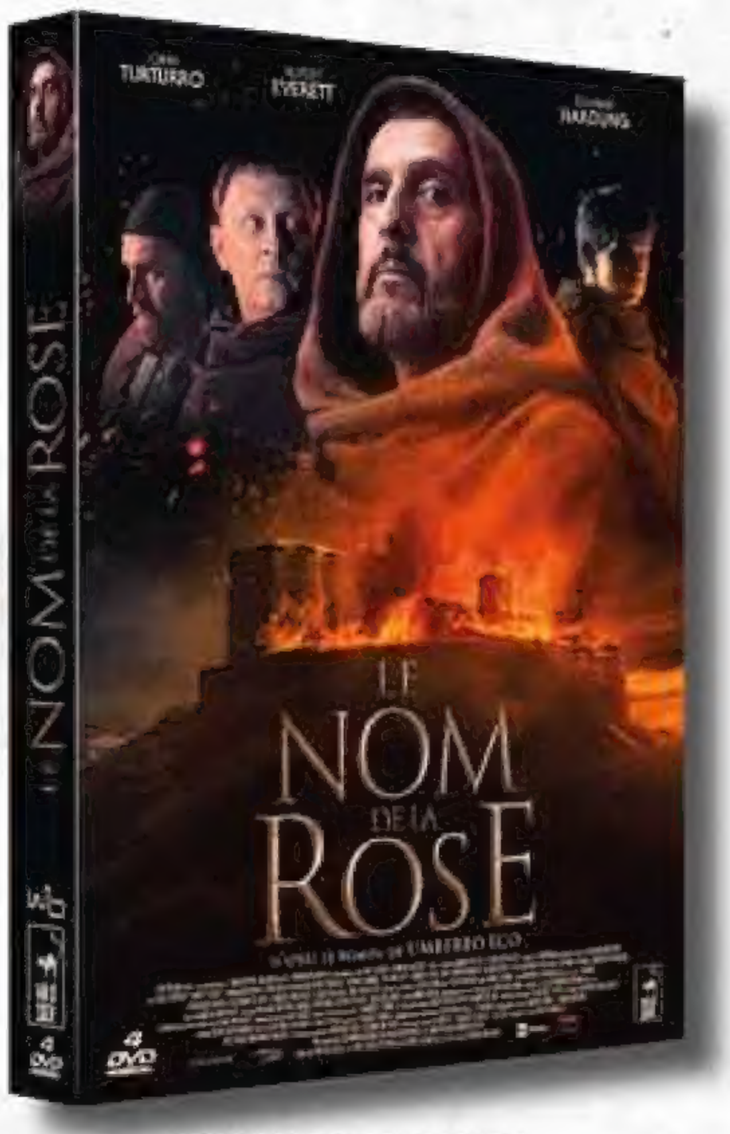
En application des articles 39 et suivants de la Loi informatique et Libertés du 6 Janvier 1978 modifiée par la loi du 6 Août 2004, vous disposez d'un droit d'accès, d'information, de rectification, d'opposition et de suppression des données personnelles vous concernant en écrivant à l'adresse du magazine. Sauf opposition de votre part, ces informations pourront être utilisées par des tiers.

Date et signature obligatoires :

LE CLUB DU FANTASTIQUE

Vivez votre PASSION

en découvrant TOUS les mois des nouveautés BLU-RAY & DVD au fameux tarif “Club”



LE NOM DE LA ROSE

Devenez MEMBRE du CLUB FANTASTIQUE sur :

www.clubdufantastique.fr

UN AMOUR DE POUPEE EN MODE 2.0 !

PAR LES PRODUCTEURS DE " ÇA "

CHILD'S PLAY

LA POUPÉE DU MAL

EN DVD, BLU-RAY™ ET VOD

VOD MY TFI

TFI STUDIO